

Anthropologie biblique

Qu'est-ce que l'homme ? Une réponse reçue des Écritures plutôt que construite à partir de nous-mêmes : ce que nous sommes, ce que la chute a changé, ce que le Christ restaure — et ce que nous deviendrons, corps compris.

SOMMAIRE

1. Anthropologie biblique
 2. L'homme créé à l'image de Dieu
 3. De quoi l'homme est-il fait ?
 4. Corps, âme et esprit : faut-il vraiment compter trois ?
 5. D'où vient votre esprit ?
 6. Le jardin était un sanctuaire
 7. Le mandat, le couple bâti, le serpent et la limite
 8. La chute et la nature du péché
 9. Adam, chef fédéral
 10. Le diagnostic et l'incapacité
 11. Le second Adam
 12. La restauration
 13. La glorification
-

Anthropologie biblique

Qu'est-ce que l'homme ?

La question paraît simple. Elle ne l'est pas — et le psalmiste ne la pose pas à un philosophe : il la pose à Dieu.

« Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui ? » — Psaume 8:5

C'est le bon réflexe, et c'est le principe de départ de tout ce qui suit. Un objet ne se définit jamais complètement par lui-même : il se définit par celui qui l'a conçu et par ce à quoi il le destinait. Nous ne construirons donc pas ici une définition de l'homme à partir de ce qu'il observe de lui-même — sa psychologie, sa biologie, ses performances. Nous la recevrons de ce que Dieu en dit.

Et vous verrez que ce que Dieu en dit ne ressemble pas toujours à ce que nous avons appris.

Une histoire en quatre temps

La Bible ne répond pas à la question par une définition figée, mais par une histoire. L'être humain y apparaît dans quatre situations successives, et c'est en les traversant qu'on comprend ce qu'il est.

Créé. Façonné de la poussière et animé d'un souffle, l'homme n'a pas une âme : il est un être vivant, d'une seule pièce. Il est fait à l'image de Dieu — un titre que les empires antiques réservaient au roi, et que la première page de la Bible donne à tout le monde. Et il est installé dans un jardin qui a la forme d'un sanctuaire, avec une charge : servir et garder.

Déchu. Au chapitre 3 de la Genèse, rien n'est retranché à l'homme : aucune pièce ne tombe, l'image n'est pas effacée. Ce qui change, c'est la direction — le lieu depuis lequel il juge du bien et du mal. Et parce qu'Adam avait été installé comme représentant, son acte engage ceux qu'il représentait.

Racheté. Le remède n'est pas une réparation par morceaux, mais un autre représentant : le second Adam, fils d'Adam par la nature, mais tête d'une humanité nouvelle. Ce que le jardin avait perdu est rendu, et l'image se restaure — non par l'effort, mais en regardant celui qui est lui-même l'image de Dieu.

Glorifié. La fin n'est pas une évasion hors du corps. La mort démonte l'être humain ; la résurrection ne le recouvre pas, elle le change. Et cette fin dépasse le commencement : ce que Dieu rend est plus grand que ce qu'il avait donné.

Pourquoi cela vous concerne

Ce ne sont pas des questions d'école. Ce que vous croyez sur l'être humain décide, sans que vous vous en rendiez compte, de beaucoup de choses très concrètes :

- la valeur que vous accordez à votre propre corps, et le sérieux avec lequel vous le traitez ;
- le regard que vous portez sur une personne très diminuée, ou sur un enfant à naître ;
- ce que vous dites à quelqu'un qui souffre — « prie davantage », ou autre chose ;
- la manière dont vous comprenez votre propre péché : une tache à cacher, ou une direction à retourner ;
- ce que vous espérez vraiment après la mort : une évasion, ou une résurrection ;
- et la capacité de reconnaître, dans les sagesses qui circulent autour de vous, ce qui vient de la Bible et ce qui vient d'ailleurs.

Comment lire ces études

Elles se lisent dans l'ordre : chacune s'appuie sur la précédente et ouvre la suivante.

Le fil principal se lit sans prérequis. Les mots hébreux et grecs, la grammaire et les débats entre positions sont placés dans des encadrés que vous pouvez sauter en première lecture — et retrouver quand vous voudrez vérifier.

Surtout, chaque étude s'efforce de dire à quel titre elle avance ce qu'elle avance : ce qui est **établi** par le texte, ce qui est seulement **probable**, et ce qui reste **disputé** entre chrétiens sérieux. Sur plusieurs points, l'Église n'a jamais tranché, et il serait malhonnête de vous le cacher. Un enseignement qui ne distingue pas ces niveaux vous rend plus sûr de vous, mais moins solide.

Prenez votre Bible, et ouvrez-la à côté. Tout ce qui est avancé ici doit pouvoir être vérifié.

L'homme créé à l'image de Dieu

Qu'est-ce qui fait qu'un homme vaut quelque chose ?

Posez la question autour de vous et vous obtiendrez toujours les mêmes réponses : ce qu'il produit, ce qu'il rapporte, ce qu'il pense, ce dont il est encore capable. Des réponses qui fonctionnent tant qu'on est en forme. Elles s'effondrent le jour où l'on tient la main d'un père qui ne reconnaît plus personne, ou celle d'un enfant qui ne parlera jamais.

Le psalmiste pose exactement cette question — mais il ne la pose pas à un philosophe. Il la pose à Dieu.

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Psaume 8:5

Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui ?

C'est le bon réflexe, et c'est le point de départ de toute cette étude. Un objet ne se définit jamais complètement par lui-même : il se définit par celui qui l'a conçu et par ce à quoi il le destinait. Si nous voulons savoir ce que nous sommes, il faut aller écouter ce que Dieu en dit.

Et ce qu'il en dit tient en une phrase de quatre mots, prononcée au sixième jour : l'homme est fait à l'image de Dieu.

Le titre volé aux rois

Ouvrons le texte.

Genèse 1:26-28

Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.

Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme.

Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre.

Pour mesurer la force de ces lignes, il faut savoir une chose sur le monde dans lequel elles ont été écrites. Le titre d'« image du dieu » existait déjà, en Égypte comme en Mésopotamie. Mais il était réservé à une seule personne : le roi. Le pharaon était l'image vivante du dieu sur la terre. On plantait des statues du roi aux frontières de l'empire pour signifier, sans un mot : *ici règne celui que cette statue représente*.

Et voilà ce que fait la première page de la Bible. Elle prend ce titre royal, réservé à un seul homme dans tout l'empire — et elle le donne à tout le monde. Pas au pharaon. Pas à une élite. À l'humanité entière, hommes et femmes, sans condition.

C'est une révolution silencieuse, et elle est posée avant même que le récit commence.

Remarquez au passage le mot employé pour « image ». En hébreu, c'est le mot de la statue — celui-là même qui sert ailleurs à désigner les idoles, parce qu'une idole est une statue censée représenter un dieu. Cela éclaire d'un jour nouveau l'interdiction des images taillées : Dieu ne défend pas qu'on le représente parce qu'aucune représentation ne serait possible, mais parce qu'il en a déjà installé une sur la terre — et il l'a faite vivante. Toute idole est la contrefaçon d'un dispositif que Dieu avait déjà mis en place. Et tout mépris d'un être humain est une atteinte à la seule représentation de lui-même qu'il ait jamais autorisée.

DÉFINITION

Image de Dieu

L'image de Dieu est le statut donné par Dieu à tout être humain, homme et femme, en vertu duquel il représente son Créateur sur la terre. Elle est reçue à la création, jamais méritée. Elle comporte une charge — représenter Dieu et gouverner la création en son nom — et une capacité de relation, parce que Dieu lui-même n'est pas une solitude. Elle est défigurée par le péché sans jamais être effacée, et elle trouve son accomplissement dans le Christ.

Une charge, pas seulement une qualité

On nous a souvent expliqué que l'image de Dieu était une *qualité* que nous possédons : la raison, la conscience morale, le langage, la capacité de connaître Dieu. Cette lecture n'est pas fausse — quelque chose dans notre constitution nous distingue de l'animal. Mais elle ne doit jamais rester seule, et pour une raison très concrète.

AVERTISSEMENT

Le danger d'une image réduite à nos capacités

Si l'image de Dieu se réduisait à une faculté — la raison, la conscience, le langage —, alors la dignité humaine deviendrait une question de degré. Le nouveau-né, la personne gravement handicapée, celle qui n'a plus sa mémoire porteraient-ils moins l'image de Dieu ? Le texte biblique ne va jamais dans cette direction. Jamais.

Ce que le texte établit lui-même, c'est autre chose. Regardez la construction de la phrase : « Faisons l'homme à notre image... **et qu'il domine** ». L'image et la charge sont attachées dans la même respiration. Être à l'image de Dieu, ce n'est pas d'abord quelque chose que nous *sommes* : c'est quelque chose que nous *portons*.

Et cela change immédiatement le sens du verbe « dominer ». Un représentant ne gouverne pas selon son caprice : il gouverne au nom de celui qu'il représente, et selon sa volonté. La domination confiée en Genèse 1 est celle d'un gérant, pas d'un propriétaire. Quiconque l'a comprise ne peut plus traiter la création — ni personne — comme un bien dont il disposerait.

Ce n'est pas une reconstruction moderne. Le psaume qui ouvrirait cette étude continue exactement dans ce sens :

« Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu, et tu l'as couronné de gloire et de magnificence. Tu lui as donné la domination sur les œuvres de tes mains, tu as tout mis sous ses pieds. » —

Psaume 8:6-7

Couronnement, gloire, domination : c'est le vocabulaire d'une investiture royale. L'Ancien Testament se commente ici lui-même.

Un Dieu qui dit « faisons »

Un mot mérite qu'on s'y arrête. Dieu ne dit pas « je ferai ». Il dit : **faisons**. Et dans la même phrase : « à *notre* image, selon *notre* ressemblance ». Trois pluriels dans la bouche de Dieu.

Puis, au verset suivant, tout retombe au singulier : « Dieu créa l'homme à *son* image ».

Ce n'est pas une maladresse. Et ce n'est pas isolé : après la chute, Dieu dira « l'homme est devenu comme **l'un de nous** » (Genèse 3:22), et à Babel, « descendons, et confondons leur langage » (Genèse 11:7).

Soyons précis sur ce que cela prouve, et sur ce que cela ne prouve pas.

Ce qu'on ne peut pas dire : que ce verset démontre la Trinité. La doctrine de la Trinité ne se construit pas sur une phrase ; elle se construit sur l'ensemble des Écritures, et elle ne prend sa forme pleine qu'avec la venue du Fils et de l'Esprit.

Ce qu'on peut dire : dès la première page, le Dieu unique de la Bible n'est pas une solitude. Il y a en lui une pluralité, une délibération, un « nous » — et cela coexiste sans la moindre gêne avec l'affirmation absolue qu'il est un. Quand le Nouveau Testament révélera le Père, le Fils et l'Esprit, il n'ajoutera rien d'étranger : il nommera ce que la Genèse laissait déjà entendre.

Retenez cette phrase, car tout ce qui suit en dépend : **nous sommes faits à l'image d'un Dieu qui n'est pas seul.**

Ce que la chute n'a pas pu enlever

Beaucoup de chrétiens répondraient spontanément que la chute a détruit l'image de Dieu en l'homme, et que le Christ vient nous la rendre. C'est une réponse qui sonne bien. Le texte dit autre chose.

Genèse 3 raconte la transgression, et quatre ruptures immédiates : avec Dieu, ils se cachent ; entre eux, l'homme accuse la femme ; avec eux-mêmes, la honte ; avec le sol, maudit. Genèse 4 va plus loin encore : un frère tue son frère. Mais notez ce que le texte **ne dit pas** : nulle part il n'est écrit que l'image a été retirée.

Et deux chapitres après la chute, le même vocabulaire revient, intact :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 5:1-3

Voici le livre de la postérité d'Adam. Lorsque Dieu créa l'homme, il le fit à la ressemblance de Dieu. Il créa l'homme et la femme, il les bénit, et il les appela du nom d'homme, lorsqu'ils furent créés. Adam, âgé de cent trente ans, engendra un fils à sa ressemblance, selon son image, et il lui donna le nom de Seth.

L'image ne s'est pas éteinte à la première génération : elle se transmet. Et le texte va encore plus loin. Après le déluge — après le jugement le plus radical de toute l'histoire humaine — Dieu fonde sur elle l'interdit du meurtre :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 9:6

Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé ; car Dieu a fait l'homme à son image.

Le mot décisif est « car ». L'interdiction de tuer n'est fondée ni sur une convention sociale, ni sur l'utilité, ni sur la sensibilité : elle est fondée sur l'image. Tuer un homme, c'est porter la main sur une représentation vivante de Dieu. Et l'argument vaut pour tout être humain, croyant ou non — il vaut même pour le meurtrier qu'on châtie.

Le Nouveau Testament dit la même chose, à propos de notre langue : « par elle nous bénissons le Seigneur notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu » (Jacques 3:9). Jacques ne dit pas « ne maudissez pas vos frères ». Il dit : ne maudissez pas *les hommes* — ceux-là mêmes qui vous exaspèrent.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Défigurée, jamais effacée (important)

Imaginez un vitrail fortement fissuré. Les morceaux sont là, le dessin reste reconnaissable, la lumière passe encore — mais elle passe mal, elle se disperse, elle ne donne plus la figure que l'artiste avait voulue. Personne ne dirait qu'il n'y a plus de vitrail. Personne ne dirait non plus qu'il est intact.

C'est exactement ce que fait le péché. L'image est devenue difficile à lire ; elle est brisée. La rédemption n'est donc pas la fabrication d'une image disparue : c'est la restauration d'une image qui n'a jamais cessé d'être là.

Et la conséquence est immense : il n'existe aucun être humain, si dégradé soit-il, qui soit hors de portée de cette restauration — parce qu'il n'en existe aucun qui ait cessé de porter l'image.

Deux personnes, un seul nom

Revenons à Genèse 2, où le récit resserre son attention : du cosmos, il vient à un jardin, et s'arrête sur un couple.

C'est là que Dieu prononce, pour la première fois dans la Bible, les mots « **pas bon** » — au beau milieu d'un récit qui vient de répéter sept fois que tout était bon. Et ce qui n'est pas bon n'est pas une malfaçon : c'est la solitude. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Le Dieu qui n'est pas une solitude déclare que la solitude de sa créature ne va pas.

Il lui donne alors « une aide semblable à lui ». Deux mots, en hébreu, qu'il faut sauver d'un malentendu tenace.

Le premier, 'ezer, « aide, secours », n'a rien d'une fonction subalterne : c'est le mot que la Bible emploie le plus souvent pour **Dieu lui-même**. « D'où me viendra le secours ? Le secours me vient de l'Éternel » (Psaume 121). Si « aide » impliquait une infériorité de nature,

il faudrait dire que Dieu est inférieur à Israël. Personne ne le dira.

Le second, *kenegdo*, signifie « comme en face de lui », à son vis-à-vis. Un être du même niveau, avec qui la rencontre en face à face devient possible. Et le récit le démontre par élimination : Dieu fait défiler tous les animaux devant l'homme, qui les nomme un à un — et « il ne trouva point d'aide semblable à lui ».

Puis vient le premier discours humain de toute la Bible. Ce n'est pas un ordre, c'est un poème : « Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! » Une formule d'identité de nature. Adam ne dit pas « voici ma servante ». Il dit : *c'est ma substance, c'est le même être que moi*.

Un détail se joue ici, et il est magnifique. Dieu avait annoncé une *aide* ; Adam, en la voyant, ne prononce jamais ce mot. S'il l'avait fait, il l'aurait définie par son utilité, comme il venait de classer les animaux. En l'écartant, il refuse de la réduire à un rôle. Le besoin s'efface derrière la joie de la rencontre.

Deux détails achèvent le tableau. D'abord, le mandat de Genèse 1 est donné au pluriel : « Dieu **les** bénit, et **leur** dit : soyez féconds... et dominez ». Un humain seul est incapable de porter ce décret ; l'homme et la femme y entrent ensemble, à égalité de responsabilité. Ensuite, le nom :

« Il créa l'homme et la femme, il les bénit, et il les appela du nom d'homme. » — Genèse 5:2

Lisez-le lentement. L'hébreu dit : il appela **leur** nom — pluriel, deux personnes — **Adam**, singulier, un seul nom. Deux personnes distinctes portent un nom unique. Ce n'est pas une confusion : Ève ne devient pas Adam. Ce n'est pas une addition : ils ne s'appellent pas « Adam et Ève », comme deux entités juxtaposées. Il y a un nom, et deux qui le portent.

Le Dieu qui dit « faisons », qui dit « l'un de nous », crée l'homme à son image — et il le crée comme deux personnes distinctes portant un seul nom, appelées à devenir une seule chair sans cesser d'être deux.

Une ombre, et non une copie (important)

Le couple humain est une ombre créaturelle de ce que Dieu est. Le mot est choisi avec précaution. Une ombre a la forme de ce qui la projette, elle en dit quelque chose de vrai — mais elle n'a ni la même substance, ni la même dignité, ni la même profondeur. L'unité des personnes divines est éternelle et sans commencement ; celle du couple est créée, dans le temps, entre deux êtres distincts.

Il ne faut jamais confondre l'ombre et la réalité. Mais une ombre n'est pas rien : c'est le moyen que Dieu a choisi pour que sa créature ait, sous les yeux et dans sa propre chair, quelque chose de ce qu'il est.

Celui qui est l'image

Tout cela nous laisse devant une image réelle mais brisée, portée par des hommes qui meurent. L'Ancien Testament ne referme pas ce dossier. Le Nouveau le fait — et d'une manière qu'on n'attendait pas. Il ne se contente pas de dire que l'image demeure : il désigne quelqu'un qui est l'image.

Colossiens 1:15

Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création.

La différence avec Genèse 1 tient à un seul mot. Adam est fait **à** l'image : elle lui est conférée, il la porte comme une charge reçue. Le Christ, lui, **est** l'image — sans préposition, sans médiation. L'un est image par participation ; l'autre l'est par nature. L'image de Dieu n'était donc pas seulement un statut donné au premier homme : elle avait, dès l'origine, un modèle — et ce modèle est le Fils.

Souvenez-vous du Psaume 8 : « tu l'as couronné de gloire, tu lui as donné la domination ». Or l'humanité n'a manifestement pas tenu cette charge. L'épître aux Hébreux reprend ce psaume et pose le constat avec une honnêteté saisissante : « Maintenant pourtant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient soumises. Mais celui qui a été abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges, **Jésus**, nous le voyons couronné de gloire et

d'honneur » (Hébreux 2:8-9).

Le mandat royal n'a pas été annulé. Il est tenu par un homme. Ce que le premier Adam a reçu et manqué, le Christ l'assume.

Et cela donne à la rédemption une définition très précise : elle n'est pas la réparation d'un mécanisme abîmé, elle est une conformation à quelqu'un. « Ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils » (Romains 8:29). Cette restauration est déjà commencée, et elle progresse par la contemplation : « Nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire » (2 Corinthiens 3:18).

Une dernière remarque, qui corrige beaucoup de choses. Le Christ, qui est l'image parfaite de Dieu, a vécu célibataire. Le mariage est donc une expression particulièrement dense de notre capacité de relation ; il n'en est ni la seule forme ni la condition. **Nul ne porte moins l'image parce qu'il est seul.**

À retenir

RÉSUMÉ

- L'image de Dieu n'est pas d'abord une qualité que nous possédons — c'est une charge que nous portons et une capacité de relation dans laquelle nous vivons. En faire une simple faculté rendrait la dignité humaine graduable, et le texte biblique ne va jamais là.
- Ce titre était réservé aux rois dans tout le Proche-Orient ancien. La Bible l'accorde à l'humanité entière, hommes et femmes, dès sa première page.
- La chute n'a pas effacé l'image : elle l'a défigurée. Elle demeure chez le croyant comme chez l'incroyant, chez le plus fort comme chez le plus fragile — et c'est sur elle que Dieu fonde l'interdit du meurtre.
- Dès le premier chapitre, le Dieu unique se dit au pluriel sans cesser d'être un : « faisons », « l'un de nous ».
- Le couple humain — deux personnes portant un seul nom, devenant une seule chair — est une ombre créaturelle de cette unité-là.
- Le Christ ne porte pas l'image : il est l'image. Être sauvé, c'est être reconduit vers lui.

Ce que cela change cette semaine

Sur votre propre valeur. Elle ne dépend ni de vos performances, ni de votre santé, ni de votre utilité. Elle vous a été donnée avant que vous ayez rien fait, et elle ne vous sera pas retirée quand vous ne pourrez plus rien faire.

Sur votre regard sur les autres. Il y a probablement, dans votre entourage, quelqu'un que vous avez cessé de regarder comme un homme. Le collègue insupportable, le voisin, celui dont vous parlez mal. Il porte l'image de Dieu, et le Christ — qui est cette image — est mort pour lui.

Sur ce que vous faites de la création. Vous êtes gérant, pas propriétaire. Cela concerne la terre, l'argent, l'autorité que vous exercez, et jusqu'aux personnes dont vous avez la charge.

Sur la solitude. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » n'est pas un reproche adressé à ceux qui le sont : c'est un diagnostic. Nous sommes faits à l'image d'un Dieu qui n'est pas une solitude. La communauté fraternelle n'est pas une commodité pratique — elle correspond à ce que nous sommes.

QUESTION DE RÉFLEXION

En quoi ma manière de parler des personnes qui m'exaspèrent, ou de considérer les plus fragiles, prend-elle réellement au sérieux le fait qu'elles portent l'image de Dieu ?

Vers la suite

Nous venons de voir ce que l'homme *est pour Dieu* : son image, son représentant, son vis-à-vis. Reste une question tout aussi décisive, et beaucoup plus concrète : de quoi l'homme *est fait*.

Un seul verset y répond — « l'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant » — et il décide à lui seul de tout ce que l'on peut croire ensuite sur le corps, sur l'âme, sur l'esprit, et sur ce qui nous arrive à la mort. Vous verrez notamment que le mot que nos Bibles traduisent par « âme » ne veut pas du tout dire ce que nous croyons qu'il veut dire.

C'est l'objet de l'étude suivante.

Références bibliques

- Psaume 8:5-7 — la question posée à Dieu, et la réponse royale
- Genèse 1:26-28 — l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu
- Genèse 2:18-25 — la création de la femme, l'aide qui lui correspond
- Genèse 3:22 ; 11:7 — « comme l'un de nous », « descendons »
- Genèse 5:1-3 — l'image transmise à Seth ; un seul nom pour deux
- Genèse 9:6 — le fondement de l'interdit du meurtre
- Psaume 121:1-2 — « le secours me vient de l'Éternel »
- Jacques 3:9 — les hommes faits à la ressemblance de Dieu
- Colossiens 1:15 — le Christ est l'image de Dieu
- Hébreux 2:6-9 — le Psaume 8 accompli en Jésus
- Romains 8:29 ; 2 Corinthiens 3:18 — la restauration en cours
- 1 Corinthiens 15:49 — nous porterons l'image du céleste

De quoi l'homme est-il fait ?

Ce que nous croyons avoir dans le corps

Demandez à un chrétien de décrire ce qu'il est, et il y a de fortes chances qu'il vous réponde à peu près ceci : *j'ai un corps, et à l'intérieur, j'ai une âme*. Le corps est l'enveloppe ; l'âme est le vrai moi, celui qui s'en ira quand l'enveloppe lâchera.

C'est une belle image. Elle est partout — dans les cantiques, dans les prédications, dans les condoléances. Elle n'est pas dans la Bible.

L'étude précédente a posé ce que l'homme **est pour Dieu** : son image, son représentant. La question d'aujourd'hui est plus terre à terre, et pourtant elle est peut-être la plus décisive de toute l'anthropologie biblique : **de quoi l'homme est-il fait ?**

Tout ce que vous croyez sur la mort, sur la résurrection, sur la valeur de votre corps et sur le sens du mot « âme » quand vous chantez « mon âme, bénis l'Éternel » est déjà décidé par la réponse qu'on donne ici. Et il faut vous prévenir loyalement : il va vous être demandé de rouvrir quelque chose que vous pensiez peut-être réglé.

Le verset qui est une équation

Un seul verset porte tout.

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 2:7

L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant.

Entendez-vous la structure ? Ce n'est pas une description. C'est une **équation**.

la poussière	+	le souffle de vie	=	un être vivant
ce qui vient du sol		ce qui vient de Dieu		ce que l'homme devient

Deux termes à gauche du signe égal. Un terme à droite. **Deux composants, un résultat.**

Or la lecture la plus répandue chez les chrétiens compte trois choses dans l'homme : le corps, l'âme et l'esprit. Et elle croit les trouver ici : la poussière serait le corps, le souffle serait l'esprit, l'âme vivante serait l'âme. Trois mots, trois parties. C'est propre, c'est mémorisable, et beaucoup d'entre nous l'ont appris ainsi.

Mais regardez encore le tableau. Le problème n'est pas dans les mots : il est dans le **signe égal**. Le troisième terme n'est pas à côté des deux autres, il est **après**. Ce n'est pas un ingrédient de plus, c'est le produit des deux premiers.

Compter trois parties ici, c'est raisonner comme si l'on disait : « deux plus trois font cinq, donc cette addition contient trois nombres : deux, trois et cinq ». Grammaticalement, il y en a bien trois. Mais cinq n'est pas un ingrédient : c'est le résultat.

« **Devint** », et non « **reçut** »

Ce n'est pas une astuce de lecture. C'est de la grammaire.

L'hébreu dit mot à mot : « et-il-fut, l'homme, **pour** un être vivant ». La construction employée — le verbe « être » suivi d'une petite préposition — n'est jamais, en hébreu, la construction de la possession. C'est celle de la **transformation**. Elle veut dire « devenir », « se changer en ». C'est exactement la même tournure qu'en Genèse 19:26, quand la femme de Lot « regarda en arrière, et elle **devint** une statue de sel ».

ENCADRÉ DOCTRINAL

Devenir, et non recevoir (important)

Ce que le texte ne dit pas : l'homme **reçut** une âme.

Ce que le texte dit : l'homme **devint** une âme.

Si l'auteur avait voulu dire que Dieu avait inséré dans l'homme une troisième pièce, il disposait de tout le vocabulaire nécessaire — un verbe de don, de dépôt, de mise en place, comme il en emploie ailleurs. Il ne le fait pas. Il emploie un verbe de devenir.

L'âme, dans Genèse 2:7, n'est donc pas une partie de l'homme : **c'est l'homme**. C'est le nom du résultat. Un corps sans souffle : une statue d'argile. Un souffle sans corps : rien que ce récit puisse nommer. Corps plus souffle : une personne vivante.

Le détail qui devrait suffire : les animaux aussi

Et voici l'argument qui, à lui seul, devrait clore la discussion.

L'expression hébraïque traduite par « être vivant » — *nephesh chayyah*, littéralement « âme vivante » — n'apparaît pas pour la première fois en Genèse 2:7. Elle apparaît **avant**, au chapitre 1. Et elle y désigne... les animaux.

- « Que les eaux produisent en abondance des **animaux vivants** » (Genèse 1:20)
- « Dieu créa les grands poissons et tous les **animaux vivants** qui se meuvent » (1:21)
- « Que la terre produise des **animaux vivants** selon leur espèce » (1:24)

C'est rigoureusement la même expression hébraïque. Et nos traductions françaises font ici quelque chose de remarquable : quand elle porte sur l'animal, elles écrivent « animaux vivants » ; quand elle porte sur l'homme, plusieurs écrivent « âme vivante ». Le lecteur croit lire deux choses différentes là où l'hébreu écrit la même.

Tirons-en la conclusion calmement. Si cette expression désigne les poissons et le bétail, elle ne peut pas être le nom de la composante spirituelle immortelle propre à l'homme. Ce n'est tout simplement pas ce qu'elle veut dire. Elle veut dire : **une créature qui respire et qui vit.**

AVERTISSEMENT

« Alors nous ne sommes que des animaux ? »

Non — mais la différence ne se joue pas là où nous la cherchions. Elle est posée ailleurs, et bien plus fortement : l'homme est fait à l'image de Dieu, il reçoit son souffle d'une manière que le récit ne décrit pour aucune autre créature — bouche contre visage —, il reçoit un mandat sur la terre, et Dieu lui adresse la parole.

On ne perd rien à abandonner un argument qui ne tient pas. On y gagne en solidité.

Ce que « âme » veut dire dans la Bible

Le mot hébreu traduit par « âme » revient environ **sept cent cinquante fois** dans l'Ancien Testament. Voici cinq de ses emplois, choisis parce qu'ils couvrent tout le spectre. Ne cherchez pas encore la synthèse : écoutez d'abord la variété.

La vie qui s'en va. À la mort de Rachel, l'hébreu dit littéralement « comme sa *nephesh* s'en allait » (Genèse 35:18). Nous disons exactement la même chose quand nous parlons de quelqu'un qui « a rendu son dernier souffle ».

Le sang. Et voici l'emploi qui ferme le débat sur la nature prétendument immatérielle du mot.

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Lévitique 17:11

Car l'âme de la chair est dans le sang. Je vous l'ai donné sur l'autel, afin qu'il servît d'expiation pour vos âmes, car c'est par l'âme que le sang fait l'expiation.

Le Deutéronome est encore plus net : « garde-toi de manger le sang, car le sang, c'est l'âme ; et tu ne mangeras pas l'âme avec la chair » (12:23). Écoutez ce que cela donnerait si le mot signifiait « âme immortelle » : *l'âme immortelle de la viande, c'est son sang, et tu ne mangeras pas l'âme immortelle avec la viande*. La phrase est absurde. Elle cesse de l'être dès qu'on entend **la vie** : la vie de la chair est dans le sang, et tu ne mangeras pas la vie avec la viande. Voilà d'ailleurs pourquoi le sang fait l'expiation — parce qu'il est la vie, et que l'expiation coûte une vie.

La personne, qu'on peut compter. « Le total des personnes de la famille de Jacob qui vinrent en Égypte était de soixante-dix » (Genèse 46:27) : l'hébreu compte des *nephesh* comme on compte des têtes. Les Actes gardent l'usage : « environ trois mille âmes » furent baptisées (2:41) — trois mille personnes. Le français en a conservé la trace : « il n'y avait pas âme qui vive » ne parle pas de spectres.

Le cadavre. Celui-là surprend toujours. Le naziréen « ne s'approchera point d'une personne morte » (Nombres 6:6) : l'hébreu porte littéralement « **une âme morte** ». Si le mot désignait par définition la part immortelle de l'homme, cette expression serait une contradiction dans les termes — comme « un cercle carré ». L'hébreu la produit sans le moindre embarras. Et Ézéchiël va jusqu'au bout : « l'âme qui pèche, c'est celle qui mourra » (18:4).

L'homme intérieur. Et pourtant — n'allons pas à l'excès inverse — le mot désigne très souvent la vie intérieure, le désir, l'émotion. « Mon âme, bénis l'Éternel ! » (Psaume 103:1). «

Comme une biche soupire après des courants d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu ! » (Psaume 42:2).

Mais même là, le mot n'a pas perdu sa chair. Son sens le plus concret, dans l'hébreu le plus ancien, c'est la **gorge**, le gosier. Jonas dit que les eaux l'ont enserré « jusqu'à la *nephesh* » — jusqu'au cou. Relisez alors le Psaume 42 : une bête assoiffée qui cherche l'eau. Le psalmiste ne dit pas « mon entité spirituelle aspire à Dieu ». Il dit *j'ai soif de toi* — et il le dit avec un mot qui sent la gorge sèche.

DÉFINITION

L'âme (nephesh)

Le mot hébreu *nephesh* n'est pas un terme d'anatomie spirituelle. C'est un mot d'usage très large, qui tourne autour d'un centre : l'être vivant considéré dans sa vie. Selon le contexte, l'accent se déplace — vers la vie elle-même, vers le sang qui la porte, vers le siège du désir, vers la personne entière, y compris devenue cadavre.

L'homme n'a pas une âme comme il aurait un organe : il **est** une âme.

D'où vient le malentendu

Il a une histoire, et elle explique presque tout.

Quand l'Ancien Testament a été traduit en grec, *nephesh* a été rendu par *psychē*. Or ce mot-là était déjà chargé de plusieurs siècles de philosophie : chez Platon, la *psychē* est une réalité préexistante, immortelle par nature, provisoirement emprisonnée dans un corps. Le latin a ensuite rendu *psychē* par *anima*, et le français par « âme ». À chaque étape, le mot a gardé un peu de bagage étranger.

Résultat : quand vous lisez « âme » dans votre Bible française, vous entendez presque inévitablement un concept grec là où l'auteur écrivait un mot hébreu qui pouvait désigner la gorge d'une biche assoiffée et le sang d'un taureau.

Alors, où est l'esprit ?

Car il y a bien un second composant. Le corps, nous l'avons — la poussière. L'autre terme de l'équation, c'est le souffle, que l'Ancien Testament appelle *ruach*, un mot qui monte du vent

au souffle vital, puis à la disposition intérieure de l'homme, jusqu'à l'Esprit de Dieu lui-même.

Et ici, une précision décisive, sans quoi tout serait faussé. Quand Dieu souffle dans les narines de l'homme, le texte ne dit **pas** qu'un fragment de Dieu entre en lui. Toute la nébuleuse de « l'étincelle divine en toi » se heurte à un verset très clair :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Zacharie 12:1

Ainsi parle l'Éternel, qui a étendu les cieux et fondé la terre, et qui a formé l'esprit de l'homme au dedans de lui.

Regardez le verbe : Dieu **forme** l'esprit de l'homme. C'est exactement le verbe de Genèse 2:7 pour le corps — le verbe du **potier**, celui qu'emploie Ésaïe dans sa prière : « nous sommes l'argile, et c'est toi qui nous as formés ».

Or ce qu'on forme est une créature. Un objet façonné a un commencement ; il n'est pas éternel ; il n'est pas un morceau du façonneur. **Le potier n'est pas dans le pot.**

L'esprit de l'homme est donc un composant réel et distinct de son corps — mais un composant **créé**. Le souffle vient de Dieu ; l'esprit qui en résulte est celui de l'homme, et il a eu un point de départ. Il n'attendait pas quelque part une occasion de s'incarner.

L'équation lue à l'envers

Il existe dans la Bible un verset qui reprend l'équation de Genèse 2:7 et la lit dans l'autre sens.

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Ecclésiaste 12:7

avant que la poussière retourne à la terre, comme elle y était, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.

Les deux composants se séparent, chacun retournant d'où il venait :

Genèse 2:7	poussière + souffle → être vivant	la création

Ecclésiaste 12:7	poussière → la terre · esprit → Dieu	la mort
-------------------------	--------------------------------------	---------

Voilà ce qu'est la mort selon l'Écriture. Non pas une libération, non pas un passage naturel : la **décomposition de l'équation**. Ce que Dieu avait joint se défait, et le résultat — l'être vivant — cesse d'exister comme tel.

On voit alors pourquoi la résurrection n'est pas un supplément dans le christianisme, mais une nécessité. Si l'homme est essentiellement un esprit qui se sert d'un corps, la mort est une bonne nouvelle et la résurrection une régression. Si l'homme est le **produit** de l'union d'un corps et d'un esprit, alors la mort est une mutilation — et seule la résurrection le rétablit dans ce qu'il est.

Le corps n'est pas l'ennemi

Reste à réparer un tort ancien.

D'où vient l'idée, si répandue chez les chrétiens, que le corps serait la part basse et suspecte de nous-mêmes ? Elle ne vient pas de la Bible. Elle vient du monde grec, qui l'a formulée dans une phrase devenue célèbre : *sōma sēma*, « le corps est un tombeau ». Le corps y est la prison de l'âme, et la mort, la délivrance du sage.

L'Écriture dit exactement l'inverse, sur quatre points.

Un. Le corps est façonné par Dieu de ses propres mains, avec le verbe du potier, et déclaré « très bon » avec le reste de la création.

Deux. Le corps désire Dieu. « Mon âme a soif de toi, **mon corps** soupire après toi, dans une terre aride » (Psaume 63:2). Ce n'est pas l'âme qui aspire à Dieu *malgré* la chair : c'est l'homme entier, chair comprise.

Trois. Dieu lui-même a pris un corps — « la parole a été faite chair » (Jean 1:14) — et, c'est le point qu'on oublie, il ne l'a pas quitté à l'ascension. Le Christ ressuscité est corporel pour toujours.

Quatre. L'espérance chrétienne est corporelle. Pas l'évasion de l'âme : la résurrection du corps. C'est ce que le Credo confesse depuis toujours.

« Mais Paul oppose sans cesse la chair et l'esprit ! » Il y a un test très simple. Ouvrez la liste des « œuvres de la chair » en Galates 5:19-21. Vous y trouverez des péchés qui passent par le corps — et vous y trouverez aussi l'idolâtrie, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les divisions, les sectes, l'envie. Aucune de ces choses n'a besoin d'un corps : on peut être jaloux, sectaire et idolâtre en restant parfaitement immobile. Si « la chair » désignait chez Paul le corps physique, cette liste n'aurait aucun sens.

Chez Paul, « la chair » désigne l'homme entier — corps et esprit — en tant qu'il est tourné contre Dieu. Ce n'est pas un terme d'anatomie, c'est un terme d'**orientation**. Voilà pourquoi son remède n'est pas de se débarrasser du corps, mais d'« offrir vos corps comme un sacrifice vivant » (Romains 12:1), en sachant que « votre corps est le temple du Saint-Esprit » (1 Corinthiens 6:19).

Vous ne trouverez nulle part chez Paul l'idée que vous seriez plus spirituel en étant moins corporel.

Deux composants, un seul être

ENCADRÉ DOCTRINAL

La position, énoncée avec précision (important)

L'homme est constitué de deux composants réellement distincts — un corps et un esprit — dont l'union produit un être unique et indivisible, que l'Écriture appelle une âme vivante.

Et voici la clause décisive : ces deux composants sont réellement distincts, mais ils n'ont jamais été conçus pour être séparés. La séparation est l'œuvre de la mort, pas du Créateur.

Une honnêteté s'impose pour finir. Ce que l'étude du vocabulaire hébreu établit fermement, c'est un résultat **négatif** : rien, dans les mots de l'Ancien Testament, ne soutient un inventaire en trois entités. Sur ce point la démonstration tient. Mais le lexique seul ne suffit pas à tout trancher, et deux dettes restent ouvertes — celle des textes du Nouveau Testament qui semblent compter jusqu'à trois, et celle de ce qui subsiste après la mort. Elles seront honorées, pas escamotées.

À retenir

RÉSUMÉ

- Genèse 2:7 est une équation, pas une liste : poussière plus souffle égale être vivant. Deux composants, un résultat.
- L'homme ne **reçoit** pas une âme : il **devient** une âme. C'est la grammaire du texte, pas une interprétation.
- « Âme vivante » est l'expression que la Genèse emploie d'abord pour les poissons et le bétail. Ce n'est pas le nom de notre part immortelle.
- Le mot « âme » désigne tour à tour la vie, le sang, la personne qu'on compte, le cadavre, et l'homme intérieur. Ce n'est pas le nom d'une pièce.
- L'esprit de l'homme est réel — mais il est **formé** par Dieu, donc créé. Le potier n'est pas dans le pot.
- Le corps n'est pas la part basse de l'homme : il est l'ouvrage des mains de Dieu, il désire Dieu, Dieu l'a assumé, et il ressuscitera.

APPLICATION PRATIQUE

Sur votre corps. S'il est l'un des deux composants de ce que vous êtes, la façon dont vous le traitez n'est pas une question d'hygiène : c'est une question théologique. Le sommeil, la nourriture, le repos ne sont pas des sujets « moins spirituels » que la prière. Vous ne possédez pas votre corps comme on possède une voiture. Votre corps, c'est vous.

Sur la manière de porter les autres. Si l'homme est une unité, rien de ce qui atteint un composant ne laisse l'autre intact. Une souffrance du corps retentit sur la vie intérieure ; un poids intérieur se dépose dans le corps. Cela devrait nous délivrer de deux réflexes également faux : « ce n'est que spirituel, prie davantage », et « ce n'est que chimique, cela n'a rien à voir avec ta vie devant Dieu ».

Souvenez-vous d'Élie, effondré, demandant la mort (1 Rois 19). La première chose que Dieu lui envoie n'est pas un sermon : c'est un ange qui le fait dormir, puis manger, puis dormir encore — et **ensuite** seulement vient la parole. C'est un traitement de l'homme entier.

Sur la mort. Si vous avez appris que mourir consiste pour l'âme à s'échapper enfin du corps, vous avez appris quelque chose de Platon, pas de la Bible. L'Écriture appelle la mort « le dernier ennemi qui sera détruit ». Et devant le tombeau de son ami, le Fils de Dieu ne fait pas un discours sur la libération de l'âme : « Jésus pleura ». Il regarde la défaite de son propre ouvrage. Cela ne supprime pas notre espérance — mais cela nous autorise à trouver la mort révoltante. Elle l'est.

QUESTION DE RÉFLEXION

Si mon corps n'est pas un contenant provisoire mais l'un des deux composants de ce que je suis, qu'est-ce que cela change concrètement à la manière dont je le traite — et à la manière dont j'écoute celui ou celle qui souffre devant moi ?

Vers la suite

Une dette demeure, et vous l'avez sans doute déjà en tête. Il y a dans le Nouveau Testament au moins deux textes qui semblent bel et bien compter jusqu'à trois. Paul écrit aux Thessaloniciens : « que tout votre être, **l'esprit, l'âme et le corps**, soit conservé

irrépréhensible ». Et l'épître aux Hébreux parle d'une parole « pénétrante jusqu'à partager **âme et esprit**, jointures et moelles ».

Ces textes existent, ils sont réels, et ils ne seront pas escamotés. L'étude suivante les prend de front — avec un outil littéraire que la Bible emploie constamment, jusque dans la bouche de Jésus quand il demande d'aimer Dieu « de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force ».

Références bibliques

- Genèse 2:7 — l'équation fondatrice : poussière, souffle, être vivant
- Genèse 1:20, 21, 24 — « âme vivante » employé pour les animaux
- Genèse 19:26 — la construction « devenir »
- Genèse 35:18 ; 46:27 ; Actes 2:41 — la vie qui s'en va, les personnes qu'on compte
- Lévitique 17:11 ; Deutéronome 12:23 — l'âme, c'est le sang
- Nombres 6:6 — « une âme morte »
- Ézéchiél 18:4 — « l'âme qui pêche, c'est celle qui mourra »
- Psaume 42:2 ; 103:1 ; Jonas 2:6 — l'âme comme homme intérieur, et comme gorge
- Zacharie 12:1 — l'esprit de l'homme est formé, donc créé
- Ecclésiaste 12:7 — l'équation lue à l'envers
- Psaume 63:2 ; Jean 1:14 — la chair qui désire Dieu, et Dieu fait chair
- Galates 5:19-21 ; Romains 12:1 ; 1 Corinthiens 6:19 — « la chair » chez Paul
- Matthieu 10:28 — le corps et l'âme : deux termes, pas trois
- 1 Thessaloniens 5:23 ; Hébreux 4:12 — les textes à examiner ensuite

Corps, âme et esprit : faut-il vraiment compter trois ?

La dette qu'il faut payer

L'étude précédente s'est tenue sur un seul verset et sur trois mots hébreux. Elle en est ressortie avec une équation : poussière plus souffle égale être vivant. Deux composants, un résultat. Et elle a montré que le mot traduit par « âme » n'est pas le nom d'une pièce logée entre les deux : c'est le nom du résultat.

Cette conclusion laisse une dette, et vous l'avez sans doute déjà en tête. Car Paul écrit noir sur blanc aux Thessaloniens que tout notre être, « **l'esprit, l'âme et le corps** », doit être conservé irrépréhensible. Trois mots. Trois. Et l'épître aux Hébreux parle d'une parole qui pénètre « jusqu'à partager **âme et esprit** » — donc l'âme et l'esprit seraient bien distincts, puisqu'on peut les séparer.

Ces textes ne seront pas contournés. Nous allons les prendre de front, l'un après l'autre.

Mais deux choses d'abord.

AVERTISSEMENT

Une question d'exégèse, pas une question de salut

La position qui compte trois entités — on l'appelle la trichotomie — n'est pas une hérésie, et ceux qui la tiennent ne sont pas dans l'erreur damnable. C'est une position ancienne, tenue par des hommes pieux et savants, qui a le mérite réel de prendre au sérieux le fait que l'Écriture emploie bel et bien trois mots. Ce qui se discute ici est une question de lecture — pas un article du Credo.

Ensuite, il faut donner le dossier adverse dans sa forme forte. Le voici, et il est cohérent : le **corps** met l'homme en relation avec le monde matériel ; l'**âme**, siège de la personnalité, de l'intelligence et des émotions, le met en relation avec lui-même ; l'**esprit** est l'organe de la relation avec Dieu, mort chez l'incroyant, que la nouvelle naissance vient revivifier. Trois entités, trois fonctions. C'est ordonné, c'est mémorisable, et cela rend compte d'expériences réelles. C'est probablement, aujourd'hui, la position majoritaire dans le monde évangélique francophone.

La meilleure manière de répondre n'est pas de commencer par les textes contestés. C'est de commencer par un outil que la Bible emploie constamment — et que Jésus emploie lui-même.

Le commandement où l'on aime Dieu « de tout son très »

Retournons au commandement le plus connu de toute la Bible.

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Deutéronome 6:5

Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta force.

Trois termes : le cœur, l'âme, et la force. Arrêtons-nous sur le troisième, parce qu'il règle déjà une bonne part de la question.

Le mot hébreu traduit ici par « force », *me'od*, n'est presque jamais un nom. C'est un **adverbe**. C'est le mot « très » — celui-là même qu'on lit à la fin de Genèse 1 : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était **très** bon ».

Traduisons donc littéralement : « tu aimeras l'Éternel de tout ton cœur, de toute ton âme, et de tout ton **très** ».

Si ce verset était un inventaire des composants de l'homme, il faudrait soutenir que l'être humain est fait d'un cœur, d'une âme et d'un *très*. Personne ne le dira. Le troisième terme n'est pas une pièce : c'est une **intensité**. Il est là pour pousser la phrase à bout — *jusqu'au dernier degré de ce que tu es*. Et si le troisième terme n'est pas une pièce, pourquoi les deux premiers en seraient-ils ?

Le Deutéronome lui-même ne s'en tient d'ailleurs pas à trois : deux chapitres plus tôt, « de tout ton cœur et de toute ton âme » (4:29) — deux termes. Même chose en 10:12 et en 11:13. Même livre, même auteur, même exigence, et le compte varie.

Le fait qui devrait clore le débat

Ce commandement, Jésus le cite. Et les évangiles nous le rapportent **trois fois** — les trois fois, le compte est différent.

Texte	Termes	Nombre
Deutéronome 6:5	cœur · âme · force	3
Matthieu 22:37	cœur · âme · pensée	3
Marc 12:30	cœur · âme · pensée · force	4
Luc 10:27	cœur · âme · force · pensée	4

Regardez la deuxième ligne. Matthieu compte trois termes, comme le Deutéronome — mais ce ne sont pas les mêmes trois. La **force** a disparu ; une **pensée** est apparue à sa place.

C'est le point le plus solide de toute cette étude. Matthieu ne complète pas la liste, il n'ajoute pas un élément oublié : il en **remplace** un. Un évangéliste cite le plus grand commandement de toute la Loi, sous l'autorité du Seigneur lui-même, et il substitue un terme à un autre. Si cette liste était une description anatomique, ce serait inadmissible : on ne remplace pas un organe par un autre dans une description anatomique. On le fait très naturellement, en revanche, dans une formule qui veut dire *totale*ment.

Puis Marc en compte quatre, et Luc les mêmes quatre dans un ordre différent.

Posons la question simplement. Un même verset, cité par trois évangélistes dans un même épisode. Trois termes chez l'un, quatre chez l'autre, et pas les mêmes trois que dans l'original. Aucun des trois n'a cru se tromper. Aucun copiste n'a tenté d'harmoniser. Aucun Père de l'Église ne s'en est alarmé. Et pour cause : **personne, avant l'époque moderne, n'a lu cette phrase comme un inventaire.** Tout le monde y entendait ce que le mot « tout » y répète quatre fois de suite.

Il y a même une scène, quelques versets plus loin, qui le confirme de la meilleure façon. Le scribe qui interroge Jésus reprend le commandement **dans ses propres mots** : il en déplace, il en substitue. Et Jésus le regarde et lui dit : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu » (Marc 12:34). Le Fils de Dieu félicite un homme qui vient de reformuler le plus grand commandement — parce que cet homme a compris ce qu'il demandait : non pas de cocher les bonnes cases, mais d'aimer Dieu **totale**ment.

DÉFINITION

Le mérisme, et l'accumulation

Mérisme : nommer les extrémités d'un ensemble pour désigner l'ensemble entier. « Les cieux et la terre », en Genèse 1:1, ne désigne pas deux objets en laissant un vide entre les deux : cela veut dire *tout ce qui existe*. « Quand tu te coucheras et quand tu te lèveras » veut dire *tout le temps*.

Accumulation : empiler des termes voisins pour produire un effet de totalité, en fermant toutes les échappatoires.

Dans les deux cas, les termes ne sont pas comptés : ils sont additionnés pour dire *tout*.

Ce procédé n'a rien d'exotique — nous le pratiquons tous les jours. Quand on dit d'un ami qu'il s'est donné « corps et âme » à son travail, personne ne le soupçonne de faire de la métaphysique. Quand un prédicateur s'écrie qu'il faut servir Dieu « de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toutes nos forces, de tout notre être », personne ne compte quatre compartiments. Tout le monde entend : **totalemment**.

Trois questions se dégagent, à poser devant toute liste biblique portant sur l'homme : *le nombre est-il stable ? quel mot porte réellement la phrase ? quel est le genre du texte ?*

Allons voir ce qu'elles donnent.

1 Thessaloniens 5:23, de front

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

1 Thessaloniens 5:23

Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même tout entier, et que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ !

D'abord, le genre du texte. Ce n'est pas un exposé doctrinal : c'est une **prière**. La grammaire grecque le dit sans ambiguïté — les deux verbes sont au mode du souhait. Paul ne définit pas, il demande. Et il le fait à un endroit très précis : la bénédiction finale de sa lettre. Ce qui suit, c'est « Frères, priez pour nous ». Nous sommes dans les salutations de

clôture.

Est-ce l'endroit où un auteur dépose sa doctrine de la constitution humaine ? Paul écrit treize lettres. Il traite longuement, avec arguments, de la justification, de la résurrection, de l'Église, des dons, du mariage. S'il tenait à une anthropologie en trois parties, on s'attendrait à la trouver enseignée quelque part. Elle ne l'est nulle part. Elle apparaîtrait une seule fois, en passant, dans un souhait de fin de lettre.

Ensuite, le compte de Paul varie. « Pour être sainte de **corps et d'esprit** » (1 Corinthiens 7:34) : deux termes, et c'est exactement le même sujet. « Offrir **vos corps** comme un sacrifice vivant » (Romains 12:1) : **un seul terme**, et le sujet est encore la consécration totale. Quel est donc le vrai compte de Paul ? La question est mal posée : le nombre de termes suit le besoin de la phrase, pas une anatomie fixe.

Enfin, et surtout : regardez ce que Paul a mis autour de sa liste. Deux adjectifs, et ils disent la même chose. Le premier signifie « entièrement, jusqu'au bout ». Le second signifie « dont aucune part ne manque, intact, complet » — c'est le mot qu'on emploie pour un corps sans infirmité.

Paul dit « entièrement ». Puis il dit « sans qu'aucune part ne manque ». Et **ensuite** seulement il énumère. L'énumération n'est pas là pour dresser un inventaire : elle est là pour **servir les deux adjectifs**. C'est ce que fait n'importe quel prédicateur qui ne veut laisser aucune échappatoire — il ne dit pas seulement « soyez consacrés totalement », il dit « totalement : votre temps, votre travail, vos pensées, votre famille ». Personne n'en conclut que l'homme a quatre entités.

Et voici le plus beau. De quoi parle cette lettre ? De la fin. Chacun de ses cinq chapitres s'achève sur le retour du Seigneur. Et elle contient, au chapitre précédent, le grand passage sur les morts en Christ (4:13-16) — parce que les Thessaloniciens étaient troublés par une question précise : *qu'advient-il de ceux qui meurent avant le retour ? Manqueront-ils quelque chose ?*

Relisez la prière avec cela en tête. Paul demande que **tout** de nous soit gardé irréprochable — « **lors de l'avènement** de notre Seigneur ». Ce n'est pas une prière pour l'équilibre intérieur du croyant : c'est une prière pour que **rien ne soit perdu** jusqu'à ce jour-là, corps compris. Et il nomme le corps précisément parce que c'est lui qui, aux yeux de ceux qui pleuraient leurs morts, semblait perdu.

Le sens s'inverse. Le verset qu'on cite pour prouver que l'homme est en trois morceaux est, dans son contexte, une prière pour qu'il soit **gardé entier**.

Hébreux 4:12, de front

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Hébreux 4:12

Car la parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants, pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelles ; elle juge les sentiments et les pensées du cœur.

L'argument adverse a l'air imparable : le texte dit que la parole de Dieu peut **partager** l'âme et l'esprit ; or on ne partage que ce qui est distinct.

Commençons par la fin de la phrase, là où l'auteur dit lui-même de quoi il parle : « elle juge les sentiments et les pensées du cœur ». Et le verset suivant : « tout est à nu et à découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte ». Le sujet n'est pas la composition de l'homme — c'est la **capacité de pénétration de la parole de Dieu**, et l'impossibilité de lui rien cacher.

Puis vient le test décisif, et il suffit de lire le verset jusqu'au bout, ce qu'on ne fait presque jamais.

« ... jusqu'à partager **âme et esprit, jointures et moelles** ... »

Il y a **deux paires**, pas une. Appliquons donc à la seconde le raisonnement qu'on applique à la première. Si « partager âme et esprit » prouve que ce sont deux entités séparables, alors « partager jointures et moelles » prouve que la parole de Dieu sépare les jointures des moelles. Ce serait une description d'autopsie. Personne ne soutient cela.

Tout le monde comprend spontanément que la seconde paire est une image — et une image très précise. Les jointures et les moelles sont les parties les plus **profondes et les plus inaccessibles** du corps : la moelle est dans l'os, qui est dans la chair. Pour l'atteindre, il faut tout traverser.

L'auteur ne dit donc pas que cette lame **trie** des composants. Il dit qu'elle **va jusqu'au fond**, qu'elle atteint ce qui en nous est le plus enfoui. Et si la seconde paire est une image de profondeur, la première l'est aussi.

Ajoutons une remarque instructive. Supposons que l'auteur fasse vraiment un inventaire, et comptons tout ce qu'il nomme : l'âme, l'esprit, les jointures, les moelles, le cœur, les sentiments, les pensées. On n'obtient pas trois entités — on en obtient sept. Personne n'a jamais défendu une anthropologie en sept parties sur la base de ce verset. On n'y compte donc pas ce qu'il énumère : on y prélève deux mots qui confirment un schéma apporté d'ailleurs.

« Mais l'homme spirituel et l'homme psychique ? »

C'est le meilleur argument qui reste, et il est meilleur que les deux textes précédents. Paul oppose « l'homme animal » — en grec, l'homme *psychique* — qui ne reçoit pas les choses de l'Esprit, et « l'homme spirituel » qui juge de tout (1 Corinthiens 2:14-15).

Deux réponses.

Ce sont deux catégories de personnes, pas deux étages dans une personne. Paul ne dit pas « la partie psychique de l'homme » : il dit « l'homme psychique » et « l'homme spirituel » — deux hommes, décrits tout entiers. Et le critère qui les sépare est donné juste avant, au verset 12 : « nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu ». La différence n'est pas une pièce anatomique, c'est la **présence de l'Esprit de Dieu**.

Et le corps ressuscité est appelé « spirituel ». « Il est semé corps psychique, il ressuscite **corps spirituel** » (1 Corinthiens 15:44). Un corps. Un corps ressuscité, palpable, celui du Christ au matin de Pâques, qui mange du poisson devant ses disciples — et Paul l'appelle « spirituel ». L'adjectif ne désigne donc pas la matière dont une chose est faite ni le compartiment qu'elle occupe : il désigne **ce qui l'anime et la gouverne**. Un homme spirituel est un homme entièrement gouverné par l'Esprit de Dieu.

Le verset ne parle plus d'une pièce manquante. Il parle d'une **orientation** de l'homme entier.

Et l'expérience de la conversion, alors ? On dit souvent que l'esprit serait mort chez l'incroyant et que la nouvelle naissance vient le rallumer. La question n'est pas de savoir si

quelque chose meurt et revit — c'est vrai, et celui qui a été converti le sait. Elle est de savoir **quoi**. Or le texte le plus explicite ne nomme aucun compartiment : « **Vous** étiez morts par vos offenses et par vos péchés » (Éphésiens 2:1). Le sujet du verbe est *vous*. Pas votre esprit, pas une zone de vous : vous.

L'analogie du tabernacle

Reste une dernière pièce, d'une autre nature : le tabernacle a trois espaces — le parvis, le lieu saint, le lieu très saint ; or l'homme est le temple de Dieu ; donc l'homme a trois espaces.

C'est élégant, et spirituellement suggestif. Mais il faut être clair sur son statut, et c'est le point de méthode le plus important de cette étude. **Ceci n'est pas un argument tiré du texte : c'est une analogie.** Et une analogie ne peut jamais établir une doctrine, pour une raison simple : elle est réversible. Le tabernacle a trois espaces — mais aussi **deux** voiles, **une** seule Présence, **sept** branches au chandelier, **dix** tapis. Quel nombre faut-il retenir ? Celui qu'on cherchait.

Il y a un test très simple : l'Écriture tire-t-elle elle-même cette analogie ? Quand le Nouveau Testament applique le vocabulaire du temple au croyant, il ne distingue jamais trois espaces. Il dit même exactement l'inverse de ce qu'on lui fait dire : c'est le **corps** qui est appelé temple du Saint-Esprit (1 Corinthiens 6:19).

ENCADRÉ DOCTRINAL

Quand une analogie et une grammaire se contredisent (important)

C'est la grammaire qui décide. Une analogie peut illustrer une doctrine déjà établie ; elle ne peut jamais en établir une, parce qu'elle est toujours réversible — elle fournit le nombre qu'on lui demande de fournir.

Âme et esprit : deux mots, une réalité

Reste la vraie question, celle qui subsiste après tous les textes. « Âme » et « esprit » désignent-ils deux réalités distinctes, ou deux façons de dire l'homme intérieur ?

Marie. « Mon **âme** exalte le Seigneur, et mon **esprit** se réjouit en Dieu mon Sauveur » (Luc 1:46-47). C'est un parallélisme parfait : deux lignes qui disent la même chose. Personne ne

soutiendra que l'âme de Marie fait une chose et son esprit une autre.

Jésus. « Maintenant mon **âme** est troublée » (Jean 12:27). « Jésus fut troublé en son **esprit** » (Jean 13:21). Même Évangile, même personne, même verbe grec, un chapitre d'écart, deux mots différents.

Et Dieu lui-même a une *nephesh*. « Voici mon serviteur... mon élu, en qui mon **âme** prend plaisir » (Ésaïe 42:1). « Mon **âme** ne vous aura point en horreur » (Lévitique 26:11). Si ce mot était le nom d'une entité créée, intermédiaire, propre à la constitution humaine, Dieu ne pourrait pas en avoir une. Il en a une. Le mot désigne donc l'être lui-même, dans son désir et dans son affection.

Précisons pour ne pas sur-vendre la thèse : dire que les deux mots se recouvrent largement n'est pas dire qu'ils sont parfaitement synonymes. L'usage marque des accents distincts. Mais une **différence d'accent** n'est pas une **différence d'entité**. Le français fait exactement la même chose avec « le cœur » et « l'âme » : ce ne sont pas deux organes, ce sont deux angles sur la même personne.

Et voilà ce qui frappe quand on rassemble tous les passages où l'Écriture distingue réellement quelque chose dans l'homme. Ecclésiaste 12:7 : poussière et esprit. Matthieu 10:28 : corps et âme. Jacques 2:26 : corps et esprit. 1 Corinthiens 5:3 : corps et esprit.

Chaque fois que le texte divise vraiment, il divise en deux.

À retenir

RÉSUMÉ

- Quand la Bible fait une liste sur l'homme, le nombre varie et les termes changent — trois en Deutéronome 6:5, trois chez Matthieu mais avec la pensée à la place de la force, quatre chez Marc. Un inventaire n'a pas un nombre variable de pièces, et l'on n'y remplace pas un organe par un autre.
- 1 Thessaloniens 5:23 est une prière, encadrée par deux adjectifs qui disent tous les deux « entièrement ». Dans une lettre sur les morts en Christ, elle demande que rien de nous ne soit perdu — corps compris.
- Hébreux 4:12 nomme deux paires, pas une. Si la première prouvait une séparation d'entités, la seconde prouverait une dissection.
- « Spirituel », chez Paul, ne désigne pas un compartiment mais une orientation : il appelle « spirituel » le corps ressuscité.
- Une analogie ne peut pas fonder une doctrine : elle fournit toujours le nombre qu'on lui demande.
- Chaque fois que l'Écriture divise réellement l'homme, elle divise en deux.

Une honnêteté pour finir : cette étude n'a pas *démontré* qu'il y a deux composants. Elle a montré que les textes invoqués pour en compter trois ne le prouvent pas. La démonstration positive, c'est Genèse 2:7 et l'ensemble du canon.

Ce que vous y gagnez

Il a fallu démonter beaucoup de choses. Il ne faudrait pas en repartir plus léger sans être plus riche. La vraie question n'est donc pas : *que perd-on en abandonnant le compte à trois ?* Elle est : *qu'est-ce qui nous est rendu ?*

Il n'y a pas en vous de zone de seconde catégorie. C'est le gain principal, et il est immense. Dans un schéma à trois étages, l'esprit est l'étage noble, l'âme l'étage intermédiaire, le corps l'étage bas — et l'on finit par vivre en soupçonnant deux tiers de soi-même. L'intelligence devient un obstacle à la foi. La sensibilité devient un parasite à faire taire. Le corps devient un partenaire encombrant.

Retirez l'étagère, et regardez ce qui se relève. L'intelligence n'est pas une rivale de la piété : le scribe de Marc 12 se fait féliciter par Jésus pour avoir répondu avec intelligence. Les émotions ne sont pas du bruit à supprimer : le Fils de Dieu, la veille de sa mort, est troublé, et les Évangiles le disent deux fois sans en rougir. Et le corps est l'ouvrage des mains d'un artisan.

Vous êtes un interlocuteur, pas une administration. Dans une anthropologie en compartiments, la vie avec Dieu devient un travail d'aiguillage : ceci est-il spirituel ou seulement psychique ? Est-ce mon esprit qui prie ou mon âme qui s'émeut ? Questions épuisantes, et sans réponse. On en est dispensé. Quand vous priez, c'est vous qui priez. Quand vous doutez, c'est vous qui doutez. Le psalmiste ne s'est jamais demandé quelle partie de lui avait soif : il a dit « j'ai soif de toi », et cela a suffi à entrer dans le Livre.

La prière de Paul redevient lisible — et c'est une promesse. Que Dieu vous garde entier, sans qu'aucune part ne manque, jusqu'au jour où le Christ reviendra. Rien de vous n'est destiné à être abandonné en route. Pas votre corps, pas votre histoire, pas votre visage. Le verset qu'on citait pour vous découper en trois est en réalité la promesse qu'on ne vous découpera pas.

Et s'il ne fallait retenir qu'une phrase : **Dieu ne sauve pas une partie de vous. Il vous sauve.**

Une question de charité

Il faut terminer par où nous avons commencé. Certains lecteurs tiennent encore la trichotomie à ce stade, et c'est parfaitement légitime : chacun a le droit de peser les arguments et de ne pas être convaincu.

Et surtout, les chrétiens qui comptent trois n'ont presque jamais tiré de leur schéma les conséquences décrites plus haut. Ils aiment Dieu et servent leur prochain sans se demander dans quel compartiment ils opèrent. La théologie qu'on professe et celle qu'on vit ne coïncident heureusement pas toujours — et quand elles divergent, c'est souvent la vie qui a raison.

QUESTION DE RÉFLEXION

Comptez les listes avant de compter les pièces. Regardez quel mot porte la phrase. Demandez-vous quel est le genre du texte. Sur quel autre passage biblique, sans rapport apparent avec la question de l'âme et de l'esprit, ces trois questions pourraient-elles vous éviter de lire un inventaire là où il n'y a qu'une manière de dire « totalement » ?

Vers la suite

La position atteinte est solide : **deux composants, un être**. Un corps formé du sol, un esprit donné par Dieu, et l'être vivant que produit leur union.

Mais une question reste ouverte, et elle est redoutable. L'esprit de l'homme est *formé* par Dieu — donc créé, donc avec un commencement. Mais commencé **quand**, exactement ? Et **comment** ? Dieu crée-t-il un esprit nouveau à chaque conception, ou l'esprit se transmet-il des parents à l'enfant, comme se transmet le corps ? Les deux réponses ont un nom, elles ont chacune leurs textes, et elles ont des conséquences considérables — sur la transmission du péché, sur le statut de l'embryon, sur ce que le Christ a reçu de Marie.

Et il faudra écarter fermement une troisième réponse, celle qui traîne partout aujourd'hui : l'idée qu'un esprit attendrait quelque part, sans âge, avant de rejoindre un corps.

Références bibliques

- Deutéronome 6:5 ; 4:29 ; 10:12 — le commandement, et le compte qui varie
- Matthieu 22:37 ; Marc 12:30, 33-34 ; Luc 10:27 — le même verset cité trois fois
- Genèse 1:1, 31 — le méréisme, et l'adverbe « très »
- 1 Thessaloniens 5:23 ; 4:13-16 — la prière finale, et son contexte

- 1 Corinthiens 7:34 ; 2 Corinthiens 7:1 ; 1 Corinthiens 5:3 ; Romains 12:1 — le compte variable de Paul
- Hébreux 4:12-13 — les deux paires, et le vrai sujet du passage
- 1 Corinthiens 2:12-15 ; 15:44 — l'homme psychique et l'homme spirituel
- Éphésiens 2:1-5 — « vous étiez morts »
- 1 Corinthiens 6:19 — c'est le corps qui est appelé temple
- Luc 1:46-47 ; Jean 12:27 ; 13:21 — âme et esprit employés l'un pour l'autre
- Ésaïe 42:1 ; Lévitique 26:11 — Dieu lui-même a une *nephesh*
- Ecclésiaste 12:7 ; Matthieu 10:28 ; Jacques 2:26 — quand l'Écriture divise, elle divise en deux

D'où vient votre esprit ?

Une sagesse qui n'en est pas une

« C'est une vieille âme. » « Nos âmes se sont reconnues. » « Je crois qu'on choisit ses parents. » « Je ne suis pas un être humain vivant une expérience spirituelle, je suis un être spirituel vivant une expérience humaine. »

Vous avez entendu ces phrases. Elles ne se présentent jamais comme une doctrine : elles se présentent comme de la sagesse, de la profondeur, du bon sens un peu mystique. Or elles disent toutes la même chose, avec une grande précision : **votre esprit existait avant votre corps.**

Cette étude va montrer pourquoi c'est faux, et surtout ce que cela coûte de le croire. Mais pour cela, il faut d'abord poser la bonne question.

Les études précédentes ont établi que l'homme est fait de deux composants — un corps formé du sol, un esprit donné par Dieu — et que cet esprit n'est pas un morceau détaché de la divinité. Le verset décisif était celui-ci :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Zacharie 12:1

Ainsi parle l'Éternel, qui a étendu les cieux et fondé la terre, et qui a formé l'esprit de l'homme au dedans de lui.

Dieu **forme** l'esprit de l'homme — avec le verbe du potier, celui-là même qui sert en Genèse 2:7 pour le corps. Or ce qu'on forme est une créature : cela a un commencement, cela n'est pas éternel, cela n'est pas un fragment du formateur. Le potier n'est pas dans le pot.

Bien. Mais alors : **quand** cet esprit commence-t-il ? Et **comment** ?

Prenez trois enfants nés cette année dans une même assemblée. Chacun a un esprit. D'où vient-il ? Dieu a-t-il créé, à trois moments précis, trois esprits neufs qu'il a joints à trois corps en formation ? Ou ces esprits sont-ils venus des parents, comme est venu le corps ?

Ce n'est pas une curiosité de séminaire. Trois questions redoutables pendent au bout de celle-là. Si Dieu crée directement chaque esprit, crée-t-il des esprits déjà pécheurs — et sinon, d'où vient le péché de l'enfant ? Le Christ, qui a pris de Marie une humanité complète, a-t-il reçu son esprit humain par notre canal ou autrement ? Et l'embryon de six semaines : **à partir de quand y a-t-il quelqu'un ?**

Les trois réponses

	Position	Thèse
1	Créationnisme	Dieu crée directement chaque esprit, à la conception de chaque personne.
2	Traducianisme	L'esprit vient des parents, avec le corps, par la génération ordinaire.
3	Préexistence	L'esprit existait avant le corps et l'a rejoint. (<i>écartée</i>)

Un mot sur le ton, car il change en cours de route.

Entre les lignes 1 et 2, nous avons un **désaccord chrétien légitime**. Des hommes que l'on respecte sont dans les deux camps, aucun credo ne tranche, et le lecteur aura parfaitement le droit de repartir avec l'autre position.

La ligne 3 est d'une autre nature. Ce n'est pas une option minoritaire : c'est une idée que l'Écriture exclut, que l'Église a examinée et écartée, et qui a des conséquences graves sur ce que nous croyons du corps, de la mort et du salut. Sur celle-là, il n'y aura pas de neutralité.

Première réponse : Dieu donne l'esprit

AVERTISSEMENT

Un homonyme malheureux

Le « créationnisme » dont il est question ici n'a **rien à voir** avec le débat sur l'âge de la terre et les origines de la vie. C'est un homonyme, et la confusion est fréquente. Il s'agit ici d'une thèse sur l'origine de l'esprit de chaque individu, et de rien d'autre.

La position dit ceci : **Dieu crée l'esprit de chaque être humain à sa conception**, et le joint au corps que les parents ont engendré. Les parents transmettent le corps ; Dieu donne l'esprit. C'est la position de Jérôme au quatrième siècle, celle de Calvin et de la tradition

réformée, et le dogme de l'Église catholique. Probablement la position majoritaire de l'histoire chrétienne.

Deux textes portent l'essentiel.

Ecclésiaste 12:7 — « la poussière retourne à la terre, comme elle y était, et l'esprit retourne à Dieu **qui l'a donné** ». Le mot à peser est le dernier. Qohélet ne dit pas que l'esprit retourne à celui qui l'a mis en circulation quelque part au commencement : il retourne au **donateur**. Et un mouvement de retour suppose un mouvement d'aller. Dieu a donné cet esprit-là, à cette personne-là.

Hébreux 12:9 — « nos pères selon la chair nous ont châtiés... ne devons-nous pas nous soumettre au **Père des esprits** ? » D'un côté des pères, au pluriel, dont la paternité porte sur la chair. De l'autre un Père, au singulier, dont la paternité porte sur les esprits. Le verset semble dire la doctrine en huit mots.

Et maintenant l'honnêteté, car c'est ici qu'elle coûte. **Ce verset ne parle pas de l'origine de l'esprit** : il parle de la discipline paternelle, et la question de savoir comment un esprit vient à l'existence n'est manifestement pas dans la tête de l'auteur. L'opposition « chair / esprits » peut très bien fonctionner comme une opposition de **sphères** — les pères terrestres, le Père céleste. Le texte est *cohérent* avec cette position ; il ne la démontre pas.

Sa difficulté, en revanche, est sérieuse. Si Dieu crée directement chaque esprit, et si tout être humain naît pécheur, alors de deux choses l'une : ou bien Dieu crée un esprit déjà corrompu — et il devient l'auteur du péché, conclusion impossible ; ou bien il crée un esprit pur qui se corrompt au contact du corps — et l'on vient de faire entrer par la petite porte l'idée que le mal loge dans la matière. Or nous avons vu que la Bible dit exactement l'inverse du corps.

Seconde réponse : les parents engendrent la personne entière

Le mot vient du latin *traducere*, « faire passer » — celui qui a donné « traduire ». La position dit que **l'être humain engendre l'être humain tout entier** : les parents transmettent non seulement le corps, mais la personne complète, esprit compris. Dieu n'est pas absent — il est l'auteur et le soutien de tout le processus, comme il l'est de la croissance du blé — mais il agit par le moyen qu'il a institué : la génération.

C'est la position de Tertullien, de Luther, et de théologiens réformés majeurs. Et Augustin, qui est peut-être le plus grand esprit de l'Occident chrétien sur ces matières, **a hésité toute sa vie** : il écrit à Jérôme qu'il ne parvient pas à trancher, et il meurt sans avoir tranché. Il n'y a pas de meilleur argument contre le dogmatisme sur ce point.

Son meilleur texte est **Genèse 5:3** : « Adam engendra un fils **à sa ressemblance, selon son image** ». Ce sont exactement les deux mots de Genèse 1:26, employés ici pour une génération humaine. Or l'image de Dieu n'est pas une affaire de corps seulement. Ce qu'Adam transmet à Seth engage donc la personne entière.

S'y ajoutent **Psaume 51:7** — « je suis né dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché » : la corruption n'est pas quelque chose que David a attrapé en route, elle est là au point de départ — et **Jean 3:6** : « ce qui est né de la chair est chair », c'est-à-dire un homme entier dans son état de faiblesse, pas un corps auquel il manquerait quelque chose.

Sa difficulté est philosophique plus qu'exégétique : **comment une réalité immatérielle se divise-t-elle ?** Un corps se transmet parce qu'il a des parties. Un esprit, s'il n'en a pas, ne peut ni se couper ni s'écouler. Il faut donc ou bien rendre l'esprit un peu matériel — c'était la solution de Tertullien, et elle coûte cher —, ou bien avouer que le mode de la transmission nous échappe. Ce qui n'est pas déshonorant : nous ignorons énormément de choses.

Ce qui est retenu, et à quel titre

La difficulté du créationnisme — d'où vient alors le péché ? — ne tient que si l'on se représente le péché originel comme une **substance** : une tache, un liquide infecté qui doit bien voyager par un canal physique. Si c'est cela, il faut un tuyau.

Mais l'Écriture oblige à distinguer deux choses que nous confondons. **Ce qui se transmet par la naissance**, c'est une nature humaine réellement abîmée — faible, inclinée ; ce n'est pas le relevé des fautes de vos parents, car « le fils ne portera pas l'iniquité de son père » (Ézéchiél 18:20). Et **ce qui condamne**, c'est autre chose : c'est la **place**. Adam n'est pas, dans Romains 5, un porteur sain qui aurait contaminé sa descendance : il y est un **chef** dont l'acte engage ceux qu'il représente — exactement comme, en sens inverse, l'obéissance d'un seul rend justes un grand nombre de gens qui n'ont rien fait pour cela.

Cette doctrine est ici **empruntée, non démontrée** — elle relève de l'étude sur le péché originel, et n'est invoquée que pour montrer qu'une difficulté se lève. Dieu ne crée alors ni un esprit corrompu, ni un esprit pur que le corps viendrait salir : il donne un esprit à **une personne**.

Voici donc ce qui est retenu — **le créationnisme** — et à quel titre exactement.

Première raison, tirée des textes. Les deux seuls passages de la Bible qui parlent de l'origine de l'esprit d'un *individu* se lisent plus naturellement ainsi. Ecclésiaste 12:7 parle d'un don fait à quelqu'un, qui appelle une restitution. Zacharie 12:1 emploie un participe, qui range la formation de l'esprit humain parmi les choses que Dieu fait **de manière continue**, à côté d'étendre les cieux et de fonder la terre. Ni l'un ni l'autre ne prouve quoi que ce soit — ils n'ont pas la question en tête. Mais leur pente va de ce côté.

Seconde raison, de sobriété. L'autre position doit postuler un mode de transmission dont elle ne peut rien dire. À difficultés comparables, mieux vaut celle qui exige le moins de constructions invérifiables.

Trois précisions comptent autant que la position elle-même.

Un. Il ne s'agit pas d'un Dieu qui fabriquerait un esprit à côté pour le glisser ensuite dans un corps déjà prêt — ce serait déjà de la préexistence en miniature. Zacharie dit que Dieu forme l'esprit **au-dedans** de l'homme. Dieu agit *dans* le processus qu'il a institué, pas à côté. Le Psaume 139 le dit magnifiquement : « c'est toi qui m'as tissé dans le sein de ma mère » — et le verbe employé est celui du **brodeur**.

Deux. Il n'y a jamais, à aucun instant, un esprit d'un côté et un corps de l'autre. La personne commence entière.

Trois. Cette position est tenue comme **probable**, pas comme certaine. Augustin ne l'a pas tranchée ; Luther et Calvin ne sont pas d'accord. Qui repart avec l'autre est en bonne compagnie.

À partir de quand y a-t-il quelqu'un ?

Voici la question que vous avez peut-être en tête depuis le début. Et il faut remarquer d'abord ceci : **les deux positions convergent**. Le créationniste dit que Dieu donne l'esprit à la conception ; l'autre dit que la personne entière est engendrée à la conception. Ils ne

s'accordent sur rien du mécanisme, et ils arrivent au même point : il y a quelqu'un dès le commencement.

Et l'Écriture parle de ce commencement en langage de **personne**, jamais en langage de matériau.

« *Je n'étais qu'une masse informe, et tes yeux me voyaient ; et sur ton livre étaient tous inscrits les jours qui m'étaient destinés.* » — Psaume 139:16

Le mot traduit par « masse informe » est un terme rare qui désigne justement l'embryon encore sans figure — et Dieu le regarde comme il regarde quelqu'un. Jérémie est connu de Dieu avant sa naissance. Jean tressaille dans le ventre d'Élisabeth.

La troisième réponse : la préexistence

Nous arrivons au point où la neutralité cesse.

L'idée est ancienne et simple : **votre esprit existait avant votre corps**. Il ne vous attendait pas, il vivait ailleurs, et la naissance a été pour lui une entrée — parfois une chute, parfois une mission, parfois un retour.

On la rencontre sous plusieurs formes. La **philosophique**, chez Platon : l'âme a contemplé les réalités vraies avant sa descente, apprendre n'est que se ressouvenir, et le corps est un tombeau. La **chrétienne, examinée et écartée** : Origène, au troisième siècle — l'un des plus grands lecteurs de la Bible de tous les temps, et ce n'est pas dit ironiquement — soutenait que Dieu avait créé au commencement une multitude d'esprits égaux, qu'ils se sont détournés à des degrés divers, et que les corps leur ont été donnés selon la gravité de leur chute. La conséquence est logique et terrible : **votre corps est la conséquence de votre péché** — non celui d'Adam, mais le vôtre, commis avant votre naissance. L'Église a examiné cette construction pendant trois siècles et l'a formellement condamnée.

Et puis il y a la forme **diffuse**, celle qu'on rencontre réellement : les phrases du début de cet article. Elles ne s'énoncent jamais comme une doctrine. Elles disent pourtant exactement celle d'Origène, en une ligne — et elles passent aujourd'hui pour de la sagesse.

Il faut y ajouter la **réincarnation**, qui est la même idée mise en boucle, et qui circule largement, y compris chez des gens qui se disent chrétiens et qui n'ont jamais mis les deux

croyances face à face.

Pourquoi l'Écriture l'exclut

Deux raisons — et deux, pas davantage. On pourrait en aligner cinq en les découpant habilement ; ce serait de la mauvaise monnaie.

Un — l'ordre des opérations en Genèse 2:7. Dieu forme le corps, **puis** il souffle, **et** l'homme devient un être vivant. Il n'y a rien avant. Si un esprit avait attendu quelque part, le texte le dirait — il avait tout le vocabulaire pour cela. Et surtout, souvenez-vous de la grammaire : l'homme **devint**. Ce n'est pas la rencontre de deux réalités préexistantes, c'est un **commencement**.

Deux — Zacharie 12:1, et c'est le texte décisif. Deux choses dans le même demi-verset. Le **verbe** d'abord : ce qui est formé a un commencement, et n'est pas un morceau du formateur. Le **lieu** ensuite : « au-dedans de lui ». Dieu ne forme pas l'esprit dans un ailleurs d'où il l'expédierait ; il le forme au-dedans de la personne. Un verbe qui date le commencement, un complément qui en situe le lieu.

*(On cite souvent aussi Hébreux 9:27, « il est réservé aux hommes de mourir une seule fois ». Soyons exact : ce verset ne vise pas la préexistence comme telle — Origène la tenait sans tenir la réincarnation. Ce qu'il exclut, c'est le **cycle**. Excellent contre la réincarnation, sans effet ailleurs.)*

Les deux textes qu'on opposera

Jérémie 1:5 : « Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, je te connaissais ». N'est-ce pas dire que Jérémie était déjà là ?

Non — et la réponse est dans le verset lui-même. D'abord **le verbe** : « avant que je t'eusse **formé** ». Le texte pose donc explicitement qu'il y a eu un moment de formation, et l'on ne forme pas ce qui existe déjà. Loin d'établir la préexistence, ce verset la rend impossible : il date le commencement de Jérémie. Ensuite « **connaître** » : dans la bouche de Dieu, ce verbe ne désigne pas une information mais un **choix** — comme lorsque Dieu dit d'Israël « je vous ai connus, vous seuls, entre toutes les familles de la terre », ce que la Segond traduit d'ailleurs par « je vous ai choisis ». Enfin **la suite du verset** : « je t'avais consacré, je t'avais établi prophète ». Le verset parle d'une **vocation**, pas d'une biographie antérieure.

Exister dans le dessein de Dieu n'est pas exister (important)

Un architecte peut connaître une maison en détail, l'aimer, la nommer, en fixer l'usage — dix ans avant la première pierre. La maison n'existe pas pour autant. Elle existe dans son dessein, ce qui est infiniment mieux que d'exister par hasard.

C'est la distinction à emporter, et elle vaut pour toute la Bible : les textes qui parlent de nous « avant » disent où était le **choix** de Dieu, non où nous étions.

Éphésiens 1:4 : « en lui Dieu nous a élus avant la fondation du monde ». Même réponse — et notez les deux premiers mots. Ce qui préexiste, c'est le Christ, et notre élection est **en lui** . Ce n'est pas nous qui flottions avant la création : c'est le décret de Dieu qui nous concernait déjà.

« Mais Jésus, lui, préexistait »

L'objection est juste, et la réponse est celle de tous les conciles. **Ce qui préexiste dans le Christ, c'est la personne divine du Fils**, éternellement engendrée du Père : « au commencement était la Parole » ; « avant qu'Abraham fût, je suis ».

Mais **son humanité — corps et esprit humains — commence à l'incarnation**. Elle a une date. Le Fils éternel n'a pas pris une humanité qui l'attendait quelque part : il l'a assumée en la faisant commencer.

La préexistence du Fils est donc celle d'une **personne divine**, pas celle d'une **âme humaine**. Confondre les deux, c'est exactement l'erreur d'Origène — et c'est la raison profonde pour laquelle l'Église, en écartant la préexistence des âmes, protégeait sans le dire la doctrine de l'incarnation.

Éternel, ou immortel ?

Reste à nommer la racine de tout ce que nous venons d'écarter. Elle tient dans une confusion entre deux mots que le français nous laisse mélanger.

Nous disons « âme immortelle » et nous entendons « âme éternelle ». Or si l'âme est éternelle, elle n'a pas de commencement ; si elle n'a pas de commencement, elle a bien dû être quelque part avant ; et nous voilà chez Origène sans nous en apercevoir.

Ce sont pourtant deux propriétés totalement différentes. L'**éternité**, au sens strict, ce n'est pas « très longtemps » : c'est l'absence de commencement **et** l'absence de dépendance. C'est le propre de Dieu seul — « Je suis celui qui suis » ; « d'éternité en éternité tu es Dieu ». L'**immortalité**, c'est simplement le fait de ne pas finir. Et voyez à qui Paul l'attribue :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

1 Timothée 6:16

qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir, à qui appartiennent l'honneur et la puissance éternelle. Amen !

Paul ne dit pas que nous ne vivrons pas toujours. Il dit qu'aucune créature ne **possède** l'immortalité comme un bien propre. Ce que nous en avons, nous le recevons. Et il le confirme au futur, ce qui est décisif : « il faut que ce corps mortel **revête** l'immortalité » (1 Corinthiens 15:53). On revêt ce qu'on n'a pas sur soi. Notre immortalité est devant nous ; elle est donnée ; c'est un vêtement, pas une nature.

	Éternité	Immortalité
Commencement	sans commencement	avec un commencement
Fin	sans fin	sans fin
Dépendance	aucune	reçue, portée, dépendante
Statut	propriété exclusive de Dieu	propriété donnée à la créature

ENCADRÉ DOCTRINAL

La ligne de partage la plus fondamentale (important)

Dieu est **éternel** ; nous sommes destinés à être **immortels**. Ce n'est pas une nuance de vocabulaire : c'est la différence entre le Créateur et la créature.

La Genèse le disait déjà par une image. Il y a, au chapitre 3, un arbre de vie, et Dieu en interdit l'accès à l'homme déchu. Pourquoi cet arbre existe-t-il ? Parce que la vie sans fin n'a jamais été, pour l'homme, une propriété qu'il aurait portée en lui. Elle a toujours été quelque chose qu'il devait **recevoir**, et recevoir continuellement.

Peut-on encore dire « âme immortelle » ? Oui, si l'on sait ce qu'on met dessous. Sans fin : oui. Sans commencement : non. Par nature : non plus.

Les deux positions en vis-à-vis

COMPARAISON

Créationnisme / Traducianisme

Créationnisme

Dieu crée l'esprit à chaque conception, et le joint au corps engendré par les parents.

- Ecclésiaste 12:7 — « qui l'a donné »
- Zacharie 12:1 — « il forme », au présent continu
- Hébreux 12:9 — « le Père des esprits »

Jérôme · Calvin · Hodge · dogme catholique

Difficulté : l'origine du péché dans un esprit créé par Dieu.

Traducianisme

Les parents engendrent la personne entière, esprit compris, par la génération ordinaire.

- Genèse 5:3 — « à sa ressemblance, selon son image »
- Psaume 51:7 — conçu dans le péché
- Jean 3:6 — né de la chair

Tertullien · Luther · Shedd (*Augustin : sans réponse*)

Difficulté : comment une réalité immatérielle se divise-t-elle ?

À retenir

RÉSUMÉ

- Deux positions chrétiennes se disputent l'origine de l'esprit. Les deux ont des textes, les deux ont une difficulté, aucune n'est une hérésie.
- La première est retenue ici, pour deux raisons modestes qui ne sont pas des preuves : la pente d'Ecclésiaste 12:7 et de Zacharie 12:1, et le fait qu'elle exige moins de constructions invérifiables.
- Sur le commencement de la personne, les deux positions convergent : il y a quelqu'un dès le commencement.
- La préexistence, elle, est exclue — pas par préférence, mais par un verbe qui date le commencement et par un mot qui en situe le lieu. Vous n'avez pas attendu votre corps : vous avez commencé avec lui.
- Dieu seul est éternel. Nous sommes des créatures appelées à **revêtir** l'immortalité.

APPLICATION PRATIQUE

Vous avez un commencement — et c'est une bonne nouvelle. Notre époque vend le contraire comme une profondeur : être une vieille âme, avoir déjà vécu, venir de loin. Mais regardez ce que cela dit vraiment de vous — que votre corps est un accident, que votre vie est un épisode, et que ce qui vous est arrivé de plus important vous est arrivé avant votre naissance. L'Écriture dit l'inverse. Vous avez une date. Vous n'êtes pas un fragment de divinité en exil ni un voyageur de passage : vous êtes une créature voulue, commencée, appelée par son nom.

Votre corps n'est pas un vêtement d'emprunt. Toutes les formes de la préexistence, sans exception, dévalorisent le corps — car si vous existiez avant lui, vous pouvez exister sans lui, et il devient facultatif. C'est pourquoi cette question, qui paraissait spéculative, décide en réalité de ce que vous croirez sur la résurrection.

Sur les commencements de la vie. Les deux positions convergent : au commencement, il y a quelqu'un. Pour ceux qui ont perdu un enfant très tôt, cela veut dire quelque chose de simple, et qu'il faut dire clairement : ce n'était pas un projet qui n'a pas abouti. C'était quelqu'un.

Votre immortalité, vous ne la possédez pas : vous la recevez. Ce qui est reçu se demande, et ce qui se demande crée une dépendance. Il n'y a rien en vous qui vous garantisse de durer. Il y a quelqu'un qui vous fait durer.

QUESTION DE RÉFLEXION

Les phrases de la préexistence diffuse sont dans toutes les bouches, et elles se présentent comme de la sagesse et non comme une doctrine. Laquelle avez-vous déjà reprise à votre compte sans l'examiner, et que dit-elle en réalité de votre corps ?

Vers la suite

Nous avons maintenant l'homme au complet : fait à l'image de Dieu, constitué d'un corps et d'un esprit, et nous savons d'où vient chacun des deux.

L'étude suivante cessera de démonter la machine pour regarder **où elle a été posée**. Nous ouvrirons Genèse 2 et nous demanderons dans quel lieu l'homme a été installé, et à quel

titre. Vous découvrirez que le jardin d'Éden n'est pas décrit comme un lieu de vacances, mais comme un **sanctuaire** — et que l'homme y est installé avec le vocabulaire des prêtres.

Références bibliques

- Zacharie 12:1 — Dieu forme l'esprit de l'homme au-dedans de lui
- Ecclésiaste 12:7 — l'esprit retourne à Dieu « qui l'a donné »
- Hébreux 12:9 — « le Père des esprits »
- Genèse 2:7 — l'ordre des opérations : rien avant le corps
- Genèse 5:3 — « à sa ressemblance, selon son image »
- Psaume 51:7 ; Jean 3:6 — la corruption présente dès le départ
- Ézéchiél 18:20 — le fils ne porte pas l'iniquité de son père
- Psaume 139:13-16 — tissé dans le sein maternel, vu avant d'avoir une figure
- Jérémie 1:5 — « avant que je t'eusse formé... je te connaissais »
- Éphésiens 1:4 — élus « en lui », avant la fondation du monde
- Hébreux 9:27 — mourir une seule fois
- Exode 3:14 ; Psaume 90:2 — Dieu seul est sans commencement
- 1 Timothée 6:16 ; 1 Corinthiens 15:53 — lui seul possède l'immortalité ; nous la revêtrons

Le jardin était un sanctuaire

Le détail qui n'aurait pas dû être là

La création des étoiles occupe deux versets. Le soleil, la lune, « les étoiles aussi » — et l'on passe à autre chose.

Puis, au chapitre 2, le même narrateur s'arrête. Il décrit un fleuve, le nomme, et ajoute ceci :

« Le nom du premier est Pischon ; c'est celui qui entoure tout le pays de Havila, où se trouve l'or. L'or de ce pays est bon ; il s'y trouve aussi le bdellium et la pierre d'onyx. » — Genèse 2:11-12

Pourquoi ? Pourquoi un auteur qui n'a pas jugé utile de s'attarder sur les galaxies s'interrompt-il pour noter **la qualité de l'or** d'une région et deux matières précieuses ?

Ce n'est pas un détail décoratif. C'est un indice — et il n'est pas le seul. Les quatre études précédentes ont démonté la machine : ce que l'homme est, de quoi il est fait, d'où vient son esprit. Il est temps de fermer le capot et de regarder **où on l'a posé**.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Sanctuaire · Investiture (important)

Genèse 2 ne décrit pas des vacances. Il décrit une **installation**.

Le jardin d'Éden n'est pas un décor de repos : c'est un **sanctuaire** — le premier lieu de la présence de Dieu avec les hommes. Et l'homme n'y est pas déposé pour en profiter : il y est **investi**, comme on investit un prêtre et comme on intronise un roi.

Le geste de Genèse 2:7 — façonner de la poussière, insuffler la vie — n'est pas seulement un geste de fabrication. C'est une **mise en fonction**.

Deux mots à emporter : **sanctuaire, investiture**.

Un faisceau n'est pas une démonstration

Ce qui suit regarde souvent du côté des voisins d'Israël — l'Égypte, la Mésopotamie — non par curiosité archéologique, mais parce que les premiers lecteurs de la Genèse, eux, connaissaient ce monde. Quand un texte disait « jardin », « fleuve », « statue », ils entendaient des choses que nous n'entendons plus.

Mais il y a un danger, et il faut le nommer d'emblée : quand on empile quinze rapprochements culturels, on finit par avoir l'impression d'une démonstration, alors qu'on n'a peut-être qu'une accumulation d'impressions. Certains des traits qui suivent tiennent à un mot hébreu — ce sont les plus durs. D'autres tiennent à un rapprochement — ils éclairent sans contraindre. La différence sera dite à chaque fois qu'elle compte.

D'abord : dans quel état l'homme a-t-il été posé ?

Genèse 1:31 dit que tout était « **très bon** ». Notons ce que le texte ne dit pas : il ne dit pas « parfait », ni « achevé », ni « définitif ». Le mot hébreu pour « bon » est **fonctionnel** avant d'être qualitatif : c'est bon comme un outil est bon, comme une chose est bonne *pour* ce à quoi elle est destinée. La création est déclarée conforme à son dessein — ce n'est pas la même chose qu'être arrivée au bout.

Le verset qui dit le plus sur l'état moral du premier homme est ailleurs :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Ecclésiaste 7:29

Dieu a fait l'homme droit, mais eux ont cherché beaucoup de raisonnements.

Le mot hébreu traduit par « droit » — *yashar* — signifie rectiligne, sans détour. C'est un mot de **direction**, pas de perfection. Une flèche est *yashar* quand elle va droit au but ; elle ne l'est pas parce qu'elle est arrivée. Et ce que les hommes ont cherché, à l'autre bout du verset, ce sont des calculs, des raisonnements, des détours — exactement le contraire d'une ligne droite.

Voilà le point de départ : l'homme est créé **droit**, orienté vers Dieu, sans distorsion intérieure. Mais droit n'est pas **achevé**. Sa droiture n'était pas encore devenue impossible à perdre : il y avait dans le jardin un arbre de vie dont il n'avait pas encore mangé, et un commandement qui supposait une épreuve pas encore traversée. On n'éprouve que ce qui n'est pas confirmé.

Augustin a donné à cela une formule en quatre temps qu'on n'a jamais dépassée :

	En latin	Autrement dit
Avant la chute	<i>posse peccare, posse non peccare</i>	pouvoir pécher, et pouvoir ne pas pécher
Après la chute	<i>non posse non peccare</i>	ne pas pouvoir ne pas pécher
Dans le rachat	<i>posse non peccare</i>	pouvoir ne pas pécher
Dans la gloire	<i>non posse peccare</i>	ne plus pouvoir pécher

Regardez la première ligne et la dernière. Elles ne sont pas identiques. **L'état glorifié n'est pas un retour à l'état originel : il est plus stable que lui.**

ENCADRÉ DOCTRINAL

Éden n'est pas le but (important)

Éden est le **commencement**, pas la destination. La Bible ne se termine pas par un retour au jardin — elle se termine par une **ville**, dans laquelle il y a un jardin.

Le christianisme n'est pas une nostalgie ; c'est une marche vers quelque chose qui n'a jamais encore existé.

Façonner et animer, c'est mettre en fonction

Au chapitre 1, l'humanité est **créée**, à l'image de Dieu, avec un mandat à l'échelle de la terre entière. C'est une déclaration cosmique : voilà **ce que** l'être humain est.

Au chapitre 2, tout se resserre. Nous ne sommes plus devant la terre entière, mais dans un jardin, en un lieu précis. Et l'homme y est **formé**, puis animé, puis **placé** pour y faire quelque chose.

Regardez d'ailleurs comment le chapitre s'ouvre. Le narrateur décrit ce qui manque, et il le décrit avec un but : « il n'y avait point d'homme **pour cultiver le sol** ». Ce qui manque n'est pas l'humanité en général — c'est quelqu'un pour faire *ce travail-là, à cet endroit-là*.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Il n'y a pas deux créations (important)

Le chapitre 1 dit **ce que** l'homme est ; le chapitre 2 continue le même récit en resserrant la focale, et dit **où** il est posé et **pour quoi faire**. Une seule création, deux moments d'un même récit : l'un donne la nature et le mandat cosmique, l'autre donne le lieu et la charge.

Ce que faisaient les voisins

En Mésopotamie, quand on fabriquait la statue d'un dieu pour son temple, la fabrication ne suffisait pas. Un artisan avait taillé le bois, plaqué l'or, serti les pierres — et le résultat n'était qu'un **objet**. Pour que la statue devienne la présence effective du dieu dans son sanctuaire, il fallait un rituel.

DÉFINITION

L'« ouverture de la bouche »

Un rituel mésopotamien en deux jours par lequel une statue cultuelle cessait d'être un objet d'atelier pour devenir la présence effective du dieu dans son temple.

Son point décisif n'est pas le décor, mais la **fonction** : les incantations prononcées ce jour-là affirment que la statue n'a **pas** été faite de main d'homme — les outils des artisans sont symboliquement écartés. Le rituel **nie la fabrication** pour affirmer la **mise en charge**.

Et voici le déroulement, qui retient l'attention. La statue quittait l'atelier en procession — et le lieu du rituel n'était pas le temple. C'était **un jardin, au bord d'un fleuve**. On y lavait sa bouche avec l'eau du fleuve, on l'oignait, on lui présentait des aliments. Le rituel s'achevait à l'aube, la statue **tournée vers l'orient**. Alors seulement on la conduisait dans le temple.

Une figure façonnée d'un matériau terrestre, animée, installée dans un sanctuaire, orientée vers l'orient : Genèse 2 et 3 ont tout cela. Mais **le rapprochement n'est pas le point. Le point, c'est le renversement.**

COMPARAISON

Le rituel mésopotamien / Genèse 2

Le rituel mésopotamien

Qui fait le geste — des prêtres humains animent après coup une statue qu'un artisan a faite. Le rituel doit nier la fabrication pour que la présence soit crédible.

Le sens de la relation — la statue est déposée dans le temple **pour y être servie** : nourrie, vêtue, lavée chaque jour par un clergé.

Qui est concerné — l'image du dieu, c'est une statue. Ou bien c'est un homme, et un seul : le roi.

Genèse 2

Qui fait le geste — c'est **Dieu lui-même** qui façonne et qui anime, dans le même mouvement, sans intermédiaire et sans rituel. Il n'y a pas d'artisan à disculper, parce qu'il n'y a pas d'artisan.

Le sens de la relation — l'image n'est pas installée dans le sanctuaire pour y être servie : elle y est installée **pour servir**.

Qui est concerné — l'image, c'est *adam* : l'espèce entière, homme et femme. Et cette image-là **respire**.

La Genèse ne copie donc pas la liturgie de ses voisins. Le rituel nie la fabrication pour affirmer la mise en service ; la Genèse, elle, **assume** la fabrication — Dieu façonne de ses mains — et **supprime** le rituel. Elle ne s'inspire pas de ses voisins : elle démonte leurs présupposés en utilisant leur vocabulaire.

Et mesurez ce que cela change pour la façon dont vous vous regardez. Vous n'êtes pas un objet qu'il faudrait entretenir pour que Dieu daigne l'habiter. Vous êtes une créature **mise en fonction** pour porter sa présence dans le monde.

L'appui du texte hébreu

Reste la question honnête : tout cela repose-t-il sur les Assyriens, ou le texte hébreu porte-t-il quelque chose par lui-même ?

Il porte un **idiome**. Nous avons vu que « poussière » est en hébreu un mot de condition — la fragilité, la mortalité. C'est vrai. Mais il a un second emploi, et il change tout :

« Je t'ai élevé de la poussière, et je t'ai établi chef de mon peuple d'Israël. » — 1 Rois 16:2

« De la poussière il retire le pauvre, du fumier il relève l'indigent, pour les faire asseoir avec les princes. » — Psaume 113:7-8

Regardez la structure : *de la poussière* → *à une charge*. Ce couple n'est pas, en hébreu, une métaphore de misère : c'est **l'idiome de l'accession à une fonction**. Être tiré de la poussière, c'est être élevé de rien à une responsabilité qu'on ne s'est pas donnée.

Relisez alors Genèse 2:7 avec cet idiome dans l'oreille : « Il forma l'homme, poussière du sol, et il insuffla dans ses narines une haleine de vie. » Ce n'est pas seulement *voilà de quoi tu es fait*. C'est aussi : **voilà d'où tu as été tiré, et pour quoi**.

La forme du lieu

Trois cercles emboîtés

Commençons par la chose la plus facile à manquer. « L'Éternel Dieu planta un jardin **en** Éden ».

Le jardin n'est pas Éden : le jardin est **dans** Éden. Et Éden est dans le monde. Le verset 10 le confirme — le fleuve sort d'Éden pour arroser *le jardin* : deux espaces distincts, emboîtés.

Vous avez donc trois cercles concentriques : **le monde — Éden — le jardin**. Et au centre du jardin, les arbres, « au milieu ».

Or c'est exactement la forme de **tout sanctuaire biblique** :

	Genèse 2	Le tabernacle	Le Sinaï
Zone extérieure	le monde	le camp	le peuple au pied

	Genèse 2	Le tabernacle	Le Sinaï
Zone intermédiaire	Éden	le parvis, le lieu saint	les anciens à mi-hauteur
Centre	le jardin, les arbres « au milieu »	le lieu très saint	Moïse au sommet

La sainteté biblique est toujours graduée, et toujours concentrique. C'est un argument de structure, tiré du texte, qui ne dépend d'aucun rapprochement culturel. Et remarquez qu'elle filtre toujours dans le même sens : plus on approche du centre, plus l'accès se restreint.

Une montagne

Genèse 2 ne dit pas « montagne ». Il faut le dire franchement, parce que c'est le premier endroit où l'on triche souvent.

Mais deux choses le suggèrent. La première est physique : un fleuve **sort** d'Éden et se divise ensuite en quatre — l'eau ne monte pas, et une source qui alimente quatre bassins est une source en hauteur. La seconde est un texte : Ézéchiél décrit une figure qui « était en Éden, le jardin de Dieu », couverte de pierres précieuses, « sur la **montagne sainte de Dieu** » (28:13-14). L'identité de cette figure est disputée, et il n'est pas nécessaire de trancher : ce qu'on emprunte à Ézéchiél, ce n'est pas le personnage, c'est **sa description d'Éden** — un témoin ancien, intérieur à la Bible, de la manière dont Israël se représentait le jardin.

Des arbres, de l'or, une pierre

« L'Éternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger. » Et Ézéchiél, ailleurs, décrit Éden comme une forêt d'arbres immenses que les cèdres n'égalaien pas.

Or de quoi est fait l'intérieur du temple de Salomon ? Les murs sont sculptés de **chérubins, de palmiers et de fleurs épanouies** ; tout l'intérieur est en cèdre. **Le temple est un jardin stylisé, en bois et en or.**

Revenons maintenant à notre détail du début — et cette fois c'est un argument dur, parce qu'il tient à des mots. Regardez où ces trois matières reviennent dans la Bible.

- **L'or** : c'est le matériau du sanctuaire, du chandelier à l'arche.
- **L'onix** : c'est très précisément la pierre des **deux épaulettes du vêtement du grand prêtre**, celles où sont gravés les noms des douze tribus (Exode 28:9-12).
- **Le bdellium** : le mot n'apparaît que **deux fois** dans toute la Bible hébraïque. Ici — et pour décrire l'aspect de **la manne** (Nombres 11:7).

Le narrateur n'énumère donc pas des ressources naturelles. Il énumère des **matériaux de sanctuaire**.

Des animaux qu'on nomme

Dernier trait, celui qu'on traite d'habitude comme une anecdote : Dieu forme les animaux et **les fait venir vers l'homme** « pour voir comment il les appellerait ».

Nommer, dans la Bible, n'est jamais neutre. C'est Dieu qui nomme le jour, la nuit, le ciel. Et quand un roi veut marquer sa souveraineté sur un vassal, il le **renomme** : le pharaon change Éliakim en Jojakim, Nebucadnetsar rebaptise Daniel et ses compagnons. **Nommer, c'est exercer une autorité.**

Les animaux du jardin ne sont donc pas un décor animalier : ils sont l'arène concrète de la royauté déléguée au chapitre 1. L'homme n'exerce pas sa charge quelque part au loin — il l'exerce **à l'intérieur du sanctuaire**, devant Dieu, en défilé. Et le temple d'Israël, lui aussi, est plein de bêtes : les chérubins au-dessus de l'arche, les douze bœufs qui portent la mer de bronze, les lions et les chérubins alternant avec des palmiers chez Ézéchiël. Un jardin, avec des bêtes dedans.

Deux remarques avant de passer au fleuve.

La première nous ramène à la toute première étude : c'est au terme de ce défilé que le texte constate un manque — « pour l'homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui ». La royauté sur les bêtes ne comble pas la solitude.

La seconde est une question qu'il faut entendre dès maintenant. **Si les animaux sont dans le jardin, alors le serpent du chapitre 3 est déjà à l'intérieur du sanctuaire.** Il n'entre pas de l'extérieur : il y est déjà, parmi les bêtes que l'homme est chargé de gouverner.

Le fleuve qui coule jusqu'au dernier chapitre

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 2:10

Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras.

Deux mots à peser.

« **Sortait** » est un participe : non pas « un fleuve sortit », un jour, une fois, mais « un fleuve **sortant** » — l'action est continue, permanente. Et notez la **direction** : le fleuve ne se jette pas dans le sanctuaire, il en **sort**. La source est au centre, et l'eau va vers le dehors.

« **Quatre** » ensuite. Deux de ces fleuves sont identifiables — le Tigre et l'Euphrate ; les deux autres ne l'ont jamais été, y compris par les lecteurs anciens. Cela devrait mettre la puce à l'oreille : le texte ne fait pas de cartographie. **Quatre, dans la Bible, c'est le nombre de la totalité géographique** — « les quatre coins de la terre ».

Le sens est donc celui-ci : **du sanctuaire, l'eau part vers la terre entière**. Le jardin n'est pas un enclos qui garde sa fraîcheur pour lui : c'est une **source pour le monde**. Israël le dira d'ailleurs avec son mobilier — dans le parvis du temple se dresse un immense bassin de bronze que le texte appelle... **la mer**.

Et maintenant, suivez ce fleuve. Il ne s'arrête pas à la Genèse.

Chez Ézéchiël, à la fin de la vision du temple restauré : « des eaux sortaient de dessous le seuil de la maison ». L'ange mesure — mille coudées, l'eau à la cheville ; mille coudées, aux genoux ; mille coudées, aux reins ; mille coudées, et c'est un torrent qu'on ne peut plus traverser. **Une eau qui grossit sans affluent** : ce n'est pas une rivière, c'est un signe — l'inverse de tous les fleuves du monde, qui grossissent par apport et non par nature. Où va-t-elle ? Vers la mer Morte, qu'elle assainit. Et sur ses rives poussent des arbres « dont les fruits serviront de nourriture, et les feuilles de **remède** ». C'est Genèse 2 réécrit, augmenté d'un mot que le premier jardin n'avait pas besoin d'employer : *guérison*.

Chez Jean, Jésus est assis près d'un puits, et la femme lui pose précisément la question du bon lieu de culte. Il lui répond que l'heure vient où ce ne sera « ni sur cette montagne ni à Jérusalem ». Et juste avant, il lui a offert ceci : « l'eau que je lui donnerai deviendra en lui

une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle ». Voyez le déplacement : chez Ézéchiél, le fleuve sort d'un **bâtiment** ; ici, il sort d'une **personne** — et il finit par jaillir dans le croyant.

Et à la dernière page de la Bible :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Apocalypse 22:1-2

Et il me montra un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville et sur les deux bords du fleuve, il y avait un arbre de vie, produisant douze fois des fruits, rendant son fruit chaque mois, et dont les feuilles servaient à la guérison des nations.

Les feuilles pour la guérison : c'est la phrase d'Ézéchiél. L'arbre de vie : c'est la phrase de Genèse 2. **Ce n'est donc pas le prédicateur qui rapproche ces textes — c'est Jean qui les cite.** Le lien est dans la Bible, il n'est pas plaqué dessus.

Genèse 2	Ézéchiél 47	Jean 4 et 7	Apocalypse 22
le fleuve sort d' Éden	il sort du seuil du temple	il sort d' une personne	il sort du trône , au milieu de la ville

Et deux détails ferment la boucle. « Je n'y vis point de temple » — parce que la ville **entière** est devenue le lieu très saint ; elle est d'ailleurs décrite comme un **cube**, la forme exacte du lieu très saint. Et : « ses serviteurs le serviront » — le verbe grec est celui du **service liturgique**, celui des prêtres.

« Mais le mot *temple* n'est pas dans le texte »

C'est l'objection la plus sérieuse qu'on puisse faire à tout ce qui précède, et c'est la bonne. Non, le mot n'y est pas. Genèse 2 ne dit jamais que le jardin est un sanctuaire, et aucun des traits relevés ne suffit isolément.

Ce qui est affirmé ici est donc plus modeste — et plus solide. En une dizaine de versets, Genèse 2 accumule des éléments que la Bible associe partout ailleurs au sanctuaire. Certains sont des arguments durs, tirés des mots : les zones emboîtées, l'onix du vêtement

sacerdotal, le participe du fleuve qui *sort*. D'autres sont des rapprochements, et ils ont été signalés comme tels.

C'est un **faisceau**, pas une démonstration. Et un faisceau se conteste ; il ne s'impose pas.

À retenir

RÉSUMÉ

- L'homme a été créé **droit**, mais **non confirmé**. Sa droiture était un point de départ, pas un acquis — et l'état glorifié n'est pas un retour à l'état originel : il est plus stable que lui. Éden est un commencement, pas un but.
- Genèse 2:7 n'est pas seulement une fabrication, c'est une **investiture**. « De la poussière à une charge » est un idiome hébreu attesté, et le contraste avec le rituel mésopotamien est un renversement, pas un emprunt.
- Le jardin a la **forme d'un sanctuaire** : trois zones emboîtées, une hauteur, des arbres, de l'or et l'onix du grand prêtre, des animaux passés en revue, et un fleuve qui part vers les quatre directions.
- Ce fleuve ne s'arrête pas là : il sort ensuite du seuil d'un temple, puis d'une personne, puis du trône de Dieu au milieu d'une ville. La Bible commence dans un jardin et finit dans une ville où le jardin a été replanté.

APPLICATION PRATIQUE

Vous n'êtes pas un objet à entretenir : vous êtes une créature mise en fonction. Le contraste avec le rituel d'ouverture de la bouche n'est pas un détail d'érudition. D'un côté, une idole passive qu'on sert par peur ; de l'autre, une créature active, envoyée. Vous n'existez pas pour qu'on s'occupe de vous — vous avez été mis en mouvement, dès l'origine, pour porter quelque chose au-delà de vous-même.

Le lieu où vous êtes n'est jamais neutre. Si le premier homme a été posé dans un sanctuaire, alors l'endroit où vous vivez, où vous travaillez, où vous élevez vos enfants n'est jamais un simple décor. C'est un lieu que vous êtes chargé de faire ressembler, un peu plus chaque jour, à ce que le jardin était déjà.

Et l'eau ne vous appartient pas. Le fleuve sort du sanctuaire ; il n'y entre pas. Tout ce que vous avez reçu vous a été donné pour aller plus loin que vous.

QUESTION DE RÉFLEXION

Si la vie que vous avez reçue n'est pas seulement fragile mais **redevable** — reçue en charge, comme un roi vassal tient son souffle du grand roi —, qu'est-ce que cela change à la manière dont vous disposez aujourd'hui de votre temps, de votre travail, et du lieu où vous avez été posé ?

Vers la suite

Nous avons donc un homme droit, tiré de la poussière et mis en charge, posé dans un jardin qui a toutes les allures d'un sanctuaire — une hauteur, un fleuve qui promet de couler jusqu'au bout de la Bible, et déjà, quelque part parmi les bêtes qui défilent devant lui, un serpent.

Trois questions restent ouvertes. **Pour quoi faire, précisément, cet homme a-t-il été installé ?** Nous lirons les deux verbes de Genèse 2:15 — et nous verrons que ce sont exactement ceux qui décrivent, ailleurs dans la Bible, le service des lévites. **Comment la femme entre-t-elle dans cette investiture ?** Le texte change de verbe pour la former, et ce n'est plus celui du potier. Et **qu'est-ce qui borne ce domaine ?** Il faudra s'arrêter sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et sur ce que signifie qu'un royaume soit **reçu** plutôt que **pris**.

Gardez les deux mots : **sanctuaire, investiture.**

Références bibliques

- Genèse 1:31 — « très bon », c'est-à-dire conforme à son dessein
- Ecclésiaste 7:29 — l'homme fait *droit*, et les détours qu'il a cherchés
- Genèse 2:5-20 — le manque, l'investiture, le jardin, les animaux nommés
- 1 Rois 16:2 ; Psaume 113:7-8 — « de la poussière » à une charge
- Exode 28:9-12 ; Nombres 11:7 — l'onix du grand prêtre, le bdellium de la manne
- Ézéchiél 28:13-14 ; 31:8-9 — Éden, montagne sainte et forêt d'arbres
- 1 Rois 6:29 ; 7:23-26 — le temple sculpté comme un jardin, et « la mer » de bronze
- Ézéchiél 47:1-12 — les eaux qui sortent du seuil, et les feuilles de remède
- Jean 4:14 ; 7:37-38 — la source devient quelqu'un
- Apocalypse 21:22 ; 22:1-3 — plus de temple, un fleuve, un arbre, la guérison des nations

Le mandat, le couple bâti, le serpent et la limite

Garder un jardin — mais contre quoi ?

Beaucoup de lecteurs de la Bible portent, sans l'avoir jamais formulée, une idée simple : le travail est venu avec la chute. Avant, le jardin ; après, la sueur.

Le texte dit autre chose. Avant la moindre faute, avant même que la femme soit formée, il y a ce verset :

« L'Éternel Dieu prit l'homme, et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder. » — Genèse 2:15

Cultiver, on comprend. Mais **garder** ? Dans un jardin sans ennemi, sans voleur, sans mur à défendre — garder contre quoi ?

La question paraît mineure. Elle ouvre en réalité tout le chapitre : la nature du travail confié à l'homme, la manière dont la femme entre dans cette charge, l'identité d'une créature qui se trouvait déjà dans le jardin, et le sens de l'arbre planté en son milieu. L'étude précédente a montré que ce jardin a toutes les allures d'un **sanctuaire**, et que l'homme n'y est pas seulement fabriqué mais **investi**, mis en fonction. Reste à savoir pour quelle fonction.

Cultiver et garder : ce sont les verbes des prêtres

Pris séparément, les deux verbes de Genèse 2:15 n'ont rien d'étonnant : le premier veut dire travailler la terre, mais aussi servir ; le second, garder, avoir la charge de. C'est leur **association** qui compte. Voici comment le livre des Nombres décrit la tâche des lévites :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Nombres 3:7-8

Ils auront le soin de ce qui est remis à la garde d'Aaron et à la garde de toute l'assemblée, devant la tente d'assignation : ils feront le service du tabernacle. Ils auront le soin de tous les ustensiles de la tente d'assignation, et de ce qui est remis à la garde des enfants d'Israël : ils feront le service du tabernacle.

Là où le français dit « ils auront le soin », l'hébreu emploie le verbe « garder » de Genèse 2:15 ; là où il dit « ils feront le service », il emploie le verbe « cultiver ». **Servir et garder : c'est ce que font les prêtres.** Et c'est ce qu'Adam reçoit mission de faire dans le jardin.

DÉFINITION

שָׁמַר et עָבַד

עָבַד, avad — travailler, cultiver, **servir**. C'est la racine de עֲבָדָה, *avodah*, le service liturgique, et de עָבֵד, *eved*, le serviteur.

שָׁמַר, shamar — garder, veiller sur, avoir la charge de.

Genèse 2:15 : הָרְמָשׁוּלִי הָעֹבֵד, « pour le cultiver et pour le garder ». Nombres 3:7-8 : וְרָמְסוּ, « ils auront le soin », et תַּעֲבֹדֵתָא דְבָעַל, « faire le service ».

Ce rapprochement ne repose pas sur le seul vocabulaire des Nombres. Le chapitre 2 s'ouvre sur un manque bien précis :

« aucun arbuste des champs n'était encore sur la terre, et aucune herbe des champs ne germait encore : car l'Éternel Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour cultiver le sol. » — Genèse 2:5

« Pour cultiver » : déjà le verbe de 2:15. Le chapitre commence en constatant l'absence d'un homme qui serve ; il se referme, dix versets plus loin, en installant cet homme. **Genèse 2 ne raconte donc pas d'abord comment un homme a été fabriqué : il raconte comment une charge a été pourvue.**

Ce que la grammaire permet de dire

Les suffixes de הָרִמְשָׁלוּ הַדְּבָעַל sont féminins — « pour **la** cultiver et **la** garder » —, alors que « jardin », גַּן, *gan*, est masculin. L'antécédent le plus probable est le **sol**, הָאֲדָמָה, *adamah*, féminin, que le verset 5 donnait déjà pour objet au verbe. Le sens agricole est donc réel et premier : Adam travaille la terre, ce n'est pas une image.

Mais l'auteur a choisi, pour le dire, le couple exact du vocabulaire lévitique, dans un chapitre qui a déjà une montagne, un fleuve, de l'or, de l'onix et des zones concentriques. Un indice isolé ne prouverait rien ; plusieurs indices convergents forment un **faisceau**. C'est une lecture probable, assumée comme telle — pas une preuve grammaticale.

Le gardien, c'est le serpent qui le rend nécessaire

Revenons à la question de départ. La fin du chapitre 3 fournit un premier élément :

« C'est ainsi qu'il chassa Adam ; et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. » — Genèse 3:24

« Pour garder » : **le même verbe**, לִשְׁמֹר, *lishmor*. La garde qu'Adam n'a pas assurée, Dieu la confie à des chérubins — ceux-là mêmes qu'Israël brodait sur le voile du tabernacle, dont l'entrée était, elle aussi, à l'orient.

Mais garder contre quoi ? Le premier verset du chapitre 3 répond :

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Éternel Dieu avait faits. Il dit à la femme : Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? » — Genèse 3:1

« De tous les animaux des champs » : הַיָּצִיחַ כָּל, *kol chayyat hassadeh*. C'est **mot pour mot** l'expression qui désigne, en 2:19, les bêtes que Dieu fait défiler devant Adam pour qu'il les nomme. Le serpent n'est pas un intrus qui aurait forcé une clôture : il est l'une des créatures déjà placées sous la charge de l'homme.

Garder, c'est veiller sur l'intérieur (important)

Garder ne voulait pas dire repousser un ennemi venu du dehors — il n'y en avait pas. C'était exercer une **vigilance royale sur ce qui se trouvait déjà dans le domaine confié**, y compris le jour où une créature du jardin viendrait détourner l'ordre du jardin de l'intérieur.

Un sacerdoce royal, à l'échelle de la terre

Genèse 1 avait déjà énoncé ce mandat, en grand :

« Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. » — Genèse 1:28

Assujettir, שָׁפַח, *kavash* ; dominer, רָדָה, *radah* : les verbes de la royauté. C'est le même mandat qu'en 2:15, dit à l'échelle du monde. Et puisque le jardin est plus petit qu'Éden, et Éden plus petit que la terre, remplir la terre veut dire ici **étendre le jardin** — c'est pourquoi la Bible ne s'achève pas sur un retour au jardin, mais sur un jardin devenu ville.

Cette domination n'autorise pas l'exploitation de la nature : elle l'**exclut**. Elle est confiée à un gérant, chargé de *garder* un domaine dont Dieu reste le propriétaire. Un intendant qui saccage le domaine n'exécute pas son mandat : il le trahit.

Royauté au chapitre 1, service sacerdotal au chapitre 2 : Pierre ressoude les deux quand il appelle l'Église « un sacerdoce royal », βασιλειον ἱεράτευμα, *basileion hierateuma* (1 Pierre 2:9). Il cite la parole dite à Israël au Sinaï — « un royaume de sacrificateurs », מְלִכְהָת כֹּהֲנִים, *mamlekhet kohanim* (Exode 19:6). Pierre ne cite pas Genèse 2, et le lien entre Adam et l'Église est théologique plutôt qu'exégétique ; mais le maillon intermédiaire, lui, est une citation explicite.

Reste une question : ce sacerdoce royal, à qui est-il confié ? À l'homme seul ?

La femme n'est pas façonnée : elle est bâtie

La première étude de cette série a travaillé Genèse 2:18-25 pour établir l'égalité et la complémentarité de l'homme et de la femme : une « aide » qui est un vis-à-vis, אִדְּגָנֵכָה, 'ezer kenegdo, avec un mot que la Bible emploie ailleurs pour Dieu lui-même ; « os de mes os », une même nature ; « une seule chair », אֶחָד, echad, une unité composée — le mot même de l'unité de Dieu en Deutéronome 6:4.

Rien de cela n'est révisé ici. Ce qui s'ajoute, c'est l'angle de l'investiture. Si former et animer l'homme, c'était le mettre en fonction, que fait le texte quand il forme la femme ?

Le verbe change

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 2:21-22

Alors l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme.

La Segond écrit « forma » au verset 22 comme au verset 7. L'hébreu, lui, change de verbe. Pour l'homme, c'était יָצַר, yatsar, le verbe du potier. Pour la femme, c'est בָּנָה, banah : **bâtir**. Littéralement : « l'Éternel Dieu **bâtit** le côté qu'il avait pris de l'homme en une femme ».

Banah est un verbe d'architecture : on bâtit une maison, une ville, un autel. Et c'est surtout **le** verbe de la construction du temple : « Salomon bâtit la maison à l'Éternel » (1 Rois 6:1) — וַיַּבֵּן, vayyiven, exactement la forme de Genèse 2:22. Le narrateur avait le verbe du potier sous la main quelques versets plus haut ; il ne l'a pas repris. Dans un chapitre qui vient d'installer l'homme dans un jardin-sanctuaire, le second geste de formation humaine est décrit avec le verbe même de la construction du sanctuaire.

Un autre fait compte autant : la femme ne reçoit pas sa propre « haleine de vie », נִשְׁמַת חַיִּים, nishmat chayyim. Dieu n'insuffle pas une seconde fois. Ce n'est donc pas une seconde investiture, parallèle et peut-être inférieure : c'est **l'unique vie déjà donnée qui se déploie en deux personnes** — ce que confirme Genèse 5:2, où Dieu « les appela du nom d'homme » : un seul nom pour deux personnes.

« Côte », ou « côté » ?

Le mot traduit par « côte » est צֶלַע, *tsela*. Sur la quarantaine de ses emplois dans l'Ancien Testament, l'immense majorité n'a rien d'anatomique : c'est le flanc d'une colline, le côté de l'arche ou du tabernacle. Et en 1 Rois 6, c'est un terme technique de la construction du temple — chambres latérales, planches de revêtement, battants de portes. Un passage réunit les deux mots de Genèse 2:22 :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

1 Rois 6:15-16

Il revêtit intérieurement les murs de la maison de planches de cèdre, depuis le sol de la maison jusqu'au plafond ; il couvrit ainsi de bois l'intérieur, et il couvrit le sol de la maison de planches de cyprès. Il revêtit de planches de cèdre vingt coudées à partir du fond de la maison, depuis le sol jusqu'au haut des murs, et il réserva cet espace pour en faire le sanctuaire, le lieu très saint.

Le « il revêtit » de la Segond traduit וְבָנָה, « il bâtit » ; et les « planches de cèdre » sont des צֶלַע תְּחָלָה, *tsal'ot arazim*, des « côtés » de cèdre. Littéralement : « il **bâtit** les murs de la maison avec des **côtés** de cèdre » — pour aménager le lieu très saint. **Le verbe et le nom de Genèse 2:22 reviennent ensemble dans la construction du temple.** Ce que Dieu prélève sur l'homme n'est pas un os quelconque, mais une pièce de structure porteuse ; et le geste qui la travaille est un geste de construction.

AVERTISSEMENT

Le poids exact de l'argument

Que צֶלַע désigne majoritairement un « côté » de structure est un **fait lexical** vérifiable. Ce qui reste une **lecture**, c'est la conclusion : que ce choix de vocabulaire soit délibéré plutôt qu'une coïncidence d'une langue qui n'a pas un mot pour chaque nuance. Le fait est solide ; la conclusion est proposée pour être pesée.

L'homme est **formé** comme une statue de potier, puis **animé** : investi. La femme n'est ni reformée ni ranimée à part : elle est **bâtie** à partir de la structure déjà vivante et déjà investie. Elle n'est pas laissée hors de l'investiture d'Adam, ni installée à côté de lui dans une

charge inférieure : elle en est le prolongement. **Une seule vie, une seule charge, deux personnes.**

Nommer les bêtes, reconnaître la femme

Adam nomme chaque animal — et nommer, dans la Bible, c'est exercer une autorité. Face à la femme, il fait autre chose : il dit un poème.

« Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! on l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme. » — Genèse 2:23

« On l'appellera femme » : n'est-ce pas une nomination ? L'objection est juste, mais trois différences la désamorcent. Le verbe est au **passif** — « celle-ci sera appelée » —, alors qu'en 2:19-20 Adam est le sujet qui appelle. Le mot שֵׁם, *shem*, « nom », qui accompagne la nomination des bêtes, est **absent**. Et אִשָּׁה, *ishah*, n'est pas un nom propre mais un terme générique, tiré d'אִשָּׁה, *ish* : Adam ne désigne pas un individu qu'il place sous lui, il **reconnaît une nature partagée**.

Le vrai nom vient plus tard, avec tous les marqueurs absents de 2:23 — Adam sujet, le mot *shem*, un nom propre, חַוְוָה, *Chavvah* :

« Adam donna à sa femme le nom d'Ève : car elle a été la mère de tous les vivants. » — Genèse 3:20

Et ce verset se situe **après** la chute. Avant elle, il n'y a pas sur la femme le geste d'autorité qu'il y a sur les bêtes : elle n'entre pas dans le jardin au rang des créatures gouvernées, mais au rang de celui qui gouverne.

Paul, qui relit ce récit en 1 Corinthiens 11, confirme la dérivation — « la femme a été tirée de l'homme », ἐξ ἀνδρός, *ex andros* (v. 8) — puis l'encadre aussitôt :

1 Corinthiens 11:11-12

Toutefois, dans le Seigneur, la femme n'est point sans l'homme, ni l'homme sans la femme. Car, de même que la femme a été tirée de l'homme, de même l'homme existe par la femme, et tout vient de Dieu.

Il ne défait pas la dérivation ; il **empêche qu'on en fasse une hiérarchie de valeur**. Dérivation n'est d'ailleurs pas infériorité : Adam vient de la poussière, et il la gouverne. Ce chapitre de Paul engage aussi la question des rôles dans le couple et dans l'Église ; c'est une question distincte, qu'une étude d'anthropologie ne prétend pas trancher. Ce qui est établi ici porte sur la **nature** : deux porteurs égaux en dignité d'une même charge.

Le serpent n'est pas celui que vous imaginez

Il y a donc, dans ce jardin, une créature que l'homme devait garder. Ce qu'elle **fait** sera la matière de l'étude suivante. Mais ce qu'elle **est** n'a presque rien à voir avec ce que nous imaginons.

Le mot hébreu, נָחָשׁ, *nachash*, est le terme courant pour « serpent », sans mystère particulier. Ses consonnes font toutefois écho à deux autres mots, que le lecteur hébreu entendait.

DÉFINITION

נָחָשׁ et ses échos

La divination : le verbe נָחַשׁ, *nichesh*, « chercher des présages » — le mot de la coupe dont Joseph « se sert pour deviner » (Genèse 44:5).

Le bronze : נְחֹשֶׁת, *nechoshet*. En Nombres 21:9, le serpent d'airain de Moïse est un נְחֹשֶׁת נָחָשׁ, *nechash nechoshet* — un jeu de mots que nos traductions ne peuvent rendre.

S'agit-il d'une même racine ou de mots homonymes ? La question est disputée, et la prudence penche vers des homonymes. Certains auteurs, comme Michael Heiser, lisent en Genèse 3:1 un triple sens — « serpent », « devin », « être brillant » ; c'est une proposition, pas un acquis. En Genèse 3:1, le sens est « serpent ».

Le plus rusé — ou le plus avisé ?

Il y a en revanche, en Genèse 3:1, un jeu de mots que personne ne conteste. Le serpent y est « le plus rusé » : מְרוּכָה, *arum*. Or le verset qui précède immédiatement dit :

« L'homme et sa femme étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte. » — Genèse 2:25

« Nus » : נִמְרוּכָה, *arummim*. Deux mots presque identiques, de part et d'autre d'une frontière de chapitre qui n'existe pas dans l'hébreu ancien. Le lecteur passe sans transition de la **transparence** du couple à l'**opacité** de la créature.

Et *arum* n'est pas un mot négatif : c'est un mot de sagesse. « L'homme prudent voit le mal et se cache, mais les simples avancent et sont punis » (Proverbes 22:3) — « prudent », c'est *arum*. Le serpent est présenté comme la plus **avisée** des créatures du jardin, pas comme un monstre. C'est précisément ce qui rendra la suite si troublante.

Un gardien, chez les voisins d'Israël

Le monde environnant ajoute un trait — par analogie culturelle, non par argument tiré du texte. En Égypte, le cobra dressé, l'*uraeus*, orne le front du pharaon : c'est la déesse Ouadjet, protectrice du roi. En Mésopotamie, des serpents s'enroulent autour d'arbres sacrés, gardiens du lieu. Un lecteur ancien qui voit un serpent dans un jardin sacré ne pense pas d'abord « danger » : il pense **gardien**. L'ironie est saisissante : Adam a reçu la charge de garder, et voici dans son jardin une créature qui porte, alentour, la figure du gardien.

Mais la Genèse **désamorce** ce matériau. Chez les voisins, le serpent est un dieu ou une puissance cosmique. Ici, il est « le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Éternel Dieu avait faits » : une créature, faite, classée parmi les bêtes. Il n'y a pas deux puissances qui s'affrontent à égalité ; il y a un Créateur et des créatures.

Le serpent est-il Satan ? Genèse 3 **ne le dit pas** : le texte ne le nomme jamais ainsi. L'identification est **canonique** — préparée par Paul (2 Corinthiens 11:3), posée par l'Apocalypse, qui parle du « serpent ancien, appelé le diable et Satan » (12:9). Elle n'est ni arbitraire ni tardive ; mais c'est une lecture apostolique de Genèse 3, non une donnée de Genèse 3. Les deux sont vrais ensemble.

Pourquoi un arbre interdit au milieu du jardin ?

D'abord, un « oui » immense

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 2:16-17

L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.

On cite presque toujours ce commandement à l'envers. **La permission vient en premier, et elle est immense** : l'hébreu la renforce d'un infinitif absolu, לֶאֱכֹל לְכָל, *akhol tokhel* — « manger, tu mangeras », tu pourras manger librement.

Tous les arbres — y compris **l'arbre de vie**, planté lui aussi « au milieu du jardin » (2:9). Il n'est barré qu'après la chute, et comme une miséricorde : Dieu empêche l'homme de se fixer pour toujours dans un état déchu (3:22-23). Un seul arbre est retiré. **La liberté est le cadre ; l'interdit est l'exception.**

Ce commandement est donné à l'homme avant que la femme soit bâtie ; mais le texte suit l'ordre du récit, non un partage de responsabilité. La charge s'est déployée sur les deux, et la limite vaut pour les deux — le chapitre 3 les montrera mangeant l'un et l'autre, interrogés l'un et l'autre.

Connaître le bien et le mal : la compétence du roi

L'arbre ne représente pas la connaissance morale en général — Dieu refuserait alors à l'homme tout discernement —, ni la connaissance sexuelle — la fécondité est commandée dès 1:28, et la nudité du couple déclarée sans honte. Voici comment on parle du roi David :

« Ta servante a dit : Que la parole de mon seigneur le roi me donne le repos. Car mon seigneur le roi est comme un ange de Dieu, prêt à entendre le bien et le mal. Et que l'Éternel, ton Dieu, soit avec toi ! » — 2 Samuel 14:17

« Entendre le bien et le mal » — עָרְהוּ בִּטְהָ עֲמָשָׁל, *lishmoa' hattov veharra'* — désigne l'audition judiciaire : entendre une cause et la trancher. Et Salomon, au début de son règne,

demande exactement cela :

« Accorde donc à ton serviteur un cœur intelligent pour juger ton peuple, pour discerner le bien du mal ! Car qui pourrait juger ton peuple, ce peuple si nombreux ? » — 1 Rois 3:9

« Connaître le bien et le mal », c'est **la faculté royale de juger**, de dire ce qui est droit. (L'expression peut aussi fonctionner comme une façon hébraïque de dire *tout*, en associant deux extrêmes ; la nuance d'une prétention à tout décider s'ajoute alors à la première.) L'arbre ne représente donc pas une information interdite, mais une **prérogative** : celle de *déterminer* le bien et le mal, que Dieu exerce en propre et que l'homme doit recevoir de lui plutôt que se donner à lui-même.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Un interdit juridictionnel (important)

L'interdit n'est pas anti-intellectuel : il est **juridictionnel**. Un gérant reçoit un domaine à cultiver et à garder ; la compétence de fixer la norme du domaine reste au propriétaire.

La preuve que ce n'était pas la connaissance qui était mauvaise ? Salomon l'a demandée, et Dieu, loin de le lui reprocher, la lui a accordée avec éloge (1 Rois 3:10-12). Comparons avec l'autre geste :

« La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea. » — Genèse 3:6

COMPARAISON

Salomon / Ève

Salomon

Demande le discernement du bien et du mal (1 Rois 3:9).

Il le **reçoit**.

Ève

Prend — תִּקְחַת, *vattiqqach* — le fruit « précieux pour ouvrir l'intelligence » (Genèse 3:6).

Elle le **perd**.

Même objet, deux postures opposées. Reçue, la sagesse est un don ; saisie, elle est un vol.

Une borne plantée au milieu du domaine

Au Proche-Orient ancien, quand un grand roi concédait un territoire à un vassal, la concession était réelle et vaste. Mais elle s'accompagnait de stipulations, d'une sanction — et d'une **borne**, qui rappelait que le domaine était *tenu*, non *possédé*.

DÉFINITION

Kudurru

Borne de concession royale babylonienne : une pierre plantée, gravée des symboles des dieux témoins, portant le texte de la concession — et des malédictions contre quiconque la déplacerait.

Israël connaissait l'objet : « Maudit soit celui qui déplace les bornes de son prochain ! » (Deutéronome 27:17). L'arbre de la connaissance est planté au milieu du domaine comme un *kudurru*. Il ne dit pas : « ton royaume est petit ». Il dit : **ton royaume est réel, et il est reçu**. C'est la borne qui fait la différence entre un roi et un usurpateur — et c'est pourquoi l'arbre n'est pas un piège : une royauté sans borne n'est plus une royauté, c'est une possession.

Ce rapprochement reste une **analogie**. Le mot תְּרִיב, *berit*, « alliance », n'apparaît pas en Genèse 2, et l'on ne dira pas que ce chapitre est un traité de vassalité. On dira qu'il a la

forme d'une concession royale, et que son premier lecteur l'aurait reconnue.

« Tu mourras » — et pourtant ils ont vécu

Reste l'objection : ils ont mangé, et ils ne sont pas tombés morts ce jour-là. La formule de Genèse 2:17, תָּמוּת תָּמוּת, *mot tamut*, « mourir, tu mourras », Salomon l'emploie mot pour mot envers Schimeï :

« Sache bien que tu mourras le jour où tu sortiras et passeras le torrent de Cédron ; ton sang sera sur ta tête. » — 1 Rois 2:37

Or Schimeï ne meurt pas le jour où il sort : il part rechercher ses serviteurs à Gath, et la sentence n'est exécutée qu'ensuite (1 Rois 2:39-46). La formule n'est pas chronométrique. Elle dit : **tu es passible de mort, et la sentence est acquise ce jour-là.**

Et ce jour-là, quelque chose meurt effectivement : la **communio**n. L'homme se cache ; il est expulsé du sanctuaire, séparé de la source de la vie. Le reste suit.

À retenir

RÉSUMÉ

- Adam est installé pour **servir et garder** — שָׁמַר et שָׁמַר, les verbes du service des lévites — et pour **étendre** le jardin à toute la terre, en gérant et non en propriétaire : un **sacerdoce royal**.
- Garder, c'était veiller sur ce qui se trouvait déjà dans le domaine — y compris le serpent, « animal des champs » parmi les autres.
- La femme est **bâtie** — בָּנָה, le verbe du temple — à partir d'un **côté**, צֶדֶק, un mot de structure, sans second souffle. **Une seule vie, une seule charge, deux personnes.**
- Le serpent est une **créature**, la plus avisée des bêtes ; la Genèse lui retire le ciel que lui prêtaient les voisins d'Israël. Son identification à Satan est une lecture apostolique, non une donnée de Genèse 3.
- Au milieu d'un « oui » immense, un seul arbre est retiré : une **borne** qui rappelle que la royauté est reçue, non prise. Salomon a demandé ce qu'Ève a pris.

APPLICATION PRATIQUE

Votre travail n'est pas une punition, et il n'est pas profane. Genèse 2:15 vient avant Genèse 3. Ce que la chute a ajouté, ce sont les épines, la sueur, la résistance du sol (Genèse 3:17-19) : elle a corrompu les *conditions* du travail, elle ne l'a pas inventé. Vous n'avez pas été condamné à travailler : vous avez été **installé** pour le faire. Et si ce mandat est sacerdotal, la frontière entre « le spirituel » et « le reste » n'existe pas dans ce texte — c'est ce que Paul appelle un « culte raisonnable », λογική λατρεία, *logikē latreia* (Romains 12:1).

Le mariage porte une vocation commune avant de porter des rôles. Un couple qui prie, qui sert, qui élève des enfants ne fait pas deux choses côte à côte : il porte, à deux, une seule charge reçue à l'origine.

Votre liberté est faite d'une limite reçue. Enlevez la borne, vous n'agrandissez pas le royaume : vous cessez d'être roi pour devenir occupant.

La sagesse se demande, elle ne se prend pas. « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée » (Jacques 1:5).

QUESTION DE RÉFLEXION

Dans votre travail, dans votre couple, dans vos décisions, qu'êtes-vous aujourd'hui en train de **prendre** — de définir vous-même — que vous pourriez **demander** ?

Vers la suite

Nous avons donc un homme et une femme droits, tirés de la poussière et bâtis d'une même structure, installés ensemble dans un sanctuaire pour le servir et le garder, avec une borne au milieu de leur domaine — et un serpent déjà à l'intérieur des murs.

Reste la question que tout cela prépare : **qu'est-ce qui, dans l'homme, s'est brisé ?** Pas seulement « ils ont désobéi » — mais qu'est-ce qui a changé de structure ? Genèse 3, c'est l'histoire d'un couple prêtre-roi qui laisse entrer ce qu'il devait chasser, et qui est chassé de ce qu'il devait garder — à deux.

Références bibliques

- Genèse 2:5, 15 ; Nombres 3:7-8 — servir et garder : la charge pourvue, la paire lévitique
- Genèse 3:24 ; 3:1 ; 2:19 — garder contre quoi : le serpent déjà dans le domaine
- Genèse 1:28 ; 1 Pierre 2:9 ; Exode 19:6 — le mandat royal et le sacerdoce royal
- Genèse 2:18-24 ; Deutéronome 6:4 ; Genèse 5:2 — l'aide vis-à-vis, l'unité composée, un nom pour deux
- Genèse 2:21-22 ; 1 Rois 6:1, 15-16 — *banah* et *tsela* : la femme bâtie
- Genèse 2:23 ; 3:20 ; 1 Corinthiens 11:8-12 — reconnaître, nommer, et la réciprocité
- Genèse 2:25 ; 3:1 ; Proverbes 22:3 ; Nombres 21:9 ; 2 Corinthiens 11:3 ; Apocalypse 12:9 — le serpent
- Genèse 2:9, 16-17 ; 3:6, 22-23 ; 2 Samuel 14:17 ; 1 Rois 3:9-12 — l'arbre, le discernement royal, demander ou prendre
- Deutéronome 27:17 ; 1 Rois 2:37-46 — la borne et la sentence
- Genèse 3:17-19 ; Romains 12:1 ; Jacques 1:5 — le travail, le culte raisonnable, la sagesse demandée

La chute et la nature du péché

Qu'est-ce qui s'est brisé, au juste ?

Genèse 3 est sans doute le chapitre que tout le monde croit connaître : un serpent, un fruit, une porte qui se ferme. C'est justement le danger — connaître un texte est le meilleur moyen de ne plus le lire.

On lui pose d'habitude la question : *qu'ont-ils fait de mal ?* La réponse est connue. La question de cette étude est plus inconfortable : **qu'est-ce que cela a changé dans l'être humain ?** Qu'est-ce qui a été retiré, qu'est-ce qui est resté ?

La réponse défendue ici tient en une phrase : **le péché n'a rien retranché à l'homme.** Aucune pièce n'est tombée. Ce qui a changé, c'est sa **direction** — et le lieu depuis lequel il juge. Si c'est vrai, une conséquence considérable suit : le salut ne peut pas être une greffe.

Les études précédentes ont posé le décor : un homme façonné de la poussière et animé d'un souffle, installé dans un jardin-sanctuaire pour le **servir** et le **garder** ; une femme bâtie de sa structure même, qui partage sa charge ; un arbre planté au milieu comme une borne ; et, parmi les bêtes du jardin, un serpent. Ce qu'il **est**, nous l'avons vu. Reste ce qu'il **fait**.

Le serpent est-il Satan ?

La réponse honnête se fait en deux temps. **Genèse 3 ne le dit pas** : le texte le présente comme « le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Éternel Dieu avait faits », et ne le nomme jamais autrement. **Le Nouveau Testament, lui, le dit** : « le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan » (Apocalypse 12:9). L'identification est donc une lecture apostolique de Genèse 3, non une donnée de Genèse 3. Elle n'est ni arbitraire ni tardive — c'est l'Écriture qui interprète l'Écriture —, mais on ne peut pas faire dire au chapitre, pris seul, ce qu'il ne dit pas.

Et d'où vient le mal ? Deux choses seulement peuvent être établies ici.

Ce que Genèse 3 établit — et ce qu'il tait (important)

Il exclut le dualisme. Il n'y a pas deux puissances éternelles qui s'affrontent à égalité : le serpent est une **créature faite**. Le mal n'est ni un principe co-éternel de Dieu ni l'autre moitié du réel ; c'est un résultat, survenu dans un monde créé.

Il ne raconte ni le quand ni le comment. Ésaïe 14 et Ézéchiél 28, souvent cités, s'adressent dans leur contexte au roi de Babylone et au prince de Tyr ; y lire aussi la chute d'un être angélique est une lecture ancienne et respectable, mais disputée. Le mal entre dans la Genèse **déjà là**, sans généalogie — et ce silence paraît délibéré : un péché entièrement expliqué deviendrait une conséquence mécanique, et une nécessité ne se juge pas.

Un point commande tout le reste. Le serpent est appelé « animal des champs », l'expression exacte de Genèse 2:19 pour les bêtes que Dieu amène à Adam afin qu'il les nomme. **Ce qui arrive en Genèse 3 n'est donc pas une invasion.** Aucune clôture n'est forcée : tout se passe à l'intérieur du domaine confié, avec une créature que l'homme avait lui-même nommée. La chute n'est pas un siège, c'est une défaillance de gouvernement.

Comment une parole se retourne

« Il dit à la femme : Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? » — Genèse 3:1

Trois choses se passent dans cette phrase. **Ce n'est pas vraiment une question** : l'hébreu ouvre sur une tournure suspendue — « alors comme ça, Dieu aurait dit... » —, une insinuation laissée ouverte pour que l'autre la termine. **L'ordre est inversé** : Dieu avait commencé par un oui immense, « tu pourras manger de tous les arbres du jardin », et l'interdit ne venait qu'ensuite, pour un seul arbre ; le serpent reprend les mêmes mots, glisse une négation devant, et commence par la privation.

Et surtout, **le nom de Dieu change**. Depuis Genèse 2:4, le narrateur dit invariablement « l'Éternel Dieu » : le nom de l'alliance accolé au nom du Créateur. Dans le dialogue, le serpent dit « Dieu » tout court, la femme aussi, et le nom d'alliance ne revient qu'au verset

8. Pendant tout l'échange, Dieu est parlé comme une instance qui décrète, plus comme celui qui s'est engagé. **Le premier travail de la tentation, avant tout argument, est de changer la manière dont on nomme Dieu.**

La femme répond : « Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez » (3:2-3). Trois écarts, dans le même sens : le « tu pourras manger » s'est aplati en simple constat ; une clause est ajoutée — Dieu n'a jamais interdit de *toucher* ; et la sentence s'est amollie en éventualité.

AVERTISSEMENT

Ce que le texte ne dit pas

On prêche souvent que « la faute d'Ève commence par ajouter à la Parole ». C'est aller plus loin que le texte. La femme n'était pas encore bâtie quand le commandement a été donné (2:16-17 précède 2:21-22), et rien n'est raconté sur la manière dont Adam le lui a transmis. **Le texte ne tranche pas** : ce qui est établi, c'est le fait de l'écart, pas sa cause.

Le terrain est prêt : la générosité a rétréci, la menace s'est estompée. Le serpent frappe.

« Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point ; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » — Genèse 3:4-5

« Vous ne mourrez point » reprend **la formule exacte** de Genèse 2:17, une négation placée devant. C'est la première contradiction directe de la parole de Dieu dans la Bible, et elle ne propose ni une autre religion ni un autre dieu : seulement **la même phrase avec un « ne pas »**. Puis vient l'attaque du mobile — « Dieu sait que... » : sa borne ne serait pas une générosité mais une jalousie.

Et l'offre est d'une ironie amère : être « comme des dieux ». Or ils étaient déjà créés à l'**image** de Dieu (Genèse 1:26-27). Le serpent leur propose de **saisir** ce qu'ils avaient déjà **reçu** — ce que Salomon, lui, *demandera* et recevra (1 Rois 3:9-12).

DÉFINITION

Les trois paroles, en hébreu

Dieu (2:16-17) — לֶאֱכֹל לֶחֶם, *akhol tokhel*, « manger, tu mangeras » : l'infinitif absolu dit la libéralité. Puis תּוֹמַת תּוֹם, *mot tamut*, « mourir, tu mourras ».

Le serpent (3:1, 4) — יִכּ אֶף, *af ki*, l'insinuation suspendue ; puis לֹא מוֹתֵמֶת, *lo mot temutun* : la formule de Dieu, niée mot pour mot.

La femme (3:3) — וְבִי וְעַגְתְּ אֵלָיו, *velo tigge'u bo*, « et vous n'y toucherez point » ; וְלֹא מוֹתֵמֶתֶנּוּ, *pen temutun*, « de peur que vous ne mouriez ».

Dans tout le dialogue, מֵיְהוָה אֱלֹהִים, *YHWH Elohim*, cède la place à מֵיְהוָה, *Elohim*, seul.

« La femme vit que c'était bon » : le péché est un verdict

Il faut lire le verset 6 comme si on ne l'avait jamais lu.

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 3:6

La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea.

Où avons-nous déjà entendu « ... vit que c'était bon » ? En Genèse 1, sept fois : « Dieu vit que cela était bon ». C'est le refrain de la création. Ici : « la femme vit que c'était bon ». **La même construction ; le sujet a changé.**

DÉFINITION

Le verdict déplacé

בּוֹטֵיכִי מֵיְהוָה אֱלֹהִים, *vayyar Elohim ki tov* — « Dieu vit que cela était bon » (Genèse 1, sept fois).

בּוֹטֵיכִי הַיְשָׁעָה אִשְׁתִּי, *vattere ha'ishah ki tov* — « la femme vit que c'était bon » (Genèse 3:6).

Voilà ce qu'est le péché, écrit dans la grammaire même du récit. Ce n'est pas d'abord un fruit avalé : **c'est un verdict prononcé par la mauvaise instance**. Le refrain du Créateur passe dans la bouche de la créature, à propos de la seule chose dont Dieu avait dit qu'elle n'était *pas* bonne pour elle. Et ce jugement précède le geste : « elle prit » vient après. L'étude précédente a montré que « connaître le bien et le mal » désigne la compétence royale de juger — l'interdit était juridictionnel. Au verset 6, la juridiction change de mains.

Second écho : Genèse 2:9 décrivait les arbres du jardin comme « agréables à voir et bons à manger ». La femme applique ces mots au seul arbre retiré. Ce qui est refusé prend l'apparence exacte de ce qui est donné, et devient le seul objet visible dans un jardin plein d'arbres.

Et la troisième qualification défait un contresens tenace : l'arbre est « précieux pour ouvrir l'intelligence ». Il y a la faim et la vue, mais le mot qui couronne la phrase est le discernement. **Le premier péché n'est pas un appétit du corps : c'est une ambition spirituelle**. Pas davantage un péché sexuel : la fécondité était commandée (1:28), la nudité déclarée sans honte (2:25).

Et Adam, pendant ce temps ?

« Elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle. » La portée de ces derniers mots — littéralement *avec elle* — est débattue, mais leur sens le plus simple est local ; on peut le retenir comme **probable, non certain**.

Si c'est le cas, voyez ce que fait l'homme pendant toute la scène : rien. **Lui qui avait reçu le commandement directement ne dit pas un mot**. Il ne rectifie pas la citation, ne rappelle pas le oui de Dieu, ne renvoie pas la créature à sa place de créature. L'étude précédente demandait : garder le jardin, mais contre quoi ? Voici la réponse, en scène : contre ce qui était **déjà à l'intérieur**. La garde n'a pas été forcée : **elle n'a pas été exercée**. Avant d'être une infraction, la chute est un **manquement de fonction**.

Des yeux ouverts — sur soi-même

« Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. » — Genèse 3:7

Le serpent n'avait pas menti : leurs yeux se sont ouverts. Mais de tout le savoir promis, le seul que le texte rapporte, c'est **eux-mêmes**. Ils ne se sont pas mis à connaître le monde : ils se sont mis à se **voir**. Le mot « nus » lui-même a changé : en 2:25, פִּימוּךָ, *arummim*, la nudité sans honte ; ici, פִּמְרוּתָם, *erummim*, une forme voisine qui se retrouve ailleurs dans des contextes de honte exposée (Deutéronome 28:48). Que les deux formes soient distinctes est un fait ; qu'il faille y lire un choix délibéré du narrateur est une lecture probable. Le corps n'a pas changé ; le regard, oui.

Alors ils cousent des feuilles de figuier : première tentative de régler soi-même un problème dont on est la cause. Puis :

« Alors ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir, et l'homme et sa femme se cachèrent loin de la face de l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin. » — Genèse 3:8

Le nom d'alliance revient à l'instant où Dieu se manifeste : ce n'était pas Dieu qui avait changé de nom, c'était la conversation. Le verbe « parcourir », מִיְחַלֵּךְ, *mithallekh*, est celui de sa présence au milieu de son peuple : « Je marcherai au milieu de vous » (Lévitique 26:12). Cette visite était ordinaire.

Et voici **la première conséquence de la chute : ils se cachent**. Pas un cadavre : une fuite. Quand la Bible dit « mort » à propos de la chute, la première chose qu'elle montre n'est pas une biologie qui s'arrête, c'est **une présence qu'on fuit**.

« Où es-tu ? » : deux convoqués, une charge

« Mais l'Éternel Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu ? » (3:9). Celui qui pose la question sait où est l'homme, comme il saura où est Abel quand il demandera à Caïn « Où est ton frère ? » (4:9). C'est une **convocation** : l'ouverture d'une procédure où l'on fait comparaître, interroge, puis prononce. Et avant de dire quoi que ce soit de l'homme, elle dit quelque chose de Dieu : **c'est lui qui vient**. Ils se cachent ; il marche dans le jardin, et il appelle.

Ce qui suit a été maltraité pendant des siècles. **Dieu interroge deux personnes, pas trois**. L'homme (3:9-11), la femme (3:13) — mais pas le serpent, qui reçoit directement sa sentence (3:14). On n'interroge que ceux qui avaient une **charge**, et les deux convoqués sont les deux qui avaient reçu ensemble la mission de servir et de garder.

Le chapitre le vérifie de bout en bout : **les deux** mangent (3:6), **les deux** ont les yeux ouverts (3:7), **les deux** se cachent (3:8), **les deux** sont interrogés (3:9-13), **les deux** sont jugés (3:16-19), **les deux** sont chassés (3:23-24). Le récit n'a pas une coupable et un témoin : il a deux porteurs d'une charge non tenue.

Le Nouveau Testament fait pourtant une distinction : « ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme » (1 Timothée 2:14). Cela ne contredit pas sa présence : être **présent** et être **trompé** ne répondent pas à la même question. Pour la femme, le texte rapporte tout un échange qui la convainc — Paul emploie pour elle le même verbe, ἐξαπατάω, *exapataō*, en 2 Corinthiens 11:3. Pour l'homme, rien : il reçoit, et il mange. Il pêche les yeux ouverts — plutôt פָּשָׁע, la rupture consciente, que נִשְׁכָּח, la cible manquée par erreur.

Puis vient la chaîne des défausses. « La femme que **tu** as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre » (3:12) : l'homme désigne la femme, et derrière elle Dieu ; le don est devenu le chef d'accusation. « Le serpent m'a séduite » (3:13) : la femme dit vrai — mais c'est une **vérité employée comme abri**. La tentation allait du serpent à la femme puis à l'homme ; l'interrogatoire remonte de l'homme à la femme puis au serpent. Au bout de la chaîne, il n'y a plus personne à qui passer la question.

Les premiers mots de l'homme sur la femme étaient « os de mes os ». Les seconds sont « la femme que tu as mise auprès de moi ». Entre les deux, pas de dispute : un fruit. **La première fracture visible n'est pas entre l'homme et Dieu, qui vient encore et parle encore : elle est entre l'homme et la femme.**

Ce qui est maudit, et ce qui ne l'est pas

Le serpent est maudit (3:14). Le sol est maudit (3:17). L'homme et la femme ne sont jamais dits maudits. Le mot אָרֶר, *arur*, tombe sur la créature et sur le sol, אָדָמָה, *adamah* — jamais sur *adam*. Les conséquences sont terribles, mais sous la sentence ils restent des porteurs d'image.

La Second parle de « souffrance » pour la femme (3:16) et de « peine » pour l'homme (3:17). L'hébreu emploie **le même mot**, אִיסָבוֹן, *itsabon*, un terme rarissime qu'on ne retrouve qu'en Genèse 5:29. Il n'y a pas une punition féminine et une punition masculine, mais **une seule peine, appliquée à chacun là où sa vocation s'exerçait** : la fécondité, le sol. Le mandat de 1:28 n'est pas annulé — Genèse 9:1-7 le répète après le déluge. Il devient laborieux.

Quant à la fin du verset 16 — « tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi » —, le sens exact du mot « désir » est disputé. Mais les lectures s'accordent sur l'essentiel : ce verset **décrit** un dérèglement, il ne le **prescrit** pas. Ce qui était vis-à-vis devient rapport de force.

Reste l'objection classique : « le jour où tu en mangeras, tu mourras » — et pourtant ils ont vécu. L'étude précédente a montré que la formule est judiciaire, non chronométrique. Le récit distingue alors trois morts : **judiciaire**, immédiate — la sentence est acquise ce jour-là ; **relationnelle**, immédiate aussi — ils se cachent, puis sont chassés de la source de la vie ; **physique**, différée mais certaine — « tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière » (3:19). C'est l'équation de Genèse 2:7, poussière et souffle, lue à l'envers : non une prison qu'on quitte, mais un assemblage qui se défait.

Enfin, Dieu les « chasse » — שָׁרַף, *vaygaresh*, le verbe de l'expulsion hors d'un territoire : c'est le premier exil, dont l'histoire d'Israël portera la forme. Les chérubins placés à l'orient le sont « pour **garder** » le chemin de l'arbre de vie, le verbe même de la charge d'Adam : la garde qui n'a pas été exercée s'exerce désormais **contre eux**. Mais auparavant, « l'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et il les en revêtit » (3:21) — le mot est celui de la tunique des prêtres (Exode 28). Le texte ne dit pas qu'un animal a été sacrifié ; il dit ceci, qui est net : ils avaient **fabriqué** une couverture, Dieu leur en **donne** une.

Trois mots, une seule réalité

L'hébreu a trois mots principaux pour le péché. Ils apparaissent souvent ensemble — Dieu « pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché » (Exode 34:7) —, et on en a fait parfois trois catégories de fautes. C'est une **accumulation** pour dire la totalité : Dieu ne pardonne pas trois catégories, il pardonne à fond. Ce sont trois angles sur une même réalité.

DÉFINITION

חָטָא, חַטָּא, חָטָא

חָטָא, *chata'* — manquer. Des frondeurs capables de « viser à un cheveu sans le manquer » (Juges 20:16) : c'est le verbe du péché, pour un tir. L'image est juste, à condition de ne pas faire du péché une maladresse : dans la Bible, on ne manque pas une cible, on manque **quelqu'un**.

חַטָּא, *avon* — ce qui est tordu ; et, du même mot, la faute **et** sa peine. En Genèse 4:13, la Segond traduit « mon châtiment est trop grand pour être supporté », d'autres « ma faute est trop grande pour être pardonnée » : l'hébreu n'a pas à choisir.

חָטָא, *pesha'* — la révolte, la rupture d'allégeance : « Moab se révolta contre Israël » (2 Rois 1:1), un vassal qui rompt le traité.

Un but manqué, une droiture tordue, une allégeance rompue. Dans la Bible, plusieurs mots ne font pas plusieurs choses.

Romains 3:23 : une destination manquée

« Car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. » — Romains 3:23

Deux verbes, deux temps. « Ont péché » est un **acte** accompli ; « sont privés » est un **état** qui dure. Et ce second verbe dit le manque, le fait d'être en deçà : c'est lui qu'on trouve quand « le vin vint à manquer » à Cana (Jean 2:3), ou dans « il te manque une chose » (Marc 10:21). Il ne décrit pas d'abord une souillure, mais un **écart par rapport à une destination**. Et cette gloire, Paul la place devant : « l'espérance de la gloire de Dieu » (Romains 5:2). « Privés de la gloire de Dieu » veut dire, avant toute autre chose : **vous n'êtes pas arrivés là où vous étiez attendus**.

DÉFINITION

ἥμαρτον et ὑστεροῦνται

πάντες γὰρ ἥμαρτον καὶ ὑστεροῦνται τῆς δόξης τοῦ θεοῦ.

ἥμαρτον, *hēmarton* — aoriste : un fait accompli, constaté.

ὑστεροῦνται, *hysterountai* — présent : un état qui dure. ὑστερέω, *hystereō* : manquer, être en retard, rester en deçà.

C'est la suite exacte d'une phrase de l'Ecclésiaste : « Dieu a fait les hommes droits ; mais ils ont cherché beaucoup de détours » (7:29). « Droit », יָשָׁר, *yashar*, est un mot de direction, pas de perfection : une flèche est droite quand elle va vers le but. Romains 3:23 dit la suite : la flèche partie droite n'atteint pas. Le péché n'est pas seulement une transgression derrière nous ; c'est une **destination manquée devant nous**.

Ce qui a changé dans l'homme — et ce qui n'a pas changé

Aucune pièce n'a été retirée. Genèse 3 ne dit nulle part qu'une partie de l'homme est tombée ou qu'un organe s'est éteint. Il y a un couple qui mange, qui voit, qui se cache, qui répond, et qui sort du jardin — **entier**.

L'image de Dieu n'est pas perdue. Après la chute, Adam engendre un fils « à sa ressemblance, selon son image » (Genèse 5:3) ; après le déluge, l'interdit du meurtre est fondé sur elle (9:6) ; Jacques parle au présent des « hommes faits à l'image de Dieu » (3:9). L'image est défigurée, non effacée.

L'esprit de l'homme n'est pas mort. On entend parfois qu'à la chute l'esprit se serait éteint, à réactiver à la conversion. Genèse 3 ne dit rien de tel : sa sentence porte sur des relations, un sol, un corps, un accès — jamais sur une composante de l'homme. Et l'Ancien Testament attribue tranquillement un esprit, רוּחַ, *ruach*, à des hommes déchus, païens compris : Pharaon « eut l'esprit agité » (Genèse 41:8), « l'esprit de Jacob se ranima » (45:27), heureux l'homme « dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude » (Psaume 32:2). David prie : « Renouvelle en moi un esprit bien disposé » (Psaume 51:12). On ne renouvelle pas un organe absent.

Qu'est-ce qui a changé, alors ? **Le centre**. En Genèse 1, celui qui voit que c'est bon, c'est Dieu ; en Genèse 3, c'est la créature. L'homme n'a pas perdu la capacité de juger : il l'exerce désormais **depuis lui-même**. Il a cessé de **recevoir** la norme et commencé à la **produire**. La Genèse le confirme un peu plus loin : « toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal » (6:5). L'hébreu dit « toute la *formation* des pensées » : יָצַי, *yetser*, l'inclination, de יָצַר, *yatsar*, **le verbe du potier** de Genèse 2:7. La créature façonnée a désormais un façonnage intérieur — non une matière ajoutée, mais une forme donnée à ce qu'elle est déjà.

COMPARAISON

Ce qui n'a pas changé / Ce qui a changé

Ce qui n'a pas changé

La composition : corps et esprit, rien n'est retranché.

L'image de Dieu (Genèse 5:3 ; 9:6 ; Jacques 3:9).

Le mandat (Genèse 9:1-7).

Ce qui a changé

Le centre du jugement : de Dieu à soi.

L'orientation : le *yetser* (Genèse 6:5).

Les relations : avec Dieu (3:8), entre l'homme et la femme (3:12), avec le sol (3:17-19), l'accès au sanctuaire (3:24).

ENCADRÉ DOCTRINAL

Le péché n'est pas une pièce, c'est une direction (important)

Si le péché était une pièce — une substance logée quelque part, une partie morte —, le salut serait une chirurgie : retirer le morceau abîmé, en greffer un neuf. Si le péché est une direction, le salut est un **retournement** et une **restauration de la personne entière**, corps compris. C'est le même sujet qui a péché, qui est jugé, qui est racheté, et qui ressuscitera.

Ce que le péché a atteint, c'est vous. Ce que Dieu sauve, c'est vous.

À retenir

RÉSUMÉ

- Le mal n'entre pas du dehors : le serpent est une créature du domaine confié, et la garde **n'a pas été exercée**. Genèse 3 exclut le dualisme et tait l'origine du mal.
- La tentation travaille sur la parole reçue : le nom d'alliance disparaît, le don rétrécit, puis la parole de Dieu est niée mot pour mot.
- Le péché est un **verdict déplacé** — « la femme vit que c'était bon » — et une ambition spirituelle avant d'être un appétit du corps.
- **Les deux** mangent, se cachent, sont interrogés, jugés et chassés ; ni l'un ni l'autre n'est dit maudit. La première conséquence est **une présence qu'on fuit**.
- Rien n'a été retranché à l'homme : l'image, l'esprit, le mandat demeurent. Ce qui a changé, c'est la **direction** : nous ne sommes pas arrivés là où nous étions attendus.

APPLICATION PRATIQUE

Votre corps n'est pas le coupable. La plus vieille erreur religieuse du monde a un prestige de sainteté : le corps serait la partie sale, l'esprit la partie noble. Relisez Genèse 3:6 : le mot qui couronne la liste est l'intelligence.

Le péché n'est pas d'abord ce que vous faites, c'est d'où vous jugez. On peut changer une liste de comportements sans rien changer au lieu depuis lequel on décide de ce qui est bon. Une question suffit à le repérer : quand la parole de Dieu et votre évaluation divergent, laquelle des deux plie ?

Se cacher est le réflexe ; la question de Dieu est la première grâce. Ils se cachent, et **il vient**. Si vous vous cachez, sachez au moins que la voix qui demande « Où es-tu ? » n'est pas celle d'un chasseur.

Ce qu'on fabrique, et ce qu'on reçoit. Nous cousons beaucoup de feuilles de figuier — justifications, réputations, versions présentables de nous-mêmes. Dieu, lui, fait un vêtement et en revêt. Toute la différence tient dans deux mots : **reçu** ou **saisi**.

QUESTION DE RÉFLEXION

Dans quel domaine de votre vie êtes-vous aujourd'hui celui qui « voit que c'est bon » — à la place de Dieu ? Qu'est-ce qui changerait si vous acceptiez d'y recevoir son verdict plutôt que de prononcer le vôtre ?

Vers la suite

Nous sortons du jardin avec un couple entier, qui porte encore l'image et encore un mandat, tourné dans le mauvais sens, et derrière lui une porte gardée.

Une question reste ouverte. Deux ont mangé, deux ont été interrogés, deux ont été chassés. Mais quand Paul, en Romains 5, désigne le responsable de l'humanité, il n'en nomme **qu'un seul** — et ce n'est pas celle qui a mangé la première. Pourquoi ? Et surtout : **en quoi cela nous concerne-t-il, nous qui n'étions pas là ?** C'est la question d'Adam comme représentant de l'humanité, et tout ce qui a été dit de son investiture la préparait.

Références bibliques

- Genèse 3:1 ; 2:19 ; Apocalypse 12:9 — le serpent, créature du domaine, et sa lecture apostolique
- Genèse 2:16-17 ; 3:1-5 ; 1 Rois 3:9-12 — les trois paroles, saisir ou demander
- Genèse 1 ; 2:9 ; 3:6 — le verdict déplacé
- Genèse 3:7-8 ; 2:25 ; Deutéronome 28:48 ; Lévitique 26:12 — les yeux ouverts, la présence qu'on fuit
- Genèse 3:9-13 ; 4:9 ; 1 Timothée 2:14 ; 2 Corinthiens 11:3 — deux convoqués, une charge
- Genèse 3:14-24 ; 5:29 ; 9:1-7 — ce qui est maudit, la même peine, les trois morts, l'exil, les tuniques
- Juges 20:16 ; Genèse 4:13 ; 2 Rois 1:1 ; Exode 34:7 — les trois mots du péché
- Romains 3:23 ; 5:2 ; Jean 2:3 ; Marc 10:21 ; Ecclésiaste 7:29 — une destination manquée
- Genèse 5:3 ; 9:6 ; Jacques 3:9 ; Genèse 41:8 ; 45:27 ; Psaume 32:2 ; 51:12 ; Genèse 6:5 — ce qui demeure, ce qui a changé

Adam, chef fédéral

En quoi la faute d'Adam nous concerne-t-elle ?

Genèse 3 juge deux personnes. Les deux mangent, les deux se cachent, les deux sont interrogés, les deux sont chassés. Et pourtant, quand Paul désigne le responsable de l'humanité, il n'en nomme **qu'un seul** — et ce n'est pas celle qui a mangé la première.

Pourquoi ? Et surtout : **en quoi cela nous concerne-t-il, nous qui n'étions pas là ?** Derrière ces deux questions s'en cache une troisième, que l'étude précédente a laissée ouverte : si le péché n'est pas une pièce logée dans l'homme, comment passe-t-il d'une génération à l'autre ?

La réponse défendue ici tient en une phrase : **ce qui nous vient d'Adam ne nous vient pas par les veines, mais par le statut.** Adam n'est pas un porteur sain qui aurait contaminé sa descendance. Il est un **représentant installé**, dont l'acte a été compté à ceux qu'il représentait. Ce n'est pas une thèse de biologie ; c'est une thèse de **droit**.

C'est probablement la doctrine de l'anthropologie biblique qui heurte le plus notre sens moderne de l'individu. Il ne s'agit pas de la rendre douce. Il s'agit de montrer qu'elle est dans le texte — puis qu'elle est le contraire d'une injustice.

Pourquoi un seul ?

Paul lit-il mal la Genèse ? Non : la réponse est déjà dans la Genèse, avant même d'ouvrir Paul.

La parole a été donnée à un seul

« L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras. » — Genèse 2:16-17

Regardez **quand** l'ordre est donné : au verset 16. La femme n'est bâtie qu'au verset 22. Au moment où la parole est prononcée, elle n'existe pas encore comme personne distincte. Et les verbes le confirment : « tu pourras manger », « tu mourras » sont en hébreu au

singulier. Un seul destinataire.

Tournez la page : en Genèse 3:1, le serpent parle au **pluriel** — « vous ne mangerez pas » —, et la femme répond au pluriel. Elle connaît le commandement, avec les écarts que nous avons relevés, mais elle le connaît. Le texte pose donc, sans le commenter : **une parole reçue par un seul, et qui oblige deux.** La vraie question n'est plus « pourquoi Paul ne parle-t-il que d'un ? », mais « pourquoi la Genèse n'a-t-elle donné le commandement qu'à un ? ».

Ce n'est pas une question d'ordre chronologique

Si la responsabilité suivait l'ordre de la faute, Paul devrait nommer Ève : elle a mangé la première (3:6). Et il le sait parfaitement : « ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression » (1 Timothée 2:14). Paul connaît l'antériorité d'Ève, il la mentionne ailleurs — et cela ne change rien à sa désignation d'Adam en Romains 5.

La représentation ne tient pas à qui a péché d'abord, mais à qui avait reçu la charge. Ce n'est pas une course, c'est une fonction. Et remarquez ce que cela protège : c'est précisément cette doctrine qui **interdit** de dire « tout est la faute d'Ève ». Sans elle, l'antériorité chronologique devient l'argument disponible pour faire porter aux femmes le péché du monde.

Adam était installé en charge

L'étude sur le jardin-sanctuaire a montré qu'être « tiré de la poussière » est, dans la Bible, une manière de dire l'**accession à une fonction** : « je t'ai élevé de la poussière et je t'ai établi chef sur mon peuple » (1 Rois 16:2). Genèse 2:7 ne raconte pas seulement une fabrication, mais une **installation**. Puis le jardin est confié à l'homme pour le servir et le garder ; le commandement lui est donné en propre ; et la femme n'est pas animée à part : elle est bâtie à partir d'une structure déjà vivante et déjà investie. Il n'y a pas deux investitures dans le récit. Il y en a **une**, et elle se déploie.

Voilà ce que « chef fédéral » veut dire. Adam n'est pas le représentant de l'humanité parce qu'il a eu la malchance d'être le premier, mais parce qu'il a été **mis en charge** — et une charge engage ceux pour qui on la porte.

Les yeux s'ouvrent quand il mange

Reste l'observation la plus forte. Relisez lentement :

« ... elle prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea. Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent... » — Genèse 3:6-7

Elle mange : rien n'est rapporté. Elle donne. Il mange. **Et à cet instant, les yeux des deux s'ouvrent.** Pas les yeux d'Ève quand Ève mange : les yeux des deux, quand **Adam** mange. Le récit se comporte exactement comme si l'événement décisif était l'acte du porteur de la charge.

DÉFINITION

La séquence, en hébreu

תָּקַחְתָּ — « elle prit » ; אָכְלָהּ — « elle mangea » ; נָתַתָּה — « elle donna » ; אָכְלָהּ — « il mangea ».

Puis : וַתִּפְתָּחַן עֵינֵי שְׁנֵיהֶם, *vattippaqachnah eyney shneyhem*, « les yeux **des deux** s'ouvrirent ».

Que l'ouverture des yeux soit rapportée après l'acte de l'homme, et pour les deux, est un **fait du texte**. Qu'il faille y lire la place représentative de l'homme est une **lecture** — solide et ancienne, mais une lecture, à peser comme telle.

Et la sentence prononcée sur l'homme (3:17) ne commence pas par « parce que tu as mangé », mais par : « **Puisque tu as écouté** la voix de ta femme ». Le grief premier est un défaut d'écoute. Gardez ce mot en réserve : Paul qualifiera le geste d'Adam d'un terme qui dit exactement cela.

AVERTISSEMENT

« Alliance des œuvres » : le mot et la chose

Beaucoup de théologiens appellent cette structure l'**alliance des œuvres**. Trois précisions honnêtes.

Le mot n'y est pas : תִּיְרָב, *berit*, « alliance », n'apparaît pas en Genèse 2.

Le verset qu'on invoque pour combler ce vide est trop faible. Osée 6:7, מְדַאֵךְ תִּיְרָב וְרַבֵּעַ, *ke'adam averu berit*, se lit « comme Adam » (Darby), « comme des hommes » (la Segond : « comme le vulgaire »), ou « à Adam », une ville du Jourdain (Josué 3:16). Aucune lecture n'est décisive.

La substance ne dépend pas de l'étiquette. Il y a en Genèse 2 un représentant, une stipulation, une sanction et une vie accessible. Et c'est Romains 5, pas Osée 6:7, qui fait travailler cette structure.

Romains 5 : une démonstration, pas un poème

Il ne faut pas lire Romains 5:12-21 comme une méditation sur la solidarité humaine. C'est une **démonstration**, avec des articulations, une parenthèse, une phrase interrompue et une reprise.

Il faut d'abord savoir où l'on est. Paul vient de passer quatre chapitres à établir que l'homme est justifié non par ses œuvres mais par la foi, et que cette justice lui est **comptée** : le verbe λογίζομαι, *logizomai*, un mot de comptabilité, revient onze fois au chapitre 4 à propos d'Abraham. Puis, au verset 12, il écrit : « **C'est pourquoi** ». Ce qui suit n'est pas une digression sur les origines. Paul explique comment la justice d'un autre peut m'être comptée, et il répond : parce que c'est exactement ainsi que vous êtes entrés dans la mort. **Le mécanisme du salut n'est pas une exception : c'est la reprise, en sens inverse, du mécanisme de la perte.**

Romains 5:12

C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché...

La phrase commence par « comme » — la première moitié d'une comparaison, qui appelle un « de même ». **Il n'arrive pas.** Paul ouvre une comparaison et l'abandonne en route. Il la reprendra au verset 18 : « Ainsi donc, comme... de même... ». Les versets 13 à 17 sont une **parenthèse**, que Paul juge indispensable avant de pouvoir conclure. Notez aussi les deux verbes : la mort est « entrée » par un point unique, puis elle s'est « étendue », elle a traversé jusqu'à tous.

La parenthèse qui ferme une porte

Romains 5:13-14

Car jusqu'à la loi le péché était dans le monde. Or, le péché n'est pas imputé, quand il n'y a point de loi. Cependant la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression semblable à celle d'Adam, lequel est la figure de celui qui devait venir.

Le raisonnement est serré. Entre Adam et Moïse, pas de loi écrite. Or, dit Paul, sans loi le péché n'est pas « imputé » — ἐλλογεῖται, *ellogeitai*, porter au compte, le verbe même de Philémon 18 : « s'il te doit quelque chose, **mets-le sur mon compte** ». **Et pourtant la mort a régné**, même sur ceux qui n'avaient pas, comme Adam, violé un commandement explicitement reçu.

Paul vient donc de montrer qu'**il meurt des gens à qui l'on ne peut pas imputer une transgression du type de celle d'Adam**. Leur mort ne s'explique pas par leur imitation d'Adam. Il faut une autre cause.

Cela ferme une porte, et sans hésitation. La position qu'on appelle **pélagienne**, du nom d'un moine du Ve siècle, dit qu'Adam n'est qu'un mauvais exemple : il a péché le premier, nous

l'imitons, chacun tombe pour son propre compte. Elle ne peut pas rendre compte de ces versets. Si la mort était le salaire de mes seules fautes personnelles, elle ne devrait pas régner là où ces fautes ne sont pas portées au compte. Elle règne pourtant. Il y a donc autre chose que l'imitation.

Quant au dernier mot du verset — Adam est la « figure », τύπος, *typos*, l'empreinte, le moule, de celui qui devait venir —, il annonce que la place d'Adam est faite pour être occupée par un autre. C'est un sujet à part entière.

Une comparaison qui boite exprès

Dans la suite de la parenthèse, Paul fait une chose inattendue : au lieu de renforcer le parallèle, il le **déséquilibre**. « Il n'en est pas du don gratuit comme de l'offense » (v. 15), et deux fois : « **à plus forte raison** ». La grâce n'égale pas la faute : elle la déborde.

Un détail servira plus loin. Ceux qui régneront dans la vie sont « ceux qui **reçoivent** l'abondance de la grâce » (v. 17). Du côté d'Adam, personne ne reçoit rien : on y est, par naissance. Du côté du Christ, il y a un verbe de réception. Les deux versants ne fonctionnent donc pas de manière identique, et toute théorie qui les rendrait mécaniquement symétriques se trompe.

« Constitués » pécheurs

Au verset 18, Paul reprend enfin sa phrase, puis la reformule au verset 19 :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Romains 5:19

Car, comme par la désobéissance d'un seul homme beaucoup ont été rendus pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul beaucoup seront rendus justes.

Deux mots valent le déplacement.

Le premier est « désobéissance », παρακοή, *parakoē*. Le mot est bâti sur le verbe « entendre » : c'est l'écoute de travers, le refus d'écouter. La Genèse motivait la sentence d'Adam par un défaut d'écoute — « puisque tu as écouté la voix de ta femme » — et Paul la qualifie par un mot d'écoute. Paul ne cite pas Genèse 3:17, et *parakoē* est le mot grec courant pour la désobéissance : c'est une **convergence**, pas une preuve. Mais elle est remarquable.

Le second est le mot décisif : « ont été rendus », κατεστάθησαν, *katestathēsan*. En français, « rendus » suggère une transformation intérieure. Or regardez comment le Nouveau Testament emploie ce verbe : « qui m'a **établi** pour être votre juge ? » (Luc 12:14) ; « nous les **chargerons** de cet emploi » (Actes 6:3) ; « **établir** des anciens dans chaque ville » (Tite 1:5) ; tout souverain sacrificateur « est **établi** pour les hommes dans le service de Dieu » (Hébreux 5:1).

DÉFINITION

καθίστημι, « établir »

κατεστάθησαν, *katestathēsan*, aoriste passif de καθίστημι, *kathistēmi* : **placer quelqu'un dans une charge, un statut, une position officielle**. C'est un verbe d'institution, non un verbe de fabrication.

Romains 5:19 l'emploie deux fois, en miroir : ἁμαρτωλοὶ κατεστάθησαν οἱ πολλοί, « beaucoup ont été constitués pécheurs » ; δίκαιοι κατασταθήσονται οἱ πολλοί, « beaucoup seront constitués justes ».

Paul ne dit donc pas : par la faute d'un seul, une matière mauvaise a été injectée dans beaucoup. Il dit : par la faute d'un seul, beaucoup ont été **constitués pécheurs** — placés dans ce statut. Voilà la réponse à la question laissée ouverte : si le péché n'est pas une pièce, comment se transmet-il ? **Il ne se transmet pas : il est imputé**. L'étude précédente a montré que le péché est une direction ; celle-ci montre qu'avant même d'être une direction, il est un **statut**.

Le passage s'achève sur deux règnes : « comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce régnera par la justice pour la vie éternelle » (v. 21). Entrer, régner, imputer, condamner, constituer : le vocabulaire de tout le passage est juridique et politique. Ce n'est pas le vocabulaire d'une contagion. C'est celui d'un **changement de régime**.

« Parce que tous ont péché » : le point disputé

Reste la fin du verset 12 : ἐφ' ᾧ πάντες ἥμαρτον, *eph' hō pantes hēmarton*. C'est le passage le plus discuté du Nouveau Testament sur ce sujet, et le lecteur a le droit de savoir où l'on se bat.

DÉFINITION

ἐφ' ᾧ : quatre lectures

« **En qui** » **tous ont péché**. C'est la lecture d'Augustin, qui lisait la Vulgate latine : *in quo*. Toute l'humanité aurait péché **dans** Adam. C'est la plus fragile : ἐπί suivi du datif ne signifie pas « à l'intérieur de », et l'antécédent supposé, « un seul homme », est loin, alors qu'un mot masculin plus proche, θάνατος, « la mort », ferait un meilleur candidat.

« **Parce que** » **tous ont péché**. La lecture majoritaire aujourd'hui, et celle retenue ici. Paul emploie ailleurs ἐφ' ᾧ en ce sens : « nous gémissons... **parce que** nous voulons... » (2 Corinthiens 5:4) ; « je cours... **puisque** moi aussi j'ai été saisi » (Philippiens 3:12).

« **Avec pour résultat que** » et « **sur la base de quoi** » : deux propositions sérieuses, minoritaires.

Il faut remarquer une chose : la lecture d'Augustin est celle qui arrangerait le mieux la position défendue dans cette étude. Elle est pourtant écartée, parce qu'elle est mauvaise — et une doctrine vraie n'a pas besoin de mauvais arguments.

Mais supposons que ἐφ' ᾧ veuille dire « parce que ». **Cela ne règle pas le débat : cela le déplace**. Car que signifie « tous ont péché » ? Deux réponses sont possibles. Ou bien **chacun ses propres fautes**, et la mort est le salaire de mes fautes à moi. Ou bien **tous dans l'acte du représentant** — le verbe est un aoriste, un fait accompli, tourné vers un événement, et l'événement en question est celui du début du verset.

C'est ici que la parenthèse devient décisive. Pourquoi Paul s'interrompt-il aux versets 13-14 ? Pour dire que la mort a régné sur des gens à qui l'on ne pouvait pas imputer une transgression semblable à celle d'Adam. S'il avait voulu dire « la mort s'étend à tous parce que chacun pèche de son côté », il aurait réfuté sa propre affirmation dans la phrase suivante. **La parenthèse n'a de sens que si le « tous ont péché » du verset 12 ne se réduit pas à la somme des fautes individuelles.**

Ce n'est pas un point de vocabulaire : le mot « ont péché » ne dit pas à lui seul « en Adam ». C'est le mouvement du raisonnement de Paul, entre le verset 12 et le verset 14, qui exclut l'autre lecture. Et la seconde réponse n'annule pas la première : nous péchons aussi personnellement, Paul l'a établi longuement aux chapitres 1 à 3. Le verset 12 dit seulement

qu'il y a **quelque chose avant cela**, et que la mort ne commence pas avec mon premier péché à moi.

Réellement en Adam, ou représentés par lui ?

Tous les chrétiens orthodoxes affirment que l'acte d'Adam nous concerne. Ils divergent sur la **manière**, et deux systèmes cohérents, tenus par des croyants sérieux, s'affrontent ici. Ce n'est pas un débat entre l'orthodoxie et l'erreur — contrairement au pélagianisme, qui est écarté fermement.

Le **réalisme** dit : nous étions **réellement** en Adam, comme la nature humaine dont nous sommes tous des portions. Quand Adam a péché, notre nature a péché. Nous ne sommes donc pas condamnés pour la faute d'un autre, mais pour une faute que nous avons réellement commise, en lui. Il a des textes : Lévi a payé la dîme « dans les reins » d'Abraham (Hébreux 7:9-10) ; Dieu a fait toutes les nations « d'un seul » (Actes 17:26). Et sa force est considérable : il dissout d'un coup l'objection d'injustice. Personne n'est puni pour le péché d'un autre. Vous étiez là.

Il rencontre pourtant trois difficultés, et la troisième est décisive.

Son meilleur texte se rétracte lui-même. L'auteur d'Hébreux écrit que Lévi a payé la dîme « **pour ainsi dire** » — ὥς ἔπος εἰπεῖν, *hōs epos eipein*. Il signale une manière de parler.

Il doit expliquer pourquoi là, et une fois. Si nous étions réellement en Adam au point de pécher en lui, pourquoi seulement dans sa première faute, et non dans toutes celles de ses neuf cent trente ans ? Et pourquoi pas en Ève, qui a péché avant lui ? Il le peut, mais en ajoutant un critère qui n'est pas dans sa thèse.

Surtout, il ne tient pas de l'autre côté du parallèle. Paul met Adam et le Christ dans la même phrase ; ce qu'on dit de l'un doit rester dicible de l'autre. Si je suis condamné parce que j'étais réellement en Adam comme portion de sa nature, alors je serais sauvé parce que je suis réellement dans le Christ comme portion de sa nature — ma justification serait affaire de substance, non de foi. Or Paul vient de passer quatre chapitres à dire que la justice est **comptée**, et le verset 17 parle de « ceux qui **reçoivent** ». Personne n'est dans le Christ par génération. Le parallèle se casse.

Réalisme / Fédéralisme

Réalisme

Nous étions réellement en Adam, comme nature commune ; nous avons péché en lui.

Hébreux 7:9-10 ; Actes 17:26 ; Genèse 5:3.

Shedd.

Force : personne n'est puni pour la faute d'autrui.

Difficulté : « pour ainsi dire » ; pourquoi cette faute-là seulement ; et surtout, intenable sur le versant du Christ.

Fédéralisme

Adam a été constitué représentant ; son acte est imputé à ceux qu'il représente.

Romains 5:12-19 ; Genèse 2:15-17 ; Romains 4.

Hodge, Berkhof.

Force : la symétrie avec le Christ, dont la justice est imputée et reçue par la foi.

Difficulté : le mot « alliance » absent de Genèse 2 ; l'objection de justice demeure.

Le **fédéralisme** — du latin *foedus*, « alliance » — dit : Adam a été **constitué** par Dieu représentant de sa descendance ; son acte a été jugé comme l'acte du corps qu'il représentait ; sa culpabilité nous est **imputée**, comme la justice du Christ est imputée à ceux qui croient. C'est la position retenue, pour quatre raisons.

Le vocabulaire du passage est juridique de bout en bout : imputer, condamnation, justification, et surtout **constituer**. Ce ne sont pas des mots de substance, ce sont des mots de statut. Le passage est structuré, du verset 15 au verset 19, par l'opposition **un / beaucoup** : c'est le langage de la représentation, non celui d'une présence dans les reins. Le fédéralisme passe le test de l'autre versant, et le réalisme non : c'est la raison décisive. Enfin, il s'accorde avec l'investiture de Genèse 2, qui fournit exactement l'installation en

charge qu'il suppose.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Ce que cela lève pour l'origine de l'esprit (important)

L'étude sur l'origine de l'esprit a retenu que Dieu donne l'esprit de chaque être humain, et s'est heurtée à une difficulté : Dieu créerait-il alors un esprit corrompu ? Le fédéralisme la lève. **Si la condition pécheresse tient à la place de l'homme en Adam et non à la transmission d'une substance, Dieu ne crée pas un esprit corrompu** : il donne un esprit à une personne qui naît dans une race déchue, dont elle est membre et dont elle porte la condition. Le péché n'est pas dans l'esprit comme le sucre est dans l'eau ; il est dans la personne comme la dette est dans l'héritier.

La seule combinaison qui ne tient pas bien est l'autre : un esprit créé par Dieu et un réalisme strict. Car pécher est un acte de la volonté ; si j'ai réellement péché en Adam, ce qui en moi veut et juge devait être en lui. Le meilleur défenseur du réalisme, Shedd, l'a vu le premier : il a tenu que les parents transmettent l'esprit précisément pour cette raison. Le fédéralisme, lui, n'impose rien sur l'origine de l'esprit : un fédéraliste peut tenir l'une ou l'autre.

L'objection d'Ézéchiél 18

L'objection est sérieuse, parce qu'elle a un texte pour elle :

« L'âme qui pêche, c'est celle qui mourra. Le fils ne portera pas l'iniquité de son père, et le père ne portera pas l'iniquité de son fils. La justice du juste sera sur lui, et la méchanceté du méchant sera sur lui. » — Ézéchiél 18:20

La Bible semble poser exactement le contraire. Trois choses.

Ézéchiél corrige un proverbe précis, cité au verset 2 : « Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées ». Les exilés s'en servaient pour dire qu'ils payaient la note de leurs pères et que leur conduite ne changeait rien. Ézéchiél répond sur ce terrain : la rétribution des actes, dans l'histoire d'Israël, est personnelle, et la repentance change tout. Ce n'est pas une thèse sur la condition de l'espèce humaine devant Dieu.

La Bible connaît la solidarité, et ne la traite jamais comme une anomalie. Acan pèche, et c'est Israël qui est battu (Josué 7). Un traité signé par un chef engage un peuple qui ne l'a pas lu. Ce que nous appelons spontanément injuste est la manière ordinaire dont fonctionne la Bible — et, en vérité, la vie humaine.

Et il reste une tension, qu'il ne faut pas lisser. Ézéchiél et Romains 5 ne parlent pas au même niveau, et cette distinction est solide. Mais à qui dit qu'il continue de trouver cela difficile, il ne faut pas répondre qu'il a mal lu. Il a bien lu : il faut tenir les deux.

En Adam, en Christ

Un dernier texte, court, vérifie tout ce qui précède.

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

1 Corinthiens 15:21-22

Car, puisque la mort est venue par un homme, c'est aussi par un homme qu'est venue la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous revivront en Christ.

Ici, le « en » y est. « En Adam », ἐν τῷ Ἀδάμ, *en tō Adam* : la formule que la grammaire interdisait de lire en Romains 5:12 est écrite ici noir sur blanc. Le réaliste peut légitimement dire : voilà mon verset.

Mais regardez son jumeau : « en Christ », ἐν τῷ Χριστῷ. C'est l'une des formules les plus fréquentes de Paul, et elle ne désigne **jamais** une participation de substance ou une descendance biologique. On est en Christ par la foi et par le baptême, non par la naissance. « En Adam » ne prouve donc pas le réalisme ; il confirme qu'il existe **deux appartenances**, deux corps, chacun défini par sa tête — et que l'humanité passe de l'une à l'autre. Le verset suivant borne d'ailleurs le second « tous » : « chacun en son rang. Christ comme prémices, puis **ceux qui appartiennent à Christ** » (v. 23).

Et remarquez ce que Paul met en face de la mort : non l'immortalité de l'âme, mais la **résurrection**. Le remède au règne d'Adam n'est pas une évasion hors de la matière ; c'est une humanité entière rendue vivante.

À retenir

RÉSUMÉ

- Paul ne nomme qu'un responsable parce que la représentation suit la **charge**, non l'ordre de la faute : le commandement est donné à un seul, avant que la femme soit bâtie, et les yeux des deux s'ouvrent quand **il** mange.
- Ce qui nous vient d'Adam n'est pas une substance mais un **statut** : beaucoup ont été *constitués* pécheurs, avec le verbe qui sert à établir un juge, un ancien, un prêtre. Le péché ne se transmet pas : il est imputé.
- Le pélagianisme — Adam simple mauvais exemple — est exclu par Romains 5:13-14. Entre réalisme et fédéralisme, le débat est honorable ; le fédéralisme est retenu parce qu'il reste dicible de l'autre côté du parallèle.
- L'homme biblique n'est jamais un atome : il n'existe que des personnes situées dans un corps, sous une tête. Être humain, c'est être **représentable**.

APPLICATION PRATIQUE

Vous n'avez jamais été un individu isolé, et vous le savez déjà. Nous n'aimons pas la représentation en théologie, mais nous vivons dedans du matin au soir : nous héritons d'une langue, d'un nom, d'une dette publique, d'un pays dont les traités nous engagent sans nous avoir consultés. Un être humain qui se tiendrait seul devant Dieu, sans histoire et sans appartenance, n'est pas une donnée de l'expérience : c'est une fiction récente.

Le mécanisme qui vous choque est celui qui vous sauve. Si vous refusez qu'un homme puisse agir pour vous, vous ne refusez pas seulement Adam : vous refusez le Christ, parce que c'est le même mécanisme et que Paul les met dans la même phrase. Si personne ne peut me représenter, personne ne peut me sauver ; il ne me reste que mes œuvres. La représentation n'est pas la mauvaise nouvelle dont il faudrait s'accommoder avant l'Évangile : **c'est la forme même de l'Évangile.**

Cela n'excuse personne. Le verset 12 se termine par « parce que tous ont péché ». Nous ne sommes pas les victimes innocentes d'un accident généalogique : nous **ratifions** chaque jour le choix d'Adam, en jugeant du bien et du mal depuis nous-mêmes. Adam n'est pas votre alibi. Il est votre portrait.

« **Moi, j'aurais fait mieux** » ? L'objection a une réponse, qui n'est pas exégétique mais expérimentale : l'humanité a eu, depuis, quelques milliers d'années pour faire la démonstration. Le dossier est consultable.

QUESTION DE RÉFLEXION

Qu'est-ce qui vous heurte le plus : qu'un autre ait agi pour vous en Adam, ou qu'un autre doive agir pour vous en Christ ? Et que révèle votre réponse sur ce que vous attendez de vous-même devant Dieu ?

Vers la suite

Nous avons donc un homme constitué pécheur avant d'avoir rien fait, et qui ensuite fait beaucoup.

Une question se pose aussitôt : **pouvait-il faire autrement ?** L'étude précédente a constaté, en Genèse 6:5, une inclination façonnée du cœur, sans l'expliquer. Et Paul écrit que nous étions « morts par nos offenses » (Éphésiens 2:1). Un seul sujet se dessine derrière ces textes : **la volonté**. Est-elle libre, et de quelle liberté ? Comment un homme peut-il être incapable de se sauver lui-même et pourtant pleinement responsable ? Et que reste-t-il de la conscience, ce juge défaillant qui garde une compétence réelle ?

Références bibliques

- Genèse 2:16-17, 22 ; 3:1 — une parole reçue par un seul, et qui oblige deux
- 1 Timothée 2:14 ; 1 Rois 16:2 — la charge, non la chronologie ; l'installation
- Genèse 3:6-7, 17 — les yeux qui s'ouvrent quand il mange ; « puisque tu as écouté »
- Osée 6:7 ; Josué 3:16 — le mot « alliance » et ses limites
- Romains 4 ; 5:12-21 — la démonstration de Paul
- Philémon 18 — « mets-le sur mon compte »
- Luc 12:14 ; Actes 6:3 ; Tite 1:5 ; Hébreux 5:1 — « établir » : le verbe de Romains 5:19
- 2 Corinthiens 5:4 ; Philippiens 3:12 — ἐφ' ὧ, « parce que »
- Hébreux 7:9-10 ; Actes 17:26 ; Genèse 5:3 — les textes du réalisme
- Ézéchiél 18:2, 20 ; Josué 7 — l'objection et la solidarité
- 1 Corinthiens 15:21-23 — en Adam, en Christ

Le diagnostic et l'incapacité

L'homme pouvait-il faire autrement ?

L'étude précédente s'est arrêtée sur un homme constitué pécheur avant d'avoir rien fait — et qui, ensuite, fait beaucoup. Une question vient aussitôt : **pouvait-il faire autrement ?** Est-il libre, et de quelle liberté ? Comment peut-on être incapable de se sauver soi-même et pourtant pleinement responsable ?

Deux questions se cachent ici, et il ne faut pas les confondre. La première : qu'est-ce que l'homme déchu **fait** ? C'est le diagnostic. La seconde : qu'est-ce qu'il **peut** ? C'est là que l'Église est divisée depuis dix-sept siècles. Beaucoup de mauvais débats sur ce sujet viennent de ce qu'on glisse de l'une à l'autre sans le dire. Cette étude s'efforcera de ne pas le faire : les deux tiers du chemin porteront sur ce que l'homme fait, et le passage à ce qu'il peut sera signalé.

La réponse défendue ici : **ce qui est atteint chez l'homme déchu n'est pas une pièce, c'est le centre. Rien ne lui a été retiré : tout a été retourné.** L'homme déchu pense, veut, désire, juge — et il le fait fort bien. Le désastre n'est pas dans une faculté en panne, mais dans un centre intact qui s'est détourné.

Entre le jardin et le déluge, une pente

Genèse 3 laisse un couple chassé du jardin ; Genèse 6 prononcera un diagnostic universel. Entre les deux, il y a deux chapitres, et ils ne sont pas là pour faire nombre.

« *Certainement, si tu agis bien, tu relèveras ton visage, et si tu agis mal, le péché se couche à la porte, et ses désirs se portent vers toi : mais toi, domine sur lui.* » — Genèse 4:7

Dieu parle à Caïn, avant le meurtre. Le péché y est « couché » — le participe décrit un animal tapi — et c'est la première fois que le mot « péché » apparaît dans la Bible : non comme le nom d'un acte, mais comme celui d'une bête **à la porte**. Le péché n'est pas encore décrit comme étant *dans* Caïn ; il est devant lui, en embuscade.

Et la fin du verset reprend, presque mot pour mot, la sentence prononcée sur la femme un chapitre plus tôt : « tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi » (3:16).

DÉFINITION

La même phrase, vingt versets plus loin

Genèse 3:16 — רַב־לְשֹׁמִי אוֹהֶוּ רְתִקוּשָׁתְךָ רִשְׁיֵא־לָאֻ : « vers ton mari ton désir, et lui dominera sur toi ».

Genèse 4:7 — וְבִלְשֹׁמֶת הָתָאֻ וְתִקוּשָׁתְךָ הִילָאֻ : « vers toi son désir, et toi tu domineras sur lui ».

Même mot rare, רְתִקוּשָׁתְךָ, *teshuqah*, « désir » — trois occurrences dans toute la Bible hébraïque. Même verbe, מָשַׁל, *mashal*, « dominer ». En 3:16, la femme désire et le mari domine ; en 4:7, le **péché** désire et **Caïn** doit dominer. Le narrateur relie les deux scènes par son vocabulaire : c'est un fait. Ce qu'il faut en conclure au-delà reste une lecture.

Surtout, notez ceci : **après la chute, Dieu donne encore un ordre.** « Toi, domine sur lui. » Il ne dit pas à Caïn que c'est impossible ; il lui dit de le faire. Et Caïn ne le fait pas : au verset suivant, il tue son frère. Nous verrons plus loin ce qu'un ordre non exécuté prouve, et ce qu'il ne prouve pas.

Puis la pente s'élargit. Genèse 3 : une transgression, dans un jardin, entre deux personnes. Genèse 4 : un meurtre, dans une famille. Genèse 4:23-24 : le chant de Lémec — « j'ai tué un homme pour ma blessure » —, la vengeance devenue une culture, et une culture qui se chante. Genèse 6:5 : le diagnostic, sur toute la terre. Du couple à la famille, de la famille à la culture, de la culture à l'humanité : c'est au terme de cet élargissement seulement que le narrateur place la phrase suivante.

Le regard de Dieu revient

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Genèse 6:5-6

L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal. L'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il fut affligé en son cœur.

« L'Éternel vit que... » : l'étude sur la chute a montré que Genèse 1 répète sept fois « Dieu vit que cela était bon », et que Genèse 3:6 reprend la formule en changeant de sujet — « la femme vit que c'était bon ». En 6:5, **le sujet revient à sa place** : c'est de nouveau Dieu qui voit. Mais le verdict a changé : non plus « bon », mais « uniquement mauvais ». Un verdict divin, un verdict volé, et le verdict divin qui revient, sur un objet devenu méconnaissable.

DÉFINITION

Les trois regards, et le רָצָה

Genèse 1 — בּוֹטֵיחַ מִהֵלֵא אֲבִיו : « Dieu vit que c'était bon ».

Genèse 3:6 — בּוֹטֵיחַ הַשָּׂאָה אֶרְתּוֹ : « la femme vit que c'était bon ».

Genèse 6:5 — עַר קָרַ... יֵכ הוֹהִי אֲבִיו : « L'Éternel vit que ... uniquement mauvais ».

Le mot que la Segond rend par « pensées » est plus précis : וּבִל תְּבַשְׂחֵם רָצִי-לֶכַּח ; littéralement « toute la **formation** des pensées de son cœur ». רָצָה, *yetser*, vient de רָצָה, *yatsar*, le verbe du potier de Genèse 2:7.

La formule « L'Éternel vit que » est courante en hébreu ; le rapprochement avec Genèse 1 tient à la proximité du récit et à l'unité de Genèse 1-11. Une convergence, non une citation.

Le *yetser* ne désigne ni un acte ni une pensée, mais une **forme donnée** : ce à partir de quoi les pensées se produisent. Le texte ne dit pas « ses pensées sont mauvaises » ; il dit que leur **formation** l'est — en amont des pensées, et *a fortiori* en amont des actes.

Et la phrase ne laisse aucun bord non couvert. **Toute** formation : l'étendue. **Uniquement** mauvaise : la qualité, sans mélange. **Chaque jour** : la durée.

Il faut pourtant être exact. **Ce verset ne dit pas « il ne peut pas »**. Il dit « il est, toujours, partout, uniquement ». C'est un constat de fait, pas une proposition sur la capacité. Passer de « il fait toujours » à « il ne peut pas faire autrement » est un pas supplémentaire, que Genèse 6:5 ne franchit pas.

Le même constat, après le déluge

Quinze versets et un déluge plus loin, Dieu parle de nouveau :

« L'Éternel dit en son cœur : Je ne maudirai plus la terre, à cause de l'homme, parce que les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse ; et je ne frapperai plus tout ce qui est vivant, comme je l'ai fait. » — Genèse 8:21

Le même mot, *yetser*, et le même diagnostic. On a retiré du monde tous les pécheurs sauf huit, et le diagnostic sort de l'arche identique à ce qu'il était en y entrant. **Ce qui a été noyé, ce sont les pécheurs ; ce n'est pas le péché**. Le problème de l'homme n'est donc pas environnemental : la solution par le changement de circonstances a été essayée une fois, à l'échelle de la terre, et le texte lui-même en tire le bilan. Et c'est là « dès sa jeunesse », מִיָּרְעוּמָהּ, *minne'urav* : avant que l'histoire personnelle ait eu le temps de l'expliquer.

Mais regardez le mot « parce que ». En 6:5, ce constat était la **raison du jugement**. En 8:21, exactement le même constat devient la **raison de la patience** : Dieu ne maudira plus, *parce que* le cœur de l'homme est mauvais dès sa jeunesse. Le même fait, aux deux extrémités du déluge, motive d'abord la destruction, puis la longanimité. Dieu ne traitera plus cette maladie par l'extermination, parce qu'il sait ce qu'elle est. La solution ne sera pas de retirer des hommes de la terre ; elle sera d'en refaire.

Et le verset 6 change la couleur de tout le reste : « il fut **affligé** en son cœur ». Le verbe, בָּצַעְתִּי, *vayyit'atsev*, vient de la racine des deux sentences de Genèse 3 — la « souffrance » de la femme, la « peine » de l'homme. La douleur que Dieu avait prononcée sur eux, le narrateur la prononce maintenant sur lui. **Le diagnostic n'est pas prononcé froidement** : il l'est par quelqu'un que le texte décrit comme blessé au cœur.

Le cœur n'est pas ce que vous croyez

Un mot est revenu dans ces deux versets : le « cœur », לֵב, *lev*. En français, le cœur désigne les sentiments, par opposition à la tête qui pense. **L'hébreu ne fait pas ce partage**.

Salomon demande « un cœur intelligent » pour discerner le bien du mal (1 Rois 3:9) : c'est de l'intelligence qu'il demande. Et l'homme sans jugement est, dans les Proverbes, littéralement « celui à qui il manque un cœur » — non qu'il soit insensible : il est stupide.

Le *lev*, c'est **le centre de la personne**, tout entier : ce qu'elle pense, veut, aime et décide, d'un seul tenant. Quand Genèse 6:5 parle des pensées du cœur, il ne désigne pas une zone affective détraquée sous une raison restée saine. Une fois de plus, l'anthropologie biblique ne découpe pas l'homme en étages.

Et Jérémie écrit du cœur le verset le plus dur de la Bible :

« Le cœur est tortueux par-dessus tout, et il est méchant : qui peut le connaître ? Moi, l'Éternel, j'éprouve le cœur, je sonde les reins, pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses œuvres. » — Jérémie 17:9-10

« Tortueux », בִּלְעָד, *aqov*, vient de la racine du nom de **Jacob**, celui qui supplante, qui prend par le talon. Le cœur obtient par détour ce qu'il n'obtiendrait pas de face. Le second mot, שָׁנָא, *'anush*, est celui qu'emploie ailleurs Jérémie pour une blessure incurable (Darby : « incurable »). Mais le verset 9 n'est pas un constat désespéré : c'est une question, et le verset 10 y répond. Le cœur que personne ne connaît, Dieu le sonde.

Romains 3 : l'inventaire d'un corps

Passons au grec. En Romains 3, Paul rassemble ce que l'Ancien Testament dit de l'homme — une chaîne de citations, prises surtout aux Psaumes et à Ésaïe 59. Il ne construit pas une doctrine nouvelle : il montre que sa conclusion était déjà écrite, dispersée dans les Écritures d'Israël.

Romains 3:10-18

Il n'y a point de juste, pas même un seul ; nul n'est intelligent, nul ne cherche Dieu ; tous sont égarés, tous sont pervers ; il n'en est aucun qui fasse le bien, pas même un seul ; leur gosier est un sépulcre ouvert ; ils se servent de leurs langues pour tromper ; ils ont sous leurs lèvres un venin d'aspic ; leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume ; ils ont les pieds légers pour répandre le sang ; la destruction et le malheur sont sur leur route ; ils ne connaissent pas le chemin de la paix ; la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux.

« Il n'y a point » revient comme un martèlement, et Paul ajoute « **pas même un seul** » — οὐδὲ εἷς, *oude heis* —, la formule qui ferme l'exception.

Puis regardez la seconde moitié. Le **gosier**, la **langue**, les **lèvres**, la **bouche**, les **pieds**, les **yeux**. Six organes. Pour résumer tout ce que l'Écriture dit du pécheur, Paul fait **l'inventaire d'un corps**, de la gorge aux pieds. Non que le corps soit coupable en tant que matière : c'est la **personne entière** qui est en cause, et la personne entière est corporelle. Quatre de ces six organes sont d'ailleurs ceux de la parole — ce qu'il y a de plus spécifiquement humain dans le corps est le plus longuement décrit.

Et la conclusion, au verset 19 : « afin que **toute bouche soit fermée**, et que tout le monde soit reconnu coupable devant Dieu ». La bouche : l'un des six organes, celui qui était « plein de malédiction ». Paul ouvre l'inventaire par le gosier et le referme en fermant la bouche. L'homme qui parlait beaucoup n'a plus rien à dire.

Il faut marquer la limite de ce texte, comme celle de Genèse 6:5 : il est **universel**, il est **complet**, il est **déjà celui de l'Ancien Testament** — mais il ne dit rien de la capacité. « Nul ne cherche Dieu » est un constat sur ce qui se fait, pas une proposition sur ce qui pourrait se faire.

Il dit en revanche une chose qui compte pour la suite. Le verset 20 ajoute : « c'est **par la loi** que vient la connaissance du péché ». La bouche fermée n'est pas celle d'un homme devenu incapable de comprendre : c'est celle d'un homme qui **reconnaît** son état.

Qui est mort, en Éphésiens 2 ?

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Éphésiens 2:1-3

Vous étiez morts par vos offenses et par vos péchés, dans lesquels vous marchiez autrefois, selon le train de ce monde, selon le prince de la puissance de l'air, de l'esprit qui agit maintenant dans les fils de la rébellion. Nous tous aussi, nous étions de leur nombre, et nous vivions autrefois selon les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et de nos pensées, et nous étions par nature des enfants de colère, comme les autres...

Voici d'abord la lecture qui n'est pas retenue ici, dans sa forme la plus forte. L'homme, dit-on, est corps, âme et esprit. À la chute, l'esprit — l'organe de la relation avec Dieu — est **mort** ; l'homme continue de vivre par son âme et son corps : il pense, il aime, il choisit, il a même une religion. La nouvelle naissance consiste à **rallumer** cet organe éteint. Voilà pourquoi Paul dit « morts » à des gens manifestement vivants : il parle d'une mort qui n'affecte qu'une partie. Et cette lecture objecte, avec raison : si la personne entière était morte, comment marchait-elle ? Elle a l'air d'expliquer le paradoxe. C'est une bonne objection, tenue par des croyants sérieux. Prenons le texte.

De qui l'adjectif est-il dit ? « Vous étiez morts » : en grec, ὑμᾶς ὄντας νεκρούς, et « morts » s'accorde avec « vous », c'est-à-dire avec **les personnes**. Ce que Paul aurait écrit pour dire « votre esprit était mort » est une phrase grecque simple ; il ne l'écrit pas. Et **aucun texte du Nouveau Testament ne l'écrit**. L'affirmation centrale de cette lecture n'a pas de verset. La grammaire seule ne tranche pas — on peut répondre que la personne est morte *parce que* son esprit l'est —, mais elle converge avec deux autres observations.

Le mort marche. Paul enchaîne, dans la même phrase : « dans lesquels vous **marchiez** autrefois ». Un cadavre ne marche pas, et Paul le sait. Sa métaphore de la mort n'est donc pas une métaphore d'inertie. Cela coupe deux excès. Contre la lecture d'en face : puisque « mort » ne veut pas dire « inerte », il n'est pas besoin de trouver un compartiment éteint pour expliquer que le reste bouge. Ce que Paul appelle mort est une **relation** rompue — mort à l'égard de Dieu, séparé de la source de la vie —, non un fonctionnement arrêté. Mais contre l'affaiblissement inverse : « mort » n'est pas une façon de dire « en mauvaise santé ». Le

remède, au verset 5, est un verbe de **vivification** : Dieu « nous a rendus à la vie avec Christ », sur le modèle d'une résurrection. On ne parlerait pas ainsi d'une simple faiblesse.

Le reste de la Bible emploie le mot de la même façon. Le père du fils prodigue : « mon fils que voici était **mort**, et il est revenu à la vie » (Luc 15:24) — dit d'un fils qui vient de rentrer à pied. Et de la veuve qui vit dans les plaisirs : « elle est morte, quoique vivante » (1 Timothée 5:6). Une parabole et un idiome moral : ils n'établissent pas à eux seuls l'ordre du salut, mais ils montrent que, dans l'usage biblique, « mort » ne porte pas sur la capacité d'agir.

Le résultat est double. La mort dont parle Paul est **relationnelle** : elle n'exige aucun organe éteint. Et elle est **réelle** : on n'en sort pas par ses propres forces.

Pas d'étage préservé

Paul décrit ensuite cette mort par trois déterminations qui saturent l'espace : **autour**, « le train de ce monde » ; **au-dessus**, « le prince de la puissance de l'air », un esprit qui « agit » ; **au-dedans**, « les convoitises de notre chair ». Et vient le mot qu'on n'attend pas : « accomplissant les volontés de la chair **et de nos pensées** ».

DÉFINITION

τῶν διανοιῶν, « des pensées »

ποιοῦντες τὰ θελήματα τῆς σαρκὸς καὶ τῶν διανοιῶν : « faisant les volontés de la chair **et des pensées** ». *διάνοια, dianoia*, c'est l'intelligence, la faculté de réflexion — ce que toutes les anthropologies grecques tenaient pour le plus noble de l'homme. Paul la place **du même côté** que la chair.

Et « chair », *σάρξ, sarx*, n'est pas chez lui le corps, mais l'homme entier tourné contre Dieu : les « œuvres de la chair » de Galates 5 comprennent l'idolâtrie, la jalousie et les divisions, qui n'ont besoin d'aucun corps.

Si Paul avait l'idée d'une partie haute de l'homme restée saine, d'une raison intacte au-dessus des appétits, la phrase serait autrement construite. **Ce n'est pas le corps qui entraîne l'esprit vers le bas : c'est la personne entière, corps et pensée ensemble, qui est orientée.** Et Paul conclut : « nous étions **par nature** des enfants de colère ». Après deux versets sur ce que nous faisons, il change de registre : non plus nos actes, mais ce que

nous étions. C'est la structure de l'étude précédente — un statut avant un acte. Le mot φύσει, « par nature », peut aussi signifier « par naissance » (Galates 2:15) et ne démontre pas à lui seul l'imputation ; mais il exclut que la colère porte uniquement sur des actes commis.

La nouvelle naissance ne concerne pas l'esprit seul

Aux versets 5 et 6, Dieu « nous a rendus à la vie avec Christ », « nous a ressuscités ensemble », « nous a fait asseoir ensemble ». Trois verbes composés avec σύν, « avec », et leur objet, c'est **nous** — pas notre esprit : nous. Leur modèle est le Christ, et ce qui lui est arrivé n'est pas le rallumage d'un organe éteint, mais la sortie d'un tombeau, **avec le corps**. Paul connaît tout le vocabulaire de la guérison ; il choisit celui de la résurrection. Et son achèvement sera corporel : l'Esprit qui a ressuscité Jésus « rendra aussi la vie à vos corps mortels » (Romains 8:11).

Éphésiens 2 dit **qui** est mort et **qui** est vivifié. Il ne dit pas ici dans quel **ordre** la vie nouvelle et la foi s'articulent : cette question, plus disputée qu'on ne le croit, se tranche ailleurs.

« Ne peut pas » — mais de quoi ?

Tout ce qui précède décrit ce que l'homme **fait**. Nous passons maintenant à ce qu'il **peut**. Trois textes le disent, et il ne faut rien leur retirer :

- « **Nul ne peut** venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jean 6:44) ;
- l'homme naturel « ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu... et **il ne peut** les connaître » (1 Corinthiens 2:14) ;
- l'affection de la chair « ne se soumet pas à la loi de Dieu, et **elle ne le peut même pas** » (Romains 8:7).

Trois fois le verbe « pouvoir », δύναμαι, à la forme négative. Il ne s'agit pas de faire dire à « ne peut pas » qu'il signifie « ne veut pas ». C'est écrit.

La vraie question est donc : **de quoi, exactement, est-on incapable ?** Pour y répondre, regardons ce que chaque texte donne comme remède. Jean 6:44 dit que le Père attire — et Jésus explique comment au verset suivant : « quiconque **a entendu** le Père et a reçu son enseignement vient à moi » (6:45). 1 Corinthiens 2 porte tout entier sur une **prédication**. Et Paul écrit ailleurs que « la foi vient de ce qu'on **entend**, et ce qu'on entend vient de la

parole de Christ » (Romains 10:17). Trois textes d'incapacité, trois remèdes, et les trois passent par **une parole reçue**.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Dans le noir, non amputé (important)

L'incapacité de l'homme déchu n'est pas celle d'une **faculté détruite** : c'est celle de quelqu'un qui est **dans le noir**. Ce qui lui manque n'est pas le pouvoir de répondre, c'est la lumière à laquelle répondre. Et cette lumière n'est pas une opération intérieure séparée de l'Évangile : **c'est l'Évangile**. Le Christ ne sauve pas malgré sa manifestation ; il sauve **en se manifestant** — le Fils unique « est celui qui a fait connaître » le Père (Jean 1:18).

C'est dans ce sens exact qu'on peut garder la vieille formule d'Augustin, *non posse non peccare*, « ne pas pouvoir ne pas pécher ». Laissé à lui-même, l'homme déchu ne peut pas ne pas pécher, et il ne se tourne pas vers Dieu. Mais il n'est pas pour autant incapable de **reconnaître son état** quand la lumière lui parvient. Elle lui parvient par la loi, qui donne « la connaissance du péché » (Romains 3:20) ; par la conscience, puisque même les païens « montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leurs cœurs, leur conscience en rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant ou se défendant tour à tour » (Romains 2:15) ; et, pleinement, par l'Évangile. La loi et la conscience révèlent le péché ; elles ne sauvent pas. **Seul l'Évangile apporte le salut** — mais il s'adresse à un homme capable de l'entendre.

AVERTISSEMENT

Une position contestée

Sur ce point, l'Église est divisée depuis dix-sept siècles, et la position retenue ici n'est pas celle de toute la tradition protestante. Une large part de la tradition réformée lit les trois textes d'incapacité comme portant sur la volonté elle-même : l'homme déchu ne pourrait répondre à l'Évangile qu'après avoir été régénéré, et la nouvelle naissance précéderait alors la foi. C'est une lecture sérieuse, tenue par des croyants que l'on respecte. Celle qui est défendue ici tient que l'incapacité est levée par la parole entendue, et que la foi précède la nouvelle naissance.

Incapable, et pourtant responsable

Revenons à Caïn. Dieu lui dit : « toi, domine sur lui ». Caïn ne le fait pas. L'ordre n'était donc pas la mesure de ce qu'il ferait ; il était la mesure de ce qui lui était **dû**.

Et Jésus donne la formule qui tient les deux ensemble :

« Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » — Jean 3:19

On n'est pas condamné pour n'avoir pas pu. On est condamné pour avoir préféré.

L'incapacité décrit l'homme laissé seul ; la responsabilité porte sur ce qu'il fait de la lumière quand elle vient.

À retenir

RÉSUMÉ

- Entre le jardin et le déluge, le narrateur construit une **pente**, du couple à l'humanité — et Dieu ne cesse pas de commander.
- Le diagnostic de Genèse 6:5 est total en étendue, en qualité et en durée. Le déluge a retiré les pécheurs, pas le péché : **le problème n'est pas environnemental**. Et Dieu le prononce affligé.
- Ce qui est atteint est le **cœur** au sens hébreu : le centre entier de la personne. Paul le décrit en faisant l'inventaire d'un **corps**.
- La mort d'Éphésiens 2 est celle de **la personne**, relationnelle et réelle. Aucun texte biblique ne dit que l'esprit de l'homme est mort.
- L'incapacité est celle d'un homme **dans le noir**, non d'une faculté détruite : il ne peut pas ne pas pécher, mais il peut reconnaître son état par la loi, la conscience et l'Évangile — et seul l'Évangile sauve.

APPLICATION PRATIQUE

Ce diagnostic n'est pas une insulte : c'est une adresse. Il ne dit pas que vous êtes sans valeur, ni que ce que vous faites de bien est faux. Vous aimez réellement vos enfants ; votre travail est réellement bien fait. Jésus lui-même le dit : « méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants » (Luc 11:13) — et il tient les deux moitiés ensemble. La corruption est **totale** en ce qu'elle atteint toutes les dimensions de l'homme ; elle n'est pas **absolue**, comme si chacun était aussi mauvais que possible. Confondre les deux rend la doctrine à la fois fausse et odieuse.

Votre problème n'est pas un problème de circonstances. Nous croyons volontiers qu'avec un autre travail, un autre conjoint, un autre pays, nous serions autres. Genèse 8:21 dit que la solution par les circonstances a été essayée une fois, à l'échelle de la terre, et que Dieu lui-même en a tiré le bilan. Ce qu'il faut n'est pas un autre décor, c'est une résurrection.

Si votre conscience vous accuse, ce n'est pas un signe que vous êtes perdu pour de bon. C'est la lumière qui fait son travail. La bouche fermée de Romains 3:19 est celle d'un homme qui commence à voir ; elle précède l'Évangile, elle ne le remplace pas.

QUESTION DE RÉFLEXION

Dans quel domaine de votre vie attendez-vous encore un changement de circonstances pour devenir quelqu'un d'autre ? Et quelle lumière — une parole de l'Écriture, un reproche de votre conscience — avez-vous jusqu'ici préféré ne pas regarder ?

Vers la suite

Nous avons un diagnostic, et il est lourd. Il nous manque celui qui répare.

Paul appelle Adam « la figure de celui qui devait venir » (Romains 5:14), et son parallèle entre les deux boite volontairement. Une question reste alors ouverte, et c'est peut-être la meilleure de toute cette série : **si tout homme est en Adam par sa naissance, le Christ ne l'est-il pas aussi ?** Et s'il ne l'est pas, à quel titre peut-il être la tête d'une humanité nouvelle ?

Références bibliques

- Genèse 3:16 ; 4:7 ; 4:23-24 — la même phrase, et la pente
- Genèse 6:5-6 ; 8:21 — le *yetser*, le regard de Dieu, sa douleur, sa patience
- 1 Rois 3:9 ; Jérémie 17:9-10 — le cœur, centre de la personne
- Romains 3:9-20 — l'inventaire d'un corps, la bouche fermée, la connaissance du péché par la loi
- Éphésiens 2:1-6 ; Galates 2:15 ; Romains 8:11 — qui est mort, qui est vivifié
- Luc 15:24 ; 1 Timothée 5:6 — « mort » ne porte pas sur la capacité d'agir
- Jean 6:44-45 ; 1 Corinthiens 2:14 ; Romains 8:7-8 ; 10:17 — l'incapacité, et son remède : une parole entendue
- Jean 1:18 ; Romains 2:14-15 ; Jean 3:19 — la lumière, la conscience, la responsabilité
- Luc 11:13 — totale, non absolue

Le second Adam

Le Christ est-il, lui aussi, « en Adam » ?

Après quatre études sur ce qui ne va pas — la chute, la représentation, le cœur retourné, l'incapacité —, la série bascule. Il nous manque celui qui répare.

Mais une question se dresse aussitôt, et c'est peut-être la meilleure de toute cette série : **si tout homme est « en Adam » par sa naissance, le Christ ne l'est-il pas aussi ?** Il est né d'une femme. Il descend d'Adam : Luc remonte sa généalogie jusqu'à « fils d'Adam, fils de Dieu » (Luc 3:38). S'il est en Adam comme nous, il a lui-même besoin d'être sauvé. Et s'il n'y est pas, il faut dire pourquoi — sans le faire sortir de l'humanité, sinon il ne nous sauve plus.

C'est un étau. Pour en sortir, il faut suivre Paul pas à pas dans Romains 5 et 1 Corinthiens 15, puis emprunter à la doctrine du Christ le strict nécessaire — et pas davantage : cette série reste une étude de l'homme.

Une copie faite avant l'original

Paul écrit qu'Adam « est la **figure** de celui qui devait venir » (Romains 5:14).

DÉFINITION

τύπος τοῦ μέλλοντος

τύπος, *typos*, vient du verbe « frapper ». C'est d'abord **la marque laissée par un coup** — Thomas veut voir dans les mains de Jésus « la marque des clous » (Jean 20:25). Puis **le moule**, le modèle qui sert à reproduire : Moïse fait la Tente « selon le modèle » qui lui a été montré (Actes 7:44).

τοῦ μέλλοντος, *tou mellontos* : du verbe μέλλω, « être sur le point de, être destiné à ». Le même mot désigne en Colossiens 2:17 « l'ombre des choses **à venir** ».

Regardez la direction. Nous lisons spontanément : Adam d'abord, puis le Christ qui vient réparer. Paul dit l'inverse : Adam est fait à la mesure de celui qui vient. **La copie précède l'original.** Le premier homme est le moule d'un homme qui n'existe pas encore.

Cela confirme ce que les études précédentes avaient établi : Adam a reçu une fonction royale dès la création, un mandat avant toute faute. **La représentation n'est pas un dispositif de secours** inventé après la chute pour rattraper les dégâts. Dieu a fait Adam en forme de tête, capable d'engager d'autres que lui. La chute a rempli cette forme d'une catastrophe ; le Christ la remplit de ce pour quoi elle était faite. Le mécanisme qui offense est exactement celui qui sauve.

Mais Paul freine aussitôt. Le verset suivant commence par un « mais » d'opposition franche : « **Mais** il n'en est pas du don gratuit comme de l'offense » (5:15). Figure, oui ; symétrie, non.

Un parallèle qui boite exprès

Deux fois, aux versets 15 et 17, Paul emploie la formule « **à plus forte raison** », πολλῷ μᾶλλον, *pollō mallon*. Il faut l'entendre exactement : ce n'est pas une mesure — « la grâce est plus grosse que le péché » —, c'est un **raisonnement** du léger au lourd. « **Si**, par l'offense d'un seul, la mort a régné par lui seul, **à plus forte raison...** » (5:17). Paul ne compare pas des quantités, il compare des certitudes : le second versant est **plus sûr** que le premier.

Et il déséquilibre le parallèle de trois manières.

Le point de départ n'est pas le même. « C'est après une seule offense que le jugement est devenu condamnation, tandis que le don gratuit devient justification après **plusieurs** offenses » (5:16). Il a suffi d'une faute pour condamner ; il a fallu que la grâce en couvre une multitude — celle d'Adam et toutes les nôtres. L'un porte un acte ; l'autre porte une histoire entière.

Les mots ne sont pas symétriques. En face du « jugement », κρίμα, Paul ne met pas un mot de procédure : il met le « don gratuit », χάρισμα. Le premier versant fonctionne comme un tribunal ; le second ne fonctionne pas comme un tribunal en sens inverse. **Il n'y a pas de mérite en face du démérite : il y a un don en face d'un verdict.**

Le sujet change. « La mort a régné » ; on attendrait : « la vie régnera ». Paul écrit : ceux qui reçoivent la grâce « **régneront** dans la vie ». Du côté d'Adam, la mort règne sur nous ; du côté du Christ, ce sont des personnes qui règnent. Le remède ne remplace pas un tyran par un autre : il rend des rois. La vocation royale de l'homme, perdue au chapitre 3, n'est pas remplacée par une autre servitude. Elle est rendue.

Romains 5:17

Si par l'offense d'un seul la mort a régné par lui seul, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront-ils dans la vie par Jésus-Christ lui seul.

Reste le mot décisif du verset : « **ceux qui reçoivent** », οἱ λαμβάνοντες, *hoi lambanontes*. En Adam, personne n'a rien reçu : personne n'a été consulté, personne n'a tendu la main, nous avons été **inclus**. En Christ, il y a un verbe de réception. On n'entre pas dans la seconde humanité comme on est entré dans la première : on y entre **en recevant**. Et cela rejoint exactement l'étude précédente : ce qui manque à l'homme déchu n'est pas une faculté, mais la lumière — une parole qu'il puisse recevoir.

L'obéissance est une écoute

Au verset 19, Paul referme enfin la comparaison ouverte au verset 12 : « comme par la **désobéissance** d'un seul homme beaucoup ont été rendus pécheurs, de même par l' **obéissance** d'un seul beaucoup seront rendus justes ».

DÉFINITION

παρακοή et ὑπακοή

Les deux mots sont bâtis sur le même verbe, ἀκούω, *akouō*, « entendre ». Seul le préfixe change.

παρακοή, *parakoē* — l'écoute **à côté** : entendre de travers, ne pas prêter l'oreille.

ὑπακοή, *hypakoē* — l'écoute **sous** : se tenir sous ce qu'on entend.

Dans le vocabulaire de Paul, **la désobéissance et l'obéissance sont deux manières d'écouter**, avant d'être deux manières d'agir. Et cela renvoie au texte hébreu de la chute : la sentence sur l'homme commence par « **Puisque tu as écouté** la voix de ta femme » (Genèse 3:17). Le premier grief contre Adam est une écoute.

Le second Adam, lui, est défini par une écoute : il s'est rendu « **obéissant** jusqu'à la mort » (Philippiens 2:8) — littéralement, il s'est tenu sous la parole jusque-là. Et Hébreux ose une

formule stupéfiante : « il a **appris**... l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (5:8).

Si l'obéissance est d'abord une écoute, elle **dépend de ce qui est dit** : on ne peut pas se tenir sous une parole qu'on n'a pas entendue. Et le Christ n'est pas seulement celui qui a parfaitement écouté : il est **ce qui doit être écouté**. « Personne n'a jamais vu Dieu ; Dieu le Fils unique... est celui qui l'a fait connaître » (Jean 1:18) — le verbe grec, ἐξηγήσατο, a donné notre mot « exégèse ». Dieu « nous a parlé par le Fils » (Hébreux 1:2). Le Christ ne sauve pas malgré sa manifestation : il sauve **en se manifestant**.

Ce que la loi ne pouvait pas faire

Un dernier mot de Romains répond à une question laissée en suspens. L'étude sur Adam avait montré que, sans loi, le péché n'est pas « porté au compte » : la loi ne crée pas la dette, elle la rend lisible. Mais un registre ne peut pas payer ce qu'il enregistre. Paul le dit :

« Car — chose impossible à la loi, parce que la chair la rendait sans force, — Dieu a condamné le péché dans la chair, en envoyant, à cause du péché, son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché. » — Romains 8:3

La formule grecque est d'une précision extraordinaire : ἐν ὁμοιώματι σαρκὸς ἁμαρτίας, « dans la **ressemblance** d'une chair de péché ». Si Paul avait écrit « dans une chair de péché », il aurait fait du Christ un pécheur. S'il avait écrit « dans la ressemblance d'une chair », il aurait fait de son corps une apparence. Il écrit exactement la formule qui garde les deux : une chair **réelle**, de la même espèce que la nôtre — et pourtant pas une chair de péché. Gardez cette formule : elle est la clé de la question de départ.

Deux têtes, deux origines

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

1 Corinthiens 15:21-22

Car, puisque la mort est venue par un homme, c'est aussi par un homme qu'est venue la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous revivront en Christ.

« Par un homme », deux fois. Il y a là une exigence : **le remède doit être de la même espèce que le mal**. Un ange n'aurait pas pu. Dieu seul, sans humanité, n'aurait pas répondu à la structure du problème.

Puis les deux « en ». Être « en Christ » est-il une affaire de biologie ? Personne ne naît en Christ ; on y entre par la foi et le baptême, jamais par les veines. Or les deux « en » sont dans la même phrase, gouvernés par le même « comme... de même ». Il serait très étrange que le premier soit biologique et le second relationnel. **Le second « en » contrôle le premier** : être en Adam n'est pas davantage une affaire de veines qu'être en Christ. Ce sont deux **appartenances**, chacune définie par sa tête. Le texte ne le dit pas en toutes lettres ; c'est le parallélisme de la phrase qui l'impose, et un parallélisme se discute. Mais il confirme que l'appartenance à Adam est une affaire de représentation, non de substance.

Genèse 2:7, cité mot pour mot

« C'est pourquoi il est écrit : Le premier homme, Adam, devint une âme vivante. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant. Mais ce qui est premier, ce n'est pas ce qui est spirituel, c'est ce qui est animal ; ce qui est spirituel vient ensuite. Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le second homme est du ciel. » — 1 Corinthiens 15:45-47

« Devint une âme vivante » : ce n'est pas une allusion. C'est **Genèse 2:7 dans la version grecque de l'Ancien Testament, mot pour mot** — ἐγένετο... εἰς ψυχὴν ζῶσαν —, et Paul l'annonce : « il est écrit ». L'équation posée au début de cette série — la poussière et le souffle font un être vivant — n'est pas une curiosité de la Genèse : **c'est le texte sur lequel Paul bâtit ce qu'il dit du Christ**.

« Esprit vivifiant » a servi, dans l'histoire, à dire que le Christ ressuscité serait devenu un pur esprit, et que le salut consisterait à quitter la matière. C'est l'inverse de ce que dit Paul. Tout le chapitre est une démonstration en faveur de la **résurrection du corps**, contre des Corinthiens qui n'en voulaient pas : Paul ne va pas détruire son argument au milieu. Et le mot l'interdit.

DÉFINITION

εἰς πνεῦμα ζωοποιοῦν

ζωοποιοῦν, *zōopoïoun*, est un participe **actif** : non pas « vivant », mais « **qui fait vivre** ». Il ne décrit pas ce dont le Christ est fait, mais ce qu'il **fait**.

Le premier Adam est devenu un être qui **a reçu** la vie ; le dernier est devenu celui qui la **donne**. L'opposition n'est pas matière contre esprit : c'est vie reçue contre vie communiquée. Et Paul dit « le **dernier** Adam », ἔσχατος, non « le deuxième » : il n'y aura pas de troisième tête.

Le verset 46 insiste sur l'ordre : le terrestre d'abord, le spirituel ensuite. La pensée grecque cultivée disait l'inverse — un homme céleste archétype, dont l'homme terrestre serait la copie dégradée. Paul renverse : le terrestre n'est pas une copie ratée, le corps n'est pas une chute, la poussière n'est pas une humiliation.

Et le verset 47 oppose le premier homme, « tiré de la terre » — le grec χοϊκός dit « fait de poussière », le mot même de Genèse 2:7 —, au second, qui est « **du ciel** ». Cela ne veut pas dire que le Christ aurait apporté du ciel une chair toute faite, qui n'aurait fait que traverser Marie : cette thèse a circulé au XVIe siècle, et elle est intenable — si sa chair ne vient pas de nous, elle ne nous sauve pas, et le « par un homme » du verset 21 s'effondre. Ce qui vient du ciel, ce n'est pas la matière de son corps : **c'est lui**. Son corps vient de Marie ; sa personne vient d'auprès du Père.

Alors, le Christ est-il « en Adam » ?

Trois points, qui n'ont pas le même statut.

Il a un esprit humain

Au IVe siècle, Apollinaire de Laodicée, défenseur acharné de la divinité du Christ, proposa une solution élégante : dans le Christ, le Verbe divin tiendrait la place de l'esprit humain. Le corps serait humain ; ce qui pense, veut et décide serait divin. Son intention était bonne : garantir que le Christ ne pêche pas, et qu'il n'y a en lui qu'une seule personne.

Mais il obtenait une humanité amputée exactement à l'endroit où la personne se décide. Si l'esprit humain manque au Christ, il n'a pas pris ce que nous sommes : il a pris ce que nous

habitons. L'Église a répondu par une phrase de Grégoire de Nazianze :

CITATION

Grégoire de Nazianze (Lettre 101)

Ce qui n'est pas assumé n'est pas guéri.

Le Christ guérit ce qu'il prend sur lui. S'il n'avait pas pris d'esprit humain, l'esprit humain ne serait pas sauvé. La position d'Apollinaire fut condamnée à Constantinople en 381. **Le Christ a donc un esprit humain, créé, avec un commencement** — et cela vaut quelle que soit la position qu'on tient sur l'origine de l'esprit. Notez au passage que tout ce débat s'est mené entre gens qui comptaient **deux** composants de l'homme : la question était de savoir si le Verbe remplaçait l'esprit, non l'âme puis l'esprit.

Fils d'Adam par la nature, non en Adam par le statut

Il faut répondre en deux temps, et l'ordre compte.

Le Christ est bel et bien fils d'Adam par la descendance, et il ne faut surtout pas le nier. Il est né d'une femme, il a une lignée, un peuple, une chair qui vient de nous — « une chair semblable à celle du péché ». Toute réponse qui le fait sortir de la descendance humaine tue la rédemption : ce qui n'est pas assumé n'est pas guéri.

Mais « en Adam », dans Romains 5 et 1 Corinthiens 15, n'est pas une catégorie de descendance : c'est une catégorie de **représentation**. Nous venons de le voir avec le « en » de « en Christ ». Et la représentation n'est pas une affaire de généalogie, c'est une affaire d'**institution** : Paul dit que beaucoup ont été « constitués » pécheurs, avec le verbe qui sert à établir un juge ou un prêtre.

ENCADRÉ DOCTRINAL

La réponse (important)

Le Christ est **fils d'Adam par la nature**, et il n'est **pas en Adam par le statut**. Il n'est pas un membre représenté de la première humanité : il est institué **tête d'une seconde**.

Cette distinction n'est pas une échappatoire taillée sur mesure : elle a été posée d'abord sur le versant d'Adam, où elle produisait une conclusion désagréable pour nous. Une distinction qui fait mal d'un côté et qui sert de l'autre n'est pas une commodité.

Et d'où vient la sainteté de cet enfant ? L'ange dit à Marie : « Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu » (Luc 1:35). Regardez la construction : « saint » qualifie l'enfant ; ce que le « c'est pourquoi » annonce, c'est une **appellation** — il sera *appelé* Fils de Dieu. Le texte affirme la sainteté de l'enfant ; il ne l'explique pas. Il n'en fait donc surtout pas le produit d'un mécanisme biologique, comme si l'absence de père humain filtrait une corruption qui voyagerait par la lignée paternelle. Ce qui est fondé sur l'action de l'Esprit, c'est un **nom** — un statut conféré.

AVERTISSEMENT

Ce que la position sur l'origine de l'esprit ne prouve pas

L'étude sur l'origine de l'esprit a retenu, comme **probable**, que Dieu donne l'esprit de chaque être humain. Cette position ne gêne pas la sainteté du Christ : si l'esprit est créé par Dieu, il n'y a pas de canal par lequel une corruption transiterait. Mais elle **n'établit pas** cette sainteté. Ce qui l'établit, c'est que celui qui agit dans cette humanité est le Fils éternel.

À l'inverse, la position selon laquelle les parents transmettent l'esprit n'est pas réfutée ici. Elle doit seulement consentir des exceptions à sa propre règle : dans l'incarnation, la personne n'est pas engendrée — c'est le Fils éternel, qui assume une nature ; et un esprit produit par génération le serait à l'intérieur de la première humanité. Elle s'en sort en disant que le Christ est tête par **institution** — c'est-à-dire en empruntant au raisonnement par représentation. C'est un coût, non un verdict.

Pouvait-il pécher ?

Deux affirmations se mélangent en français. **Le Christ n'a pas péché** : là-dessus, personne ne discute — il a été tenté « sans commettre de péché » (Hébreux 4:15). **Le Christ ne pouvait pas pécher** : là-dessus, l'Église est partagée, entre croyants qui se respectent.

La position qu'on appelle **peccabilité** — il pouvait pécher, et ne l'a pas fait — était celle de Charles Hodge, et elle a des arguments sérieux. Hébreux 4:15 : il a été « tenté comme nous en toutes choses » ; une tentation qui ne peut pas aboutir ne serait qu'une mise en scène. Hébreux 5:8 : il a **appris** l'obéissance ; on n'apprend que ce qu'on ne possède pas déjà. Surtout, le parallèle de Romains 5 exige que le second Adam se tienne là où le premier est tombé ; or l'obéissance d'Adam pouvait se perdre, et c'est ce qui faisait de son épreuve une épreuve. Enfin, s'il ne pouvait pas pécher, son humanité n'est-elle pas autre que la nôtre ? Ce troisième argument est le plus fort, et il vise le cœur même de cette étude.

La position retenue ici est pourtant l'**impeccabilité**, pour quatre raisons.

C'est la personne qui agit, non la nature. Une nature n'a jamais rien fait ; ce sont des personnes qui agissent. Et la personne qui agit dans le Christ est le Fils éternel. Pour que le Christ pèche, il faudrait qu'une personne divine agisse contre sa propre sainteté. « Dieu ne peut être tenté par le mal » (Jacques 1:13).

La tentation reste entièrement réelle, parce que la réalité d'une tentation ne tient pas à la probabilité de céder : elle tient à la **pression subie**. La faim au désert était vraie ; les offres portaient sur des choses qui lui revenaient de droit ; à Gethsémané, il y a une angoisse, une sueur, une coupe, et une prière répétée trois fois. Et voici qui retourne l'objection : **celui qui tient jusqu'au bout connaît la force de l'assaut mieux que celui qui cède**. Qui a cédé à la dixième minute ne saura jamais ce qu'aurait été la soixantième. Loin de diminuer sa compassion, l'impeccabilité la rend complète : il est allé au bout de la pression. Il peut « compatir à nos faiblesses » — cette phrase n'est pas menacée, elle est fondée.

Il n'avait aucun complice intérieur. Chez nous, « chacun est tenté quand il est attiré et amorcé **par sa propre convoitise** » (Jacques 1:14) : l'assaut a un allié au-dedans. Chez lui, non : « le prince du monde vient. **Il n'a rien en moi** » (Jean 14:30). Rien à quoi s'accrocher. Sa situation est exactement celle d'Adam **avant** la chute : sollicité du dehors, sans complice au-dedans. C'est cela, le second Adam — non pas un homme comme nous après le chapitre 3, mais un homme comme Adam au chapitre 2.

L'œuvre est certaine. Une rédemption qui aurait pu échouer ne serait pas une promesse, mais un pari.

Et le troisième argument de la position adverse ? Il suppose que le parallèle de Romains 5 doit être symétrique. Or Paul a passé les versets 15 à 17 à dire le contraire : le parallèle boite **exprès**. L'asymétrie entre les deux têtes n'est pas un défaut de la comparaison ; c'est son propos. Adam était une personne humaine, faillible ; le Christ est une personne divine assumant une nature humaine complète. Cette différence explique pourquoi le second réussit là où le premier a échoué. Et l'impeccabilité n'ampute rien de la nature assumée : c'est une propriété de la **personne** qui l'assume.

Il faut le dire pour finir : **aucun texte ne dit « il ne pouvait pas pécher »**. C'est une déduction, tirée de l'unité de la personne du Christ et de la sainteté de Dieu. Elle est solide ; elle n'est pas une citation. Hodge, à qui l'on doit tant sur la représentation d'Adam, tenait l'autre position. Les deux dossiers sont sous vos yeux.

À retenir

RÉSUMÉ

- Adam est la **figure** de celui qui devait venir : la forme de la tête était là avant la faute, et elle attendait d'être remplie.
- Le parallèle boite exprès : en face d'un verdict, il n'y a pas un mérite mais un **don**, et ce don se **reçoit**.
- L'obéissance du second Adam est une **écoute**, là où le premier a écouté de travers — et celui qui a parfaitement écouté est lui-même ce qui doit être écouté.
- 1 Corinthiens 15:45 cite Genèse 2:7 mot pour mot : le premier Adam a reçu la vie, le dernier la **donne**.
- Le Christ est fils d'Adam par la nature, mais il n'est pas en Adam par le statut : il est la **tête** d'une seconde humanité.
- Il ne pouvait pas pécher, et ses tentations étaient réelles : la réalité d'une tentation se mesure à la pression subie, non à la probabilité de céder.

APPLICATION PRATIQUE

Pour ceux qui sont fatigués d'obéir. Dans le vocabulaire de Paul, l'obéissance est d'abord une écoute : se tenir sous ce qu'on entend. Elle ne commence donc pas par un effort, mais par une attention. Si vous avez essayé d'obéir sans écouter, vous avez essayé de vous tenir sous une parole que vous n'aviez pas reçue. Commencez par l'entendre.

Pour ceux qui sont sous pression. On dit : « il a été tenté comme toi, donc il comprend ». C'est vrai, mais il y a mieux : il est allé jusqu'au bout de la pression, et il n'a pas lâché. Ce que vous connaissez de la force d'une épreuve s'arrête au moment où vous avez cédé. Lui n'a pas ce point d'arrêt : il connaît le poids entier. Celui vers qui vous criez n'est pas quelqu'un qui a été moins éprouvé que vous, mais quelqu'un qui l'a été davantage.

QUESTION DE RÉFLEXION

Qu'est-ce qui, dans votre vie, relève encore de la « première humanité » — ce que vous avez simplement reçu par naissance, culture ou habitude — et qu'est-ce que vous avez réellement **reçu** du second Adam ?

Vers la suite

Nous avons l'argument : un second Adam, tête d'une humanité nouvelle, qui a écouté là où le premier a écouté de travers. Reste la **restauration**.

Que devient l'image de Dieu, défigurée mais non effacée, dans ceux qui appartiennent au second Adam ? Que promettait déjà Genèse 3:15, au milieu des sentences ? Et pourquoi, le soir de Pâques, Jésus souffle-t-il sur ses disciples avec un verbe grec extrêmement rare — celui-là même que la version grecque de la Genèse emploie quand Dieu souffle dans les narines du premier homme ?

Références bibliques

- Romains 5:14 ; Jean 20:25 ; Actes 7:44 ; Colossiens 2:17 — la figure, le moule, l'ombre des choses à venir
- Romains 5:15-17 — « à plus forte raison » : le parallèle qui boite, ceux qui reçoivent

- Romains 5:18-19 ; Genèse 3:17 ; Philippiens 2:8 ; Hébreux 5:8 — la désobéissance et l'obéissance, deux manières d'écouter
- Jean 1:18 ; Hébreux 1:1-2 — celui qui doit être écouté
- Romains 8:3 — « dans une chair semblable à celle du péché »
- 1 Corinthiens 15:21-22, 45-47 ; Genèse 2:7 — deux têtes, deux origines, l'esprit qui fait vivre
- Luc 3:38 ; Luc 1:35 — fils d'Adam ; le saint enfant appelé Fils de Dieu
- Hébreux 4:15 ; Jacques 1:13-14 ; Jean 14:30 — tenté sans complice intérieur

La restauration

Comment le Christ restaure-t-il l'image ?

Que perd-on exactement, au chapitre 3 de la Genèse ? Trois choses. **Une charge** : Adam devait servir et garder le jardin, et il s'est tu. **Un vêtement** : « ils connurent qu'ils étaient nus ». **Une communion** : ils se cachent, ils s'accusent, ils sont chassés.

Ces trois pertes ne sont pas trois accidents séparés. Ce sont trois symptômes d'une seule chose : l'image de Dieu, qui n'a pas été effacée, mais défigurée. La première étude de cette série l'a établi — l'homme déchu porte encore l'image, et la rédemption n'est pas la fabrication d'une image disparue, mais la **restauration** d'une image toujours là, et brisée.

Que le Christ restaure l'image, tout chrétien le dira. La vraie question est ailleurs : **comment** ? Une affirmation dont on ne connaît pas le moyen ne se distingue pas d'un vœu pieux, et elle ne sert à rien le lundi matin. Le Nouveau Testament, lui, répond à cette question, et de manière précise. Mais il faut d'abord revenir en Genèse 3, là où tout a été perdu — et où, déjà, tout a été promis.

La promesse, entendue par-dessus l'épaule

Dieu prononce trois sentences : au serpent, à la femme, à l'homme. La première parole d'espérance de toute la Bible est dans la **première** — elle est dite **au serpent**.

« Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon. » — Genèse 3:15

Ce n'est donc pas une consolation adressée aux coupables : c'est une **menace adressée à l'adversaire**, que les coupables entendent par-dessus l'épaule. Personne, dans cette scène, n'a rien demandé. Personne ne s'est repenti : Adam vient d'accuser la femme, et Dieu à travers elle ; la femme vient d'accuser le serpent. C'est au milieu de ce spectacle que tombe la promesse.

Et elle commence par un mot qu'on survole : « **Je** mettrai inimitié ». Juste avant, il y avait entre la femme et le serpent une conversation, une écoute, un accord. Le premier geste de la grâce est de **briser** cette entente. Avant qu'il y ait un vainqueur, il y a une guerre — et

c'est déjà une bonne nouvelle, parce qu'une paix avec cela n'était pas une paix.

Un même verbe, deux fois

On entend souvent que les deux verbes du verset sont différents — l'un fort, « écraser », l'autre faible, « blesser » — et que toute l'asymétrie est là. La Segond traduit bien ainsi.

Mais ce n'est pas ce que dit l'hébreu.

DÉFINITION

שָׁחַט, deux fois

בְּקֶעַיִן וּבְפֹשֶׁת הַתֵּאֵל שֶׁאֵרֶךְ רַפְּוֹשִׁי אוֹה : « lui te *shuf* la tête, et toi tu lui *shuf* le talon ».

Le verbe est **le même** aux deux endroits : שָׁחַט, *shuf*. Il est si rare que son sens exact — broyer, viser, atteindre ? — reste discuté. Darby le rend deux fois par « briser ».

L'asymétrie n'est donc pas dans le verbe, mais dans les **parties du corps** : שֶׁאֵרֶךְ, *rosh*, la tête ; בְּקֶעַיִן, *aqev*, le talon.

Le point tient toujours, mais il ne tient pas où l'on croyait. Le même coup n'a pas le même effet selon l'endroit où il porte. À la tête d'un serpent, il est mortel. Au talon d'un homme, il fait mal, il peut faire tomber, il ne tue pas — et c'est exactement là qu'un serpent peut atteindre un homme debout.

Quelqu'un, ou une lignée ?

« Sa postérité » — littéralement « sa semence », עֶרְוָה, *zera'* — désigne-t-elle **quelqu'un** ou **une descendance** ? L'hébreu seul laisse la question ouverte : c'est un nom collectif, comme « la descendance » en français, et un collectif prend un verbe au singulier même quand il désigne une multitude. Le pronom « lui », אוֹה, insiste, mais il peut lui aussi reprendre un collectif.

Et voici la pièce la plus intéressante. La **Septante** — la traduction grecque de l'Ancien Testament, faite par des Juifs d'Alexandrie deux à trois siècles avant Jésus-Christ — traduit « semence » par σπέρμα, un mot **neutre**. La grammaire exige donc de le reprendre par un pronom neutre, αὐτό. Le traducteur écrit αὐτός : **au masculin**. Il a rompu l'accord. Un traducteur qui connaît sa langue ne fait pas cette faute par distraction dans une phrase aussi courte : il a compris que le vainqueur annoncé était **quelqu'un**, et il l'a fait entendre en

tordant sa grammaire.

Cela n'établit pas que ce quelqu'un soit Jésus — le traducteur ne pouvait pas le savoir. Mais cela établit qu'une lecture individuelle de Genèse 3:15 existait dans le judaïsme **avant** le christianisme. Elle n'est pas une invention chrétienne après coup.

Puis Paul écrit : « Le Dieu de paix écrasera bientôt Satan **sous vos pieds** » (Romains 16:20). Un écrasement, un adversaire, des pieds — et des pieds au **pluriel** : Paul écrit à une Église. Il ne choisit donc pas entre l'individu et la lignée : il tient les deux. Un seul vainqueur — c'est Dieu qui écrase —, et une victoire partagée par ceux qu'il représente. C'est exactement la structure de la représentation : un seul agit, et le grand nombre est constitué avec lui. (On cite souvent aussi Galates 3:16, où Paul insiste sur « ta postérité » au singulier ; mais il y parle de la promesse faite à Abraham, non de Genèse 3:15.)

La promesse contient donc, en une seule phrase, un vainqueur désigné comme quelqu'un, une blessure réelle infligée à ce vainqueur, une tête écrasée — une défaite définitive, non un recul —, et une victoire partagée. Nous sommes au troisième chapitre de la Bible, avant Abraham, avant la Loi, avant les prophètes. La promesse est posée presque en même temps que le problème.

La charge rendue : un gardien qui se met devant

« Elle en donna aussi à son mari, qui était **auprès d'elle** » (Genèse 3:6). L'étude sur la chute a montré que le sens le plus probable est local : Adam était là, pendant tout le dialogue, et silencieux. Or il avait reçu la charge de **garder** le jardin, שָׁמַר, *shamar* (2:15). Un gardien assiste à l'intrusion et ne dit rien : c'est le manquement le plus littéral qu'on puisse imaginer — exactement l'inverse du mandat, au moment précis où il fallait l'exercer.

Écoutez maintenant le second Adam, la veille de sa mort :

« Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. » — Jean 17:12

Le verbe « j'ai gardé », ἐφύλαξα, est **celui-là même** par lequel la Septante traduit le « garder » de Genèse 2:15. Ce n'est pas un rapprochement d'atmosphère : c'est le même mot dans la même Bible grecque.

Et regardez **où** cette garde s'exerce. Au moment de l'arrestation, la troupe est là, les armes aussi, et il dit : « Si donc c'est moi que vous cherchez, **laissez aller ceux-ci** » (Jean 18:8). Le gardien se place entre l'intrus et ceux qui lui sont confiés — au moment exact où le premier s'était tu. Adam était dans un jardin, sans menace de mort, face à une créature qui parlait : il lui suffisait d'ouvrir la bouche. Celui-ci est dans la nuit, entouré d'hommes armés, et il sait ce qu'il lui en coûtera. **Le premier se tait quand parler ne coûte rien ; le second parle quand parler coûte tout.**

Saisir, ou recevoir

Un rapprochement encore, qu'aucun texte du Nouveau Testament ne fait : il est proposé ici comme une lecture, à peser.

En Genèse 3:6, « elle **prit** ». Et la saisie devient le mode de fonctionnement de l'homme déchu : au verset 22, Dieu prévient que l'homme pourrait « avancer la main et **prendre** » aussi de l'arbre de vie. Or Paul écrit du Christ :

« ... lequel, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes. » — *Philippiens 2:6-7*

« Une proie à arracher » traduit ἄρπαγμός, *harpagmos*, de ἄρπάζω, « saisir de force ». Le sens exact du mot est discuté — une chose qu'on a et à laquelle on se cramponne, ou une chose qu'on n'a pas et qu'on veut rafler —, mais le contraste tient dans les deux cas. Ève saisit ce qu'elle n'avait pas ; le Christ ne s'agrippe pas à ce qu'il avait. Et il y a bien un verbe de prise : il « **prend** » — mais ce qu'il prend, c'est une forme de **serviteur**. Le geste d'Ève, retourné : la main se tend, mais vers le bas.

Ève ne convoitait pas une mauvaise chose : elle voulait être comme Dieu — elle qui avait déjà été faite à son image. **Le geste déchu consiste à prendre ce qui allait venir ; le geste inverse, à recevoir en attendant.**

La charge de Genèse 2:15 n'est donc pas annulée : elle a été **exercée** — par un autre, et correctement —, et elle nous est rendue **depuis lui**. L'ordre compte, et l'inverser ruine tout : on ne garde pas d'abord pour mériter d'être gardé. On est gardé, et de là on garde. Ce même ordre va revenir trois fois : quelque chose est fait **pour** nous avant d'être demandé

de nous.

Le vêtement rendu : c'est Dieu qui habille

Genèse 3 contient deux vêtements, à quinze versets d'écart. Au verset 7, ils cousent des feuilles de figuier et s'en font des ceintures : un vêtement **fabriqué**, par eux, minimal. Au verset 21 :

« L'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et il les en revêtit. » —
Genèse 3:21

Trois différences, toutes dans le texte. Le premier est cousu par eux, le second est fait par Dieu. Le premier est de feuilles, le second de peau. Et surtout, le second, **c'est Dieu qui le leur met** : le verbe n'est pas « il leur donna », mais « il **les en revêtit** ». Il ne dépose pas les tuniques devant eux en les laissant se débrouiller : il les habille, comme on habille un enfant, ou quelqu'un qui n'est plus en état de le faire lui-même.

Et notez **quand** : entre la sentence et l'expulsion. Pas avant le jugement, pour l'éviter ; pas après une réparation, pour la récompenser. Au milieu. Le jugement est prononcé, il n'est pas retiré — et à l'intérieur du jugement, quelqu'un les habille.

Le mot employé, כִּתְּוֹנֹת, *kuttonet*, est celui de la **tunique des prêtres**, celle d'Aaron et de ses fils (Exode 28:4). Adam avait été installé comme prêtre d'un jardin-sanctuaire ; il est chassé ; et le dernier geste de Dieu avant l'expulsion est de le revêtir d'un vêtement de prêtre. Le texte ne dit pas « il les fit prêtres ». Mais il écrit pour des lecteurs qui connaissent Exode 28 par cœur, et il leur montre un couple chassé du sanctuaire, vêtu comme on vêt ceux qui y servent. La charge n'est pas retirée : recouverte, elle attend.

AVERTISSEMENT

Ce que le texte ne dit pas

On entend souvent : « il a fallu qu'un animal meure ; c'est le premier sacrifice ». **Le texte ne dit rien de tel.** Il ne mentionne ni animal, ni mise à mort, ni autel. Il dit qu'il y a de la peau, et la peau vient de quelque part : c'est une **inférence**, raisonnable, qui doit rester une inférence. Ce qui est écrit suffit : le premier vêtement était fabriqué, le second est **donné**.

Une fois lancé, le vocabulaire du vêtement traverse toute la Bible. Le grand prêtre Josué se tient devant l'ange, « couvert de vêtements sales », et l'ange ordonne : « Ôtez-lui les vêtements sales ! ... Vois, je t'enlève ton iniquité, et je te revêts d'habits de fête » (Zacharie 3:3-5). Josué ne se change pas : **on le change**. « Il m'a revêtu des vêtements du salut, il m'a couvert du manteau de la délivrance » (Ésaïe 61:10 — Darby : « la robe de la justice »). Et Paul : « Vous tous, qui avez été baptisés en Christ, vous avez **revêtu Christ** » (Galates 3:27).

Voilà pourquoi l'image est si juste. **Un vêtement est extérieur, et il est reçu**. Ce n'est pas une qualité qu'on produit ; c'est une couverture qu'on vous met. Il ne prétend pas être votre peau, il ne raconte pas que le problème n'existait pas : il le couvre, ce qui suppose qu'il y avait quelque chose à couvrir. Et pourtant, celui qui vous voit vous voit vêtu — c'est réellement ainsi que vous paraissez. Extérieur, et pourtant vrai. Reçu, et pourtant porté. C'est la justification : non une fiction juridique, ni une qualité fabriquée sans le savoir, mais un vêtement. Et c'est le premier objet de ce que Paul appelle « recevoir » l'abondance de la grâce (Romains 5:17), dès Genèse 3.

Le souffle rendu : le soir de Pâques

En Genèse 2:7, Dieu « souffla dans ses narines un souffle de vie ». La Septante traduit « il souffla » par un verbe grec presque introuvable : ἐνεφύσησεν, *enephysēsen*.

DÉFINITION

ἐμφυσάω, « souffler dans »

Dans toute la Bible grecque, le verbe n'apparaît presque nulle part, et toujours dans le même sens :

Genèse 2:7 — Dieu souffle dans les narines de l'homme, et l'homme devient un être vivant.

1 Rois 17:21 — Élie s'étend sur l'enfant mort de la veuve, et l'enfant revit.

Ézéchiél 37:9 — la vallée des ossements desséchés : « souffle sur ces morts, et qu'ils revivent ! »

Création, résurrection d'un enfant, résurrection d'un peuple : un souffle qui fait vivre ce qui ne vit pas. Le mot ne sert à rien d'autre.

Et le soir même de la résurrection, les portes fermées, Jésus entre, montre ses mains et son côté, puis :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Jean 20:22

Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit.

« Il souffla » : ἐνεφύσησεν. Il existait en grec plusieurs façons banales de dire qu'on souffle. Jean, nourri de la Septante, prend **ce** verbe — celui que ses lecteurs ne pouvaient pas entendre sans penser à Genèse 2:7. Ce n'est pas un choix de style : c'est une citation faite avec un seul mot. (Le grec dit simplement « il souffla » ; « sur eux » est un ajout légitime des traducteurs.)

L'étude précédente a montré que Paul cite Genèse 2:7 pour dire que le dernier Adam est devenu « un esprit **qui fait vivre** » (1 Corinthiens 15:45). C'était une définition ; Jean 20:22 en est **l'exécution**. Le dernier Adam fait, de sa propre bouche, le geste que Dieu avait fait sur la poussière.

Mais ce n'est pas une répétition : c'est une seconde création. Le premier souffle a fait des hommes vivants ; celui-ci est donné à des hommes **déjà vivants** — des hommes qui l'ont

abandonné trois jours plus tôt, dont l'un l'a renié trois fois, et qui sont enfermés là par peur. Et il leur dit : « **Recevez** ». Encore un verbe de réception.

Quel est le rapport entre ce souffle et la Pentecôte d'Actes 2 ? Les chrétiens ne s'accordent pas — geste qui annonce, don distinct, anticipation —, et ce n'est pas le sujet ici. Ce que personne ne dispute, c'est le choix du verbe.

L'image restaurée — et comment

Nous voici à la question de départ. Elle se résout en trois pas.

Le Christ est l'image

Le Christ n'est pas seulement celui qui **répare** l'image : il **est** l'image. « Il est l'image du Dieu invisible » (Colossiens 1:15) ; Paul parle de « la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu » (2 Corinthiens 4:4). Le mot est εἰκών, *eikōn* — celui-là même par lequel la Septante traduit l'« image » de Genèse 1:26.

Cela déplace toute la question. Restaurer l'image en nous ne consiste pas à réparer un gabarit abstrait : cela consiste à nous rendre **semblables à quelqu'un**. Nous sommes destinés à être « **semblables à l'image de son Fils** » (Romains 8:29). Genèse 1:26 disait « selon notre image », sans visage. Romains 8:29 donne le visage.

On devient ce qu'on regarde

Et voici le verset qui répond à la question :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

2 Corinthiens 3:18

Nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit.

Chaque mot travaille. « **Le visage découvert** » : Paul vient de parler du voile de Moïse ; le premier geste de la restauration est un **dévoilement**. « **Contemplons comme dans un miroir** » : on **regarde**. « **Nous sommes transformés en la même image** » : la même que celle qu'on regarde. « **De gloire en gloire** » : par degrés. « **Par le Seigneur, l'Esprit** »

» : cela ne vient pas de nous.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Le mécanisme (important)

On devient semblable à ce qu'on regarde. La restauration de l'image ne s'opère ni par un effort de ressemblance, ni par une injection invisible : elle s'opère par une **contemplation**. On nous montre quelqu'un, et à force de le regarder, on lui ressemble.

Et le verbe est **passif** : μεταμορφούμεθα, *metamorphoumetha*, « nous sommes transformés ». Votre part est de regarder ; ce n'est pas vous qui faites la transformation.

Où regarde-t-on ?

Reste une question très pratique : nous n'avons pas vu son visage. Où voit-on cette gloire ?

Paul répond quelques versets plus loin : Dieu « a fait briller la lumière dans nos cœurs pour faire briller la connaissance de la gloire de Dieu **sur la face de Christ** » (2 Corinthiens 4:6). Et Colossiens précise : l'homme nouveau « se renouvelle, **dans la connaissance**, selon l'image de celui qui l'a créé » (3:10).

DÉFINITION

ἀνακαινούμενον εἰς ἐπίγνωσιν

τὸν νέον τὸν ἀνακαινούμενον εἰς ἐπίγνωσιν κατ' εἰκόνα τοῦ κτίσαντος αὐτόν : « le nouveau, **qui est renouvelé** en vue de la **connaissance**, selon l'image de celui qui l'a créé ».

ἀνακαινούμενον, *anakainoumenon*, est un participe **présent passif** : en cours, et reçu — le même régime qu'en 2 Corinthiens 3:18. Et κατ' εἰκόνα reprend Genèse 1:26 : la restauration est **mesurée par la création**, non par un modèle neuf.

Toute cette série converge ici. L'étude sur l'incapacité a conclu que ce qui manque à l'homme déchu n'est pas une faculté, mais la lumière. **La gloire qu'on contemple est celle qui se donne dans la parole de l'Évangile.** Regarder le Christ, pour nous, c'est l'entendre annoncé — et ce n'est pas un pis-aller : c'est le moyen normal. Ce n'est pas

davantage une technique de méditation : c'est une gloire **révélée**, qui vient du dehors, et quelqu'un qui vous est montré.

Il faut alors distinguer nettement deux choses, sinon ce mécanisme fait des dégâts. Le **vêtement** est extérieur, immédiat, entier : un statut reçu d'un coup. La **restauration de l'image** est intérieure et progressive. Les deux sont vrais en même temps. Qui les confond, ou bien s'angoisse de ne pas ressembler à son vêtement, ou bien se dispense de changer sous prétexte qu'il en a un.

Et à la fin

« Nous serons semblables à lui, **parce que** nous le verrons tel qu'il est » (1 Jean 3:2). Jean donne une cause, et c'est la même que Paul : nous lui ressemblerons parce que nous le verrons. Le mécanisme de la fin est celui du présent, porté à son terme. Aujourd'hui, nous contemplons comme dans un miroir, et nous sommes transformés lentement ; alors, nous verrons, et la ressemblance sera achevée.

Et puisque le modèle est un Fils **ressuscité, qui a un corps**, la restauration de l'image ne peut pas être une évasion hors du corps. Elle est corporelle, ou elle n'est pas la restauration de cette image-là.

La communion rendue : une épouse bâtie

Troisième perte : la communion. Ils se sont cachés, accusés, chassés.

En Éphésiens 5, Paul cite Genèse 2:24 — « l'homme quittera son père et sa mère... et les deux deviendront une seule chair » —, puis il ajoute : « Ce mystère est grand ; **je dis cela par rapport à Christ et à l'Église** » (5:32). Ce n'est donc pas nous qui décidons de lire le couple d'Éden comme une figure : c'est Paul, et il se désigne lui-même.

L'étude sur le couple a montré qu'en Genèse 2:22 la femme n'est pas « façonnée » mais **bâtie**, בָּנָה, *banah*, avec le verbe de la construction du temple. La Septante traduit ὡκοδόμησεν, de la racine οἰκοδομ-. Et dans la même lettre, trois chapitres plus tôt, Paul écrit de l'Église : « En lui tout **l'édifice**, bien coordonné, s'élève pour être un **temple saint** dans le Seigneur » (Éphésiens 2:21) — οἰκοδομή, **la même racine**. Un jardin qui avait la forme d'un sanctuaire, une femme bâtie avec le verbe du temple, une Église qui est un édifice devenant temple : le vocabulaire n'a jamais changé de famille.

« Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier par la parole, après l'avoir purifiée par le baptême d'eau, afin de faire paraître devant lui cette Église glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible. » — Éphésiens 5:25-27

Le premier Adam s'est tu pour se préserver ; le second « **s'est livré lui-même** ». Et regardez le dernier verbe : « faire paraître **devant lui** » — littéralement, se la présenter **à lui-même**. En Genèse 2:22, c'est **Dieu** qui amène la femme à l'homme : Adam reçoit une épouse des mains d'un autre. Ici, le Christ est à la fois celui qui la reçoit et celui qui l'amène. Il n'attend pas qu'on la lui donne : il va la chercher, il la lave, il la vêt — encore un vêtement — et il la présente.

Les Pères de l'Église ont aussi aimé rapprocher le côté ouvert d'Adam endormi, d'où la femme est bâtie, et le côté du Christ percé au Calvaire, d'où « il sortit du sang et de l'eau » (Jean 19:34). La Septante de Genèse 2:21 et Jean emploient bien le même mot, πλευρά. Mais le référent diffère — une côte prélevée d'un côté, le flanc percé par une lance de l'autre —, et Jean ne donne aucun signal de renvoi à la Genèse. C'est une méditation ancienne de l'Église, belle et non démontrée. Ce qui est établi, c'est le rapport entre le Christ et l'Église lui-même : Paul le pose en toutes lettres.

À retenir

RÉSUMÉ

- La première promesse de la Bible est dite **au serpent**, avant que personne ait rien demandé. Le verbe est le même deux fois ; l'asymétrie est entre la tête et le talon. Et des traducteurs juifs, avant le Christ, y lisaient déjà **quelqu'un**.
- **La charge** est rendue : le gardien qui s'était tu est remplacé par un gardien qui se met devant.
- **Le vêtement** est rendu : le vêtement cousu est remplacé par un vêtement donné, et c'est Dieu qui habille. C'est la justification — extérieure, reçue, et pourtant vraie.
- **Le souffle** est rendu : le soir de Pâques, le dernier Adam fait le geste de Genèse 2:7.
- **L'image** est restaurée parce qu'on nous montre quelqu'un : on devient semblable à ce qu'on regarde, par l'Esprit, dans la parole de l'Évangile, progressivement.
- **La communion** est rendue : l'Église est bâtie, lavée, vêtue et présentée par celui-là même qui la reçoit.

APPLICATION PRATIQUE

Si vous cousez des feuilles. Ce n'est pas rien : c'est du travail, et cela répond à un vrai problème. Le seul défaut des feuilles de figuier, c'est qu'il faut les recoudre indéfiniment — les justifications, la réputation, la version présentable de soi. Le vêtement de Genèse 3:21, on ne le fabrique pas : on se laisse habiller. Si vous êtes fatigué de recoudre, la question n'est pas de coudre mieux.

Si vous trouvez que ça ne va pas assez vite. Les deux verbes de la restauration sont au présent et au passif : « nous sommes transformés », « qui se renouvelle ». Ce n'est pas une performance dont vous seriez en retard ; c'est un travail en cours dont vous n'êtes pas l'ouvrier. Cela ne vous rend pas inactif — Paul dit aussi « revêtez l'homme nouveau » (Éphésiens 4:24) —, mais votre part n'est pas de fabriquer le changement : c'est de vous exposer à ce qui le produit. Regardez. Écoutez-le annoncé. De gloire en gloire.

QUESTION DE RÉFLEXION

Qu'est-ce que vous regardez le plus, au long d'une semaine ordinaire ? Si l'on devient semblable à ce qu'on regarde, à qui êtes-vous en train de ressembler ?

Vers la suite

La restauration est corporelle, parce que le modèle est un Fils ressuscité qui a un corps. Il reste donc à parler du corps — et c'est la dernière étape de ce parcours.

Que fait la mort, sinon défaire l'assemblage de poussière et de souffle de Genèse 2:7 ? Que devient l'être humain entre sa mort et la résurrection — et « l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné », est-ce la même destination pour tous ? Qu'est-ce, enfin, que la glorification : quand, et par quel moyen, serons-nous « semblables à lui » ?

Références bibliques

- Genèse 3:15 ; Romains 16:20 ; Galates 3:16 — la promesse, le vainqueur et les siens
- Genèse 2:15 ; 3:6 ; Jean 17:12 ; 18:8 — le gardien muet, le gardien qui se met devant
- Genèse 3:6, 22 ; Philippiens 2:6-7 — saisir, ou recevoir
- Genèse 3:7, 21 ; Exode 28:4 — le vêtement cousu, le vêtement donné
- Zacharie 3:3-5 ; Ésaïe 61:10 ; Galates 3:27 ; Romains 5:17 — le vêtement dans toute la Bible
- Genèse 2:7 ; 1 Rois 17:21 ; Ézéchiél 37:9 ; Jean 20:22 — le souffle qui fait vivre
- Genèse 1:26 ; Colossiens 1:15 ; 2 Corinthiens 4:4 ; Romains 8:29 — le Christ est l'image
- 2 Corinthiens 3:18 ; 4:6 ; Colossiens 3:10 ; Éphésiens 4:24 ; 1 Jean 3:2 — on devient ce qu'on regarde
- Genèse 2:21-22, 24 ; Éphésiens 2:21 ; 5:25-32 ; Jean 19:34 — l'épouse bâtie

La glorification

Que deviendrons-nous ?

On sait dire, à peu près, ce qu'est la justification : l'étude précédente l'a montrée comme un vêtement reçu. On sait dire ce qu'est la sanctification : un renouvellement progressif, « de gloire en gloire ». Mais la **glorification** — le mot qui termine les grandes phrases de Paul — est probablement celui dont nous parlons le plus mal. La plupart du temps, on la remplace par une image vague de nuages.

Cette dernière étude voudrait vous laisser une chose que vous saurez : **ce qu'est la glorification, quand elle a lieu, et par quel moyen**. Pour y arriver, il faut d'abord passer par ce qui la précède : la mort, et ce que devient l'être humain entre sa mort et la résurrection.

Une frontière, pour être clair : il ne sera question ici ni de l'ordre des événements de la fin, ni du sort final de ceux qui refusent. Cette étude reste une anthropologie. Elle demande ce qu'est un être humain — et, pour finir, ce qu'il devient.

La mort : l'équation lue à l'envers

Depuis le début de ce parcours, une équation nous suit : **la poussière et le souffle font un être vivant** (Genèse 2:7). Ouvrez maintenant l'Ecclésiaste :

« ... avant que la poussière retourne à la terre, comme elle y était, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. » — Ecclésiaste 12:7

Les deux composants de l'équation, nommés dans l'ordre, et renvoyés chacun d'où il venait : la poussière, אֲפָרָה, 'afar, à la terre ; le souffle, רוּחַ, ruach, à Dieu. Et un détail plus précis encore : « **comme elle y était** ». Qohélet ne décrit pas un départ : il décrit une **opération inverse**. Ce qui avait été assemblé est désassemblé, pièce par pièce, dans l'ordre.

Et ce verset ne dit pas que ce soit bien. Nous le lisons souvent aux enterrements sur un ton de consolation. Mais les versets qui précèdent forment un poème sur le vieillissement, et toutes ses images sont des images de délabrement. Juste avant, deux objets cassent : « avant que le cordon d'argent se détache, que le vase d'or se brise » (12:6). Ce qui se rompt,

dans l'image du cordon, n'est aucune des deux pièces : c'est **ce qui les tenait ensemble**. Une lampe suspendue tombe non parce que la lampe ou le plafond sont mauvais, mais parce que le lien a lâché.

Les deux composants de l'homme sont réellement distincts, mais **ils n'ont jamais été conçus pour être séparés**. La séparation est l'œuvre de la mort, non du Créateur. **La mort n'est pas la libération de quelque chose : c'est le démontage de quelqu'un**. L'espérance existe, mais elle n'est pas là : on ne la trouvera pas en embellissant la mort.

Il faut pourtant freiner. Chez Qohélet, le mot חַיָּה désigne-t-il l'esprit personnel, ou le souffle vital en général ? Trois chapitres plus haut, il observe que l'homme et la bête ont le même souffle, et demande : « **Qui sait** si le souffle des fils de l'homme monte en haut, et si le souffle de la bête descend en bas dans la terre ? » (3:21). Il pose la question et refuse d'y répondre. **Ecclésiaste 12:7 établit donc le démontage ; il n'établit pas, à lui seul, la survie d'une personne**. Celle-ci doit être établie autrement.

Entre la mort et la résurrection : conscient, et en attente

« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne. » — Matthieu 10:28

Jésus dit que quelque chose de la personne échappe à celui qui tue le corps. Il ne s'agit pas de contourner ce texte, mais de l'affirmer. Il faut seulement remarquer ce qu'il compte : **deux** — ce qu'on peut tuer, et ce qu'on ne peut pas. Il partage l'être humain exactement là où ce parcours l'a partagé.

Et le Nouveau Testament montre cet état comme **conscient**. Paul désire « m'en aller et être **avec Christ**, ce qui de beaucoup est le meilleur » (Philippiens 1:23) : être avec Christ, c'est être quelqu'un, et quelqu'un qui est mieux. Au brigand, Jésus dit : « **aujourd'hui** tu seras avec moi dans le paradis » (Luc 23:43). Sous l'autel, les âmes des martyrs « crièrent d'une voix forte : Jusques à quand, Maître saint et véritable... ? » (Apocalypse 6:10) — on ne crie pas dans un sommeil sans rêve, et l'on ne demande pas « jusqu'à quand » si l'on n'éprouve pas une durée.

Le texte le plus complet est Luc 16, le riche et Lazare, parce qu'il est le seul à montrer **les deux côtés**. Les deux hommes meurent, et aussitôt, tous deux sont **quelqu'un** : nommés,

distingués, situés. Le riche voit, reconnaît, parle, demande, souffre ; et il lui est répondu : « **Souviens-toi** que tu as reçu tes biens pendant ta vie » (16:25). Mémoire, perception, parole, désir : tout ce qui fait une personne est là. Et le riche demande qu'on avertisse ses cinq frères, **encore vivants** : le monde continue pendant que la scène se déroule. Nous ne sommes pas après la fin de toutes choses, mais exactement dans l'intervalle — après la mort, avant la résurrection.

Jésus peint cette scène avec des images que ses auditeurs connaissaient déjà : « le sein d'Abraham », la soif, l'abîme. **Le décor est emprunté ; l'affirmation est de lui.** Il ne faut donc pas en tirer une carte de l'au-delà. Mais ce qu'il affirme à travers ces images lui appartient : après la mort, des personnes conscientes, distinctes, qui se souviennent, dans deux conditions opposées. Un enseignant qui tiendrait ce cadre pour faux ne bâtirait pas dessus un avertissement qu'il veut voir pris au sérieux.

AVERTISSEMENT

« **Les morts ne savent rien** » ?

L'objection la plus sérieuse vient de l'Ecclésiaste : « les morts ne savent rien » (9:5) ; « il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts » (9:10). Trois remarques.

La phrase commence avant : « Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le ; **car** il n'y a ni œuvre... ». Le « car » donne une raison d'agir maintenant ; ce n'est pas une description de l'au-delà.

Le texte délimite lui-même son domaine : les morts « n'auront plus jamais aucune part à tout ce qui se fait **sous le soleil** » (9:6). Ce que Qohélet leur refuse, c'est la participation à ce monde-ci — l'ouvrage, le calcul, le savoir-faire. Il ne dit pas qu'ils cessent d'être quelqu'un.

Le même auteur écrit trois chapitres plus loin que l'esprit retourne à Dieu, et que Dieu amènera toute œuvre en jugement (12:7, 14). Qohélet décrit la mort depuis le côté des vivants — et dit lui-même qu'il ne sait pas ce qu'il y a au-delà (3:21). Luc 16 est raconté depuis l'autre côté. Ils ne répondent pas à la même question.

L'Écriture parle aussi des morts comme de dormeurs. Le mot décrit ce que la mort **donne à voir** : un corps immobile. Et Jésus l'emploie pour Lazare juste avant de l'appeler hors du tombeau.

Un état bon, qui n'est pas le but

Voici maintenant le point le plus important, et il est très peu prêché : l'état intermédiaire est **bon**, et il n'est **pas le but**. Il est meilleur qu'ici, et moins bon que ce qui vient.

« Car tandis que nous sommes dans cette tente, nous géissons, accablés, parce que nous voulons, non pas nous dépouiller, mais nous revêtir, afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie. » — 2 Corinthiens 5:4

« Nous dépouiller », c'est se déshabiller ; « nous revêtir » traduit un verbe grec qui dit plus précisément : mettre un vêtement **par-dessus** — ἐπενδύσασθαι. **Paul ne veut pas quitter son corps : il veut en recevoir davantage.** L'apôtre à qui l'on prête si souvent une hâte de s'évader de la matière dit exactement le contraire : ce qu'il redoute, c'est la nudité ; ce qu'il espère, c'est un surcroît. Il dira quatre versets plus loin qu'il aime mieux « quitter ce corps et demeurer auprès du Seigneur » (5:8) : entre ici et la nudité, il choisit la nudité, **parce qu'elle est avec Christ**. Mais son souhait est le vêtement.

Une grande part de la consolation chrétienne s'arrête là : « il est auprès du Seigneur ». C'est vrai, et c'est court. **L'état intermédiaire est un état d'attente, pas d'arrivée. Le christianisme n'espère pas la mort : il espère la résurrection.**

« L'esprit retourne à Dieu » : la même destination pour tous ?

Revenons au verset de départ. « L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné » : Qohélet ne dit pas « l'esprit du juste ». La phrase est prononcée sur l'homme en général. D'où une question qu'on se pose dans presque tous les enterrements, sans toujours la formuler : **si tout le monde retourne à Dieu, est-ce que tout va bien pour tout le monde ?**

Regardez les derniers mots : « à Dieu **qui l'a donné** ». La relative qualifie Dieu comme **celui qui avait donné** — comme le propriétaire de ce qui revient. Le mouvement décrit est une **restitution**. Or « aller à Dieu » peut vouloir dire deux choses entièrement différentes : être **rendu à son propriétaire**, ou être **reçu en communion**. Un outil prêté revient à son propriétaire, qu'on l'ait bien traité ou abîmé : le retour est le même geste dans les deux cas ;

ce qui suit ne l'est pas. Ecclésiaste 12:7 dit le premier. Il ne dit rien du second.

Et c'est Qohélet lui-même qui interdit la lecture « tout va bien pour tous ». Sept versets plus loin, à la fin de son livre : « Car Dieu amènera **toute œuvre en jugement**, au sujet de tout ce qui est caché, soit bien, soit mal » (12:14). S'il pensait que le retour de tous à Dieu réglait tout, il n'écrit pas cela. Tous retournent, et tous seront jugés : c'est le même mouvement, vu sous deux angles. « Il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement » (Hébreux 9:27). Même « Israël, prépare-toi à la rencontre de ton Dieu ! » (Amos 4:12), qu'on brode volontiers sur des coussins, est dans son contexte une **menace** : rencontrer Dieu n'est pas, en soi, une consolation.

Le Nouveau Testament montre les deux accueils. D'un côté : « aujourd'hui tu seras **avec moi** », « être **avec** Christ ». De l'autre, l'autre condition de Luc 16. Et un détail montre que le passage n'a rien d'automatique : Étienne mourant prie « Seigneur Jésus, **reçois** mon esprit ! » (Actes 7:59), comme Jésus lui-même avait dit : « Père, je **remets** mon esprit entre tes mains » (Luc 23:46). Un dépôt confié — et l'on ne confie qu'à quelqu'un qu'on connaît.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Même destination, deux accueils (important)

Tous retournent au même Dieu. Tous ne reçoivent pas le même accueil. La destination est commune parce qu'elle est celle du propriétaire ; le sort ne l'est pas.

Rien de cela n'est dans Ecclésiaste 12:7 pris seul : ce verset établit le démontage, et seulement lui. La différence vient du verset 14 du même chapitre, et du Nouveau Testament. Le verset ne se lit pas seul.

Quel corps ?

À Corinthe, on objectait : « Comment les morts ressuscitent-ils, et avec quel corps reviennent-ils ? » (1 Corinthiens 15:35). Ce n'était pas une question naïve, mais l'objection de gens cultivés, pour qui un cadavre relevé était une idée grossière : l'esprit, à la rigueur, peut survivre — mais ce corps-là, celui qui pourrit ?

Paul répond : « **Insensé !** » (15:36). Et surtout, il ne prend pas l'échappatoire qui s'offrait à lui : « rassurez-vous, ce sera spirituel, ce ne sera pas vraiment un corps ». Elle lui aurait coûté trois mots et aurait satisfait ses adversaires. Il maintient le corps, et déplace la

question : non pas *si* un corps, mais **quel** corps.

Sa première réponse est une image agricole : « ce que tu sèmes ne reprend point vie, s'il ne meurt. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui naîtra ; c'est un simple grain... puis Dieu lui donne un corps comme il lui plaît » (15:36-38). L'image règle deux choses à la fois : la **continuité** — personne ne dit d'un épi qu'il est un autre être que le grain — et la **discontinuité** — ce qui sort ne ressemble pas à ce qui est entré en terre, et personne ne s'en plaint. Puis Paul enchaîne : toutes les chairs ne sont pas la même chair, et « une étoile diffère en éclat d'une autre étoile » (15:41). **Dieu dispose d'un vocabulaire de corps beaucoup plus large que le nôtre.** Nous n'en connaissons qu'un modèle, et nous en faisons la mesure du possible.

« **Corps spirituel** » ne veut pas dire « **corps fait d'esprit** »

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

1 Corinthiens 15:42-44

Ainsi en est-il de la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible ; il ressuscite incorruptible ; il est semé méprisable, il ressuscite glorieux ; il est semé infirme, il ressuscite plein de force ; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel.

Voici l'erreur à écarter, parce qu'elle défait tout ce parcours : « corps spirituel » ne signifie **pas** un corps fait d'esprit — ni vapeur, ni fantôme lumineux, ni matière allégée. Et la démonstration est dans la phrase elle-même.

DÉFINITION

σῶμα ψυχικόν / σῶμα πνευματικόν

Regardez l'autre membre du couple : σῶμα ψυχικόν, *sōma psychikon*, que la Segond rend par « corps **animal** ». Personne ne pense qu'il s'agit d'un corps **fait d'âme** : c'est notre corps actuel, de chair, d'os et de sang.

Le suffixe grec **-ικός** ne dit donc pas de quoi une chose est **faite**, mais **ce qui l'anime**. Le « corps animal » est animé par la vie naturelle, celle que le premier Adam a reçue ; le « corps spirituel », σῶμα πνευματικόν, est animé et gouverné par **l'Esprit**, celui que donne le dernier Adam.

Paul emploie le même couple en 1 Corinthiens 2:14-15 pour opposer l'homme « animal » et l'homme « spirituel » : deux hommes de chair et d'os, dont l'un est conduit par l'Esprit.

Ce qui ressuscite n'est pas moins matériel : c'est plus vivant. Et Paul conclut : « de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste » (15:49). L'image de Dieu, restaurée dans la vie présente, reçoit ici son achèvement — et il est corporel.

Le même corps — changé, non recouvert

Est-ce le même corps ? On cite d'ordinaire le verset 53 : « il faut que **ce** corps corruptible revête l'incorruptibilité ». Le démonstratif est précieux : Paul ne dit pas qu'un corps neuf sera fabriqué ailleurs, mais que **celui-ci** sera revêtu. La continuité est dans le pronom.

Mais si l'on s'arrête là, on garde un problème grave. « Revêtir » est un verbe de **recouvrement**. Si c'était tout, l'incorruptibilité serait une housse posée sur une corruption intacte — et l'on retomberait sur les tuniques de Genèse 3 : un vêtement qui couvre un problème sans le traiter. Ce serait une glorification en trompe-l'œil. Or le vêtement n'est qu'une image parmi d'autres, et les autres disent tout autre chose.

1 Corinthiens 15:51-54

Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : La mort a été engloutie dans la victoire.

Le verbe central n'est pas « revêtir », mais « changer ». « Nous serons **changés** », ἀλλαγῶμεθα, *allagēsometha* — et Paul le dit deux fois en deux versets. Ce n'est pas un verbe de recouvrement, c'est un verbe de transformation : ce qui est changé n'est plus ce qu'il était. **La mort n'est pas cachée, elle est engloutie** : le verbe, καταπίνω, veut dire avaler, faire disparaître. On n'engloutit pas une housse par-dessus quelque chose ; on fait disparaître la chose. **Elle est abolie** : « le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort » (15:26). Et le verset 42 lui-même dit que le corps « ressuscite **incorruptible** » — littéralement, il est relevé **dans** l'incorruptibilité : un état, non un habit.

Paul le dit encore en une seule phrase, celle de 2 Corinthiens 5:4 : être revêtu « **afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie** ». Le vêtement et l'engloutissement sont dans le même verset, et c'est le second qui explique le premier.

ENCADRÉ DOCTRINAL

Changé, non couvert (important)

Oui, c'est le même corps : ce corps corruptible.

Non, il n'est pas seulement recouvert : il est **changé**, la corruption est **engloutie**, la mort est **abolie**.

La justification est un vêtement. La glorification n'en est pas un. La justification est une justice qui vient d'ailleurs et qui vous couvre : vous êtes vu vêtu. La glorification ne vous couvre pas : **elle vous change**. Le problème n'est plus caché ; il n'est plus là.

Un échantillon : le corps du soir de Pâques

Tout cela pourrait rester théorique. Or nous avons un cas — un seul, mais c'est le bon, puisque c'est le modèle. Le soir de Pâques, les disciples croient voir un esprit. Jésus répond : « **touchez-moi** et voyez : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai » (Luc 24:39). Puis il demande à manger, et il mange devant eux. Le premier réflexe des disciples est de spiritualiser ; il le leur interdit avec son propre corps.

Le même corps, pourtant, entre dans une pièce aux portes fermées et disparaît à Emmaüs — dans les mêmes chapitres. Il faut **garder les deux ensemble**, et ne pas choisir celui qui nous arrange. Ils ne décrivent pas une matière allégée, à mi-chemin entre le corps et le fantôme, mais un corps de chair et d'os **qui n'est plus soumis à ce qui nous contraint**. C'est exactement la définition du corps « spirituel » : un corps gouverné par l'Esprit. Et c'est pourquoi Paul écrit que l'Esprit qui a ressuscité Jésus « rendra aussi la vie à **vos corps mortels** » (Romains 8:11) — pas à votre part supérieure : à vos corps.

La glorification : quand, et comment

Le mot est δόξα, « gloire ». Il s'est glissé discrètement dans le chapitre — une étoile diffère d'une autre « en éclat », en gloire ; le corps est semé méprisable et « ressuscite **glorieux** ». Et Paul l'emploie au terme de sa grande chaîne :

« *Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.* » — Romains 8:30

« Il les a glorifiés » est un aoriste, un temps du passé : Paul parle d'une chose qui ne s'est pas encore produite, et il l'écrit comme si elle était faite. C'est la manière la plus économique de dire que, dans le dessein de Dieu, **la chose n'est pas en suspens**. Et les quatre verbes ont le même sujet : Dieu — jamais nous. La glorification n'est pas une récompense méritée.

Mais le même chapitre équilibre aussitôt : « nous aussi nous soupirons en nous-mêmes, en attendant... la rédemption de notre corps » (8:23). Ce qui est certain dans le dessein de Dieu est encore attendu dans notre histoire. Et la promesse vaut pour ceux qui y demeurent : « si du moins vous demeurez fondés et inébranlables dans la foi » (Colossiens 1:23).

Quand ?

Quatre textes convergent sur **un seul moment**. « En un instant, en un clin d'œil, **à la dernière trompette** » (1 Corinthiens 15:52) : le premier mot, ἐν ᾰτόμῳ, *en atomō*, a donné notre « atome » — un instant qu'on ne peut pas couper. Instantané, donc, et **daté** : une trompette est un signal public, non une expérience privée qui arriverait à chacun à son heure. « Les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous les vivants... nous serons **tous ensemble** enlevés avec eux » (1 Thessaloniciens 4:16-17) : un événement **collectif**. « **Quand** Christ, votre vie, paraîtra, **alors** vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire » (Colossiens 3:4) : notre glorification est **agrafée à sa manifestation** ; elle n'a pas de date propre. Et « lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui » (1 Jean 3:2).

Ni à la mort, donc, ni progressivement : **à sa manifestation, en un instant, tous ensemble**. Et cela produit une distinction très pratique. La **sanctification** est progressive : « l'homme nouveau, qui se renouvelle », au présent. La **glorification** est instantanée. L'une n'est pas l'accélération de l'autre. Vous n'êtes pas en train d'être glorifié lentement : vous êtes en train d'être renouvelé lentement, et vous serez glorifié d'un coup.

Comment ?

Par transformation, d'abord, et non par recouvrement : nous serons *changés*. **Par conformation au Christ**, ensuite, et voici le verset le plus précis du Nouveau Testament sur le mécanisme :

RÉFÉRENCE BIBLIQUE

Philippiens 3:21

... qui transformera le corps de notre humiliation, en le rendant semblable au corps de sa gloire, par le pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses.

« **Qui transformera** » : le sujet, c'est lui. Ce n'est pas notre corps qui évolue ; c'est lui qui agit dessus. « **Semblable au corps de sa gloire** » : voilà le modèle, et il est concret — non un idéal, mais son corps à lui, celui qui s'est laissé toucher et a mangé du poisson. Vous savez donc déjà à quoi ressemble le résultat. « **Par le pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses** » : voilà le moyen, mesuré à la force qui soumet l'univers entier. Ce n'est pas une retouche.

Par la vue, enfin : « nous serons semblables à lui, **parce que** nous le verrons tel qu'il est » (1 Jean 3:2). C'est le mécanisme de l'étude précédente — on devient semblable à ce qu'on regarde. Aujourd'hui, nous contemplons comme dans un miroir, et nous sommes transformés lentement. Alors nous verrons sans miroir, et la ressemblance sera achevée d'un coup.

La fin dépasse le commencement

La glorification n'est pas davantage un retour en Éden. Augustin distinguait quatre états de l'homme.

DÉFINITION

Les quatre états

- 1. En Éden** — *posse peccare, posse non peccare* : pouvoir pécher, pouvoir ne pas pécher.
- 2. Déchu** — *non posse non peccare* : ne pas pouvoir ne pas pécher. Laissé à lui-même, l'homme ne se tourne pas vers Dieu ; mais il reste capable de reconnaître son état quand la lumière lui parvient — par la loi, la conscience, l'Évangile.
- 3. En grâce** — *posse non peccare* : pouvoir ne pas pécher.
- 4. Glorifié** — *non posse peccare* : **ne pas pouvoir pécher**.

Comparez le premier et le dernier. Adam était bon, et **révocable** : sa justice était réelle et non confirmée, et c'est ce qui a rendu le chapitre 3 possible. Le glorifié est **confirmé** : ce qu'il a ne peut plus lui être repris. **La fin dépasse le commencement ; le salut n'est pas un rembobinage**. Et « ne pas pouvoir pécher » est exactement ce que l'étude sur le second Adam a reconnu au Christ : ce que nous serons est ce qu'il est.

La dernière page de la Bible le montre aussi. Jean écrit de la ville nouvelle : « Je ne vis point de temple dans la ville ; car le Seigneur Dieu tout-puissant est son temple, ainsi que l'agneau » (Apocalypse 21:22). Non que le sanctuaire soit aboli : il a **débordé**, la ville entière est le lieu de la présence. Adam devait étendre le jardin-sanctuaire à toute la terre ; ce qu'il n'a pas fait est fait. Et au chapitre 22, un fleuve, un arbre de vie, et « ses serviteurs le **serviront** » (22:3) — le mandat de Genèse 2:15, rendu. Mais dans une **ville**. La Bible ne se

termine pas par un retour au jardin : elle se termine par une ville, avec un jardin dedans. Ce que Dieu rend est plus grand que ce qu'il avait donné.

Et la prière de Paul prend alors tout son sens : « que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible, **lors de l'avènement** de notre Seigneur Jésus-Christ ! » (1 Thessaloniens 5:23). L'étude sur la constitution de l'homme a montré que ce verset n'est pas un inventaire de pièces. Voici ce qu'il est : une prière tendue vers une échéance. Le mot grec traduit par « tout votre être », ὁλόκληρον, dit « entier, sans qu'il manque une part ». Paul empile les mots non pour les distinguer, mais pour n'en oublier aucun — comme quelqu'un qui, confiant un dépôt, énumère pour être sûr que tout y est.

ENCADRÉ DOCTRINAL

La glorification, en une phrase (important)

La glorification est l'acte par lequel **Dieu, à la manifestation du Christ, en un instant et pour toujours**, transforme **la personne entière — corps compris** — à la ressemblance du **corps glorieux de son Fils**, en **abolissant la corruption au lieu de la couvrir**.

Reprenez-la mot à mot. *L'acte par lequel Dieu* : ce n'est pas nous. *À la manifestation du Christ* : la date. *En un instant* : ce n'est pas progressif. *Pour toujours* : c'est confirmé. *La personne entière, corps compris* : ce n'est pas une évasion. *À la ressemblance du corps de son Fils* : le modèle a un visage. *En abolissant la corruption au lieu de la couvrir* : ce n'est pas un vêtement.

Ce que ce parcours a soutenu

Au terme de ces douze études, cinq propositions — non pas un résumé, mais ce qui a été défendu.

RÉSUMÉ

- **L'être humain est un tout.** Corps et esprit, deux composants réellement distincts, jamais destinés à être séparés. La poussière n'est pas votre humiliation, et le souffle n'est pas votre évasion.
- **Il est image de Dieu, et ne cesse jamais de l'être.** Aucun être humain, si dégradé soit-il, n'est hors de portée, parce qu'aucun n'a cessé de porter l'image.
- **Ce qui a été perdu au chapitre 3 est une direction, non une pièce.** L'homme déchu n'est pas amputé, il est retourné : son problème premier n'est pas un manque de capacité, mais un manque de lumière.
- **Il est un être représenté.** En Adam par institution, non par les veines ; en Christ par institution, et l'on y entre en **recevant**. Ce qui est saisi se perd ; ce qui est reçu demeure.
- **Sa fin n'est pas la libération hors du corps, mais la glorification du tout** — et elle dépasse son commencement.

APPLICATION PRATIQUE

Il n'y a pas de partie de vous qui soit négligeable. Ni votre corps, qui n'est pas le logement provisoire d'un locataire spirituel : c'est celui-ci qui sera relevé et changé. Ni votre histoire, ni votre intelligence, ni votre fatigue. Une anthropologie décide de ce qu'on prend au sérieux : celle-ci vous interdit de traiter votre vie corporelle comme un détail en attendant les choses sérieuses. Les choses sérieuses se passent dedans.

Il n'y a pas non plus de partie de vous qui puisse se sauver toute seule. Vous n'avez pas en réserve un noyau intact à partir duquel on pourrait vous reconstruire. Ce que vous avez, vous l'avez reçu. Ce que vous serez, vous le recevrez.

Ces deux phrases semblent tirer en sens contraire : prenez-vous entièrement au sérieux, et n'attendez rien de vous-même. Elles ne se contredisent pas. C'est exactement la situation d'un être qui est image sans en être l'auteur.

Et devant un cercueil, n'embellissez pas la mort : c'est un démontage, et Paul lui-même la redoute. Dites plutôt ce que le Nouveau Testament dit : pour qui est au Christ, être avec lui est « de beaucoup le meilleur » — et ce n'est pas encore la fin. La fin, c'est le corps relevé.

QUESTION DE RÉFLEXION

Qu'espérez-vous vraiment après la mort : une évasion hors de ce corps, ou le relèvement de ce corps-ci, changé ? Et qu'est-ce que votre réponse change à la manière dont vous traitez votre corps aujourd'hui ?

Qu'est-ce que l'homme ?

Ce parcours a commencé par une question ancienne, que le psalmiste adressait à Dieu : **qu'est-ce que l'homme ?** Il a fallu travailler l'hébreu et le grec, exposer des débats que l'Église n'a pas tranchés, concéder des versets difficiles, distinguer chaque fois ce qui est établi de ce qui est probable.

Voici où cela aboutit. La réponse à « qu'est-ce que l'homme ? » n'est pas une définition. C'est un homme : celui qui a pris la poussière sur lui, qui a écouté jusqu'au bout, et qui est sorti du tombeau avec un corps.

Ce que nous serons est ce qu'il est.

Références bibliques

- Genèse 2:7 ; Ecclésiaste 12:6-7 ; 3:21 — la mort, démontage de l'équation
- Matthieu 10:28 ; Philippiens 1:23 ; Luc 23:43 ; Apocalypse 6:9-10 ; Luc 16:19-31 — un état conscient
- Ecclésiaste 9:5-10 — « les morts ne savent rien » : ce qui se fait sous le soleil
- 2 Corinthiens 5:4, 8 — non pas dévêtus, mais revêtus : un état d'attente
- Ecclésiaste 12:14 ; Hébreux 9:27 ; Amos 4:12 ; Actes 7:59 ; Luc 23:46 — même destination, deux accueils
- 1 Corinthiens 15:35-49 — le grain, le corps « spirituel », l'image du céleste
- 1 Corinthiens 15:26, 51-54 ; Luc 24:39 ; Romains 8:11 — changé, non couvert
- Romains 8:23, 30 ; Colossiens 1:23 — certaine dans le dessein de Dieu, attendue, pour qui demeure dans la foi
- 1 Corinthiens 15:52 ; 1 Thessaloniciens 4:16-17 ; Colossiens 3:4 ; 1 Jean 3:2 — quand
- Philippiens 3:21 ; 1 Jean 3:2 — comment
- Apocalypse 21:22 ; 22:1-3 ; 1 Thessaloniciens 5:23 — la fin dépasse le commencement